ULB UNIVERSITÉ LIBRE DE BRUXELLES, UNIVERSITÉ D'EUROPE

DIGITHÈQUE
Université libre de Bruxelles

SUAU de VARENNES Edouard, *Les mystères de Bruxelles*, t. 5, Bruxelles : Société typographique belge, 1845.

Cette œuvre littéraire appartient au domaine public.
Elle fait partie des collections de la **Bibliothèque des Archives de la Ville de Bruxelles** et a été numérisée par les Archives & Bibliothèques de l'ULB.

Elle a été numérisée par les Archives & Bibliothèques de l'Université libre de Bruxelles.
Les règles d'utilisation des copies numériques des oeuvres sont visibles sur la dernière page de ce document.

L'ensemble des documents numérisés par les Archives & Bibliothèques de l'ULB sont accessibles à partir du site http://digitheque.ulb.ac.be/

Accessible à : http://digistore.bib.ulb.ac.be/2012/noncat000054_005_f.pdf

n.° 5.

LES

MYSTÈRES

DE BRUXELLES.

LES

MYSTÈRES

DE BRUXELLES,

PAR

SUAU DE VARENNES,

AUTEUR DES MATELOTS PARISIENS, ETC., ETC.

TOME CINQUIÈME.

BRUXELLES,

SOCIÉTÉ TYPOGRAPHIQUE BELGE,

AD. WAHLEN ET COMPAGNIE.

1845

LES MYSTÈRES DE BRUXELLES.

I.

UNE VISITE DU MATIN.

En sortant du restaurant *des Frères provençaux*, Studler, saisi par l'air vif d'une fraîche soirée, achève de perdre sa raison déjà fortement ébranlée, grâce aux rasades du capitaine Gobert, et à l'incident inattendu qui lui a fait rencontrer dans l'un des convives de M. Walewski le frère de sa chère marquise. L'instinct de l'habitude, plutôt que sa volonté, le dirige jusqu'à son domicile; il se met au lit, et s'endort aussitôt d'un sommeil de plomb.

Transportons-nous immédiatement au lendemain, à six heures du matin.

Tous les habitants de la maison sont encore

livrés aux douceurs du repos, lorsque soudain, à l'exception de Studler, dont le bruit de la bombe ne réussirait pas à interrompre le pesant sommeil, ils sont désagréablement réveillés par le bruit de la sonnette, que l'on agite avec une violence inaccoutumée; bientôt des têtes, coiffées d'un bonnet de nuit, garnissent les croisées, et, tout en bâillant, cherchent à reconnaître la cause de ce tapage importun.

— M. Studler! s'écrie une grosse voix en s'adressant indistinctement à toutes ces physionomies contractées et grimaçantes.

Un bâillement général accompagné de grognements et de malédictions répond à cette interpellation, et toutes les croisées se referment.

— M. Studler, sacrebleu! répète la grosse voix, tandis que la sonnette retentit avec un redoublement de violence.

Cependant, la servante, qui a pris à peine le temps de se vêtir, vient ouvrir la porte, les yeux à demi fermés.

— Quel bruit, mon Dieu! murmure-t-elle en portant ses regards étonnés sur un officier des guides, arrêté devant la maison, et tenant son cheval par la bride.

— N'est-ce point ici que demeure M. Studler? demande l'officier d'un ton un peu radouci.

— Oui, monsieur, répond la servante; mais il doit être encore couché.

— Sacrebleu! reprend l'officier, encore couché à six heures... quand le rendez-vous est à cinq... Veuillez lui dire, ma belle enfant, que le capitaine Gobert l'attend, et que si, dans cinq minutes, il n'est pas descendu, il montera lui parler un peu militairement... Mais, j'aperçois un guide qui vient de ce côté, je vais lui donner mon cheval à tenir... montez toujours, ma belle enfant, je vous suis.

La servante franchit les escaliers quatre à quatre, et pénètre tout agitée dans la chambre de Studler.

— Monsieur, lui dit-elle en s'approchant du lit, depuis une heure on crie après vous dans la rue... il faut être sourd pour ne pas l'entendre... toute la maison est sur pied.

Studler continue de dormir avec un chant de narines fort peu harmonieux.

La servante, impatientée, le pousse, le remue, et finit par lui pincer le nez.

— Mais, réveillez-vous donc, monsieur, lui dit-elle de nouveau; je vous répète qu'on veut absolument vous parler... c'est un officier... il n'a pas l'air bon du tout.

Studler entr'ouvre enfin les yeux qu'il frotte du revers de ses deux mains.

— Ah! c'est bien heureux! s'écrie la servante... car j'entends ce monsieur, le voilà qui monte... Tout de même, c'est dommage qu'il ait l'air si méchant... c'est un bien bel homme... des moustaches superbes!

— Des moustaches, s'écrie le lionceau en se jetant vivement à bas du lit; de qui donc voulez-vous parler?

— Eh bien, de ce monsieur qui a réveillé toute la maison en criant après vous, depuis une heure... un officier magnifique.

— Un officier, répète Studler tout effaré; je parie que c'est le capitaine Gobert.

— Tiens! c'est justement le nom qu'il m'a dit; mais, le voici, il va entrer, j'entends son grand sabre traîner sur le palier.

D'ordinaire, le cliquetis des armes ne vibre pas agréablement aux oreilles du lionceau; cette fois, le bruit du sabre du capitaine Gobert fait affluer son sang jusqu'au cœur. Tout tremblant, il s'empresse de passer sa robe de chambre, dont il est encore occupé à nouer les cordons, lorsque le capitaine s'offre à lui, l'œil étincelant et les lèvres menaçantes.

— Dieu! quel beau militaire! murmure la servante, qui le toise des pieds à la tête, tout en s'éloignant.

Il faut toute l'inexorable rigueur du capitaine, pour qu'il reste sans pitié devant la contenance piteuse, craintive et embarrassée du lionceau.

— Savez-vous quelle heure il est, monsieur? lui dit-il avec sévérité et en passant la main sur ses longues moustaches.

— Je ne sais pas au juste, capitaine, répond le lionceau; je viens de me lever... et, hier au soir, j'ai oublié de remonter ma montre.

— Eh bien, je vais vous l'apprendre, moi, monsieur, reprend le capitaine Gobert sans changer de ton : il est six heures et demie, et à cinq heures vous deviez vous trouver au bois de la Cambre.

— C'est vrai, capitaine, je suis dans mon tort... mais, hier, j'ai bu plus que d'habitude, et j'avais la tête très-échauffée en me couchant, de sorte que j'ai dormi plus que je n'ai voulu.

— Mauvaises raisons que tout cela, monsieur. Quand il s'agit d'une partie d'honneur, et que l'on n'est pas certain de se réveiller, on ne se couche pas, je ne connais que cela, moi... on passe sa nuit à écrire un mot à ses parents, à ses amis, un dernier adieu à sa maîtresse, ou bien on fume un cigare, une pipe... on fait ce que l'on veut, enfin; mais, sacrebleu! on s'arrange de manière à ne pas passer pour un lâche en manquant l'heure du

rendez-vous. Allons, habillez-vous, monsieur, nous allons partir, car voilà bientôt deux heures que l'on vous attend.

— Où donc cela, capitaine?

— Sacrebleu! vous voulez plaisanter, je crois, monsieur, s'écrie le capitaine en faisant résonner la poignée de son sabre.

— Du tout, capitaine, je ne plaisante pas, je vous assure, s'empresse de répondre le lionceau... mais le rendez-vous aurait pu être remis à un autre jour, à demain, par exemple; d'ici là j'aurais eu le temps de faire entendre raison à ce jeune homme... au frère de la marquise Aspasie, car, enfin, les choses ne sont pas aussi graves qu'il le pense... elles ne valent pas la peine que deux jeunes gens estimables se coupent la gorge.

— Comment, monsieur, nierez-vous que la marquise Aspasie soit votre maîtresse? Walewski et trois de ses amis ne vous ont-ils pas vu en tête-à-tête avec elle, dans la berline du marquis encore?

— C'est vrai, capitaine; mais cela ne prouve rien, je vous jure...

— N'avez-vous pas affirmé à ces mêmes personnes, interrompt le capitaine, que vous aviez tout obtenu?...

— C'est encore vrai, capitaine; mais, vous

savez, ces choses-là se disent sans importance, souvent elles ne sont pas vraies.

Le capitaine Gobert a pris une attitude de plus en plus menaçante, ses yeux noirs petillent de colère, ses moustaches se redressent sous les contractions de sa lèvre supérieure.

— Sacrebleu! monsieur, s'écrie-t-il, vous seriez capable d'une pareille infâmie! Si je savais cela!...

— Capitaine, interrompt le lionceau qui fléchit sous ses jambes, ne vous fâchez pas, tout cela, je vous assure, dépend de l'interprétation que l'on donne à ces sortes d'affaires... Mais là, vraiment, cela n'a rien de grave...

— Tenez, monsieur, interrompt à son tour le capitaine Gobert, je n'ai point de sœur, mais il y a dans ma famille une jeune personne sage et vertueuse, à laquelle je porte le plus tendre intérêt : eh bien, malheur au misérable qui tenterait de ternir son innocence par des propos aussi calomnieux; je le briserais, je le mettrais en poussière.

Le lionceau est obligé de s'asseoir pour ne pas succomber à l'effroi que lui causent les accents et la pose tragique du capitaine.

— Je vous assure, capitaine, dit-il avec un sourire forcé, que vous prenez ces choses-là trop au

sérieux... cela m'étonne de la part d'un militaire...

— Silence, monsieur, s'écrie le capitaine, car vous commencez à m'échauffer la bile... Je vous dis, moi, que si jamais un homme était assez imposteur pour se vanter de pareilles choses à l'égard de ma cousine Thérèse, je lui clouerais militairement la bouche, en lui passant mon sabre à travers le corps.

— Thérèse, avez-vous dit, capitaine? demande Studler de plus en plus pâle et tremblant de frayeur. Ne serait-ce pas une jeune personne dont la mère a tenu un débit de tabac, rue de la Madeleine...

— Et qui, maintenant, occupe un magasin de nouveautés, Montagne de la Cour, interrompt le capitaine Gobert; c'est elle-même... Est-ce que vous la connaîtriez, monsieur?

— Mais, oui; je me fournissais de cigares au magasin de ces dames... Ah! M^lle^ Thérèse est votre parente, eh bien, capitaine, je vous en félicite, car elle est aussi sage qu'elle est belle et aimable.

Tant de lâcheté fait monter le rouge de la colère et de l'indignation au visage du capitaine; il mord ses moustaches pour ne pas éclater.

— C'est assez jaser comme cela, monsieur, dit-il d'une voix brève; habillez-vous et partons.

— Mais, êtes-vous certain que l'on nous attend encore?... il est bien tard, ce me semble, capitaine.

— Très-certain, monsieur, car j'ai juré de vous amener mort ou vif, et vous me voyez tout disposé à tenir mon serment... Voyons, sacrebleu! ne perdons pas de temps... Je vais appeler la servante, et, pendant que vous vous habillerez, elle ira chercher une vigilante. . j'aurai l'honneur de vous escorter à cheval jusqu'à la lisière du bois, où nous sommes attendus avec impatience.

La vigilante arrive au moment où le lionceau, harcelé par le capitaine, termine sa toilette; la servante, se tenant sur le seuil de la porte, ne cesse de jeter un regard d'admiration sur le capitaine Gobert pendant qu'il monte à cheval, après avoir fermé lui-même la portière de la voiture sur le lionceau.

Le cheval du capitaine et la vigilante partent au grand trot.

— Le bel homme!... le magnifique soldat!... murmure la servante en les voyant s'éloigner. Si jamais je fais un bon ami, bien sûr que je le choisirai dans son régiment.

II.

UNE PARTIE D'HONNEUR.

Le capitaine et son prisonnier viennent d'arriver au bois de la Cambre; Studler descend de la vigilante plus mort que vif; son émotion s'accroît à la vue de l'attitude sérieuse, mais décidée de son adversaire, qu'entourent M. Walewski et tous les convives de la veille. Il s'approche de son témoin, et sa voix tremblante s'efforce de balbutier quelques excuses de son retard.

— Maintenant que vous voici, tout est réparé, interrompt M. Walewski; je vais m'éloigner un instant avec le capitaine Gobert pour régler les conditions du combat. Bien que le choix des armes

appartienne à l'offensé, votre adversaire consent à vous céder ce privilége... A quelles armes vous battrez-vous, monsieur?

— Permettez, répond le lionceau, je désirerais préalablement soumettre quelques observations à mon adversaire... Il me paraît être un très-estimable jeune homme, et je serais désolé qu'il lui arrivât malheur à cause de moi, parole d'honneur!

— Le fait qui donne lieu à la réparation que l'on vous demande est d'une telle nature, répond M. Walewski, que toute explication devient inutile... Un duel à mort est indispensable, monsieur.

— Un duel à mort... s'ecrie Studler; mais, ce serait un crime énorme de la part de celui de nous nous deux qui tuerait l'autre... car, après tout, je n'ai pas séduit la marquise; c'est elle, au contraire, qui m'a provoqué... Est-ce ma faute, si cette femme s'est amourachée de moi... Tenez, monsieur, j'ai des lettres dans ma poche, je puis le prouver.

— Arrêtez, s'écrie M. Walewski en saisissant le bras du lionceau, n'allez pas vous rendre coupable de la plus insigne indélicatesse... Accuser une femme pour vous défendre, oh! ce serait indigne.

Le capitaine Gobert s'avance d'un pas solennel, tenant sous un bras deux grands sabres de grosse cavalerie, sous l'autre deux fleurets, et aux

mains deux paires de pistolets, l'une d'arçon, l'autre de tir. A la vue de cet arsenal ambulant, Studler perd le reste de ses forces, il veut parler, et la peur paralyse sa voix.

— Je t'attends, Walewski, dit le capitaine Gobert. Est-ce que tu reçois la confession de monsieur? vous causez bien longtemps, ce me semble.

Avant de répondre au capitaine, M. Walewski s'adresse de nouveau à Studler :

— Savez-vous faire des armes, monsieur? lui demande-t-il.

— Non, monsieur, je n'ai jamais manié de ma vie ni un sabre, ni un fleuret.

— En ce cas, battez-vous au pistolet; le combat vous sera moins défavorable.

Et se tournant vers le capitaine Gobert, M. Walewski ajoute :

— Monsieur a choisi le pistolet; viens, nous allons charger les armes et déterminer la distance.

Pendant qu'ils s'éloignent, Studler, qui n'a pas perdu tout espoir de réconciliation, fait de vains efforts pour se rapprocher du jeune Achille; mais celui-ci, s'apercevant de son manége, affecte de l'éviter. Les lionceaux Tervooren, Theyssens et Sterncels se tiennent immobiles et osent à peine respirer.

Le capitaine Gobert et M. Walewski ont chargé

les armes et choisi le terrain; deux mouchoirs, roulés et étendus parallèlement à vingt pas de distance, marquent l'endroit où chacun des deux adversaires doit se tenir. Le jeune Achille s'empare du pistolet que lui présente le capitaine, et va hardiment prendre la place que les témoins lui ont désignée; M. Walewski entraîne Studler à demi mort, et dit en lui mettant le second pistolet dans la main :

— Allons, monsieur, du courage; en vérité, on dirait que vous avez peur.

M. Legrand et les trois lionceaux viennent se placer sur le tiers du terrain le plus rapproché de Studler, et, tandis que les conseils de M. Walewski viennent en aide à son inexpérience en fait de duel, il s'établit entre eux le colloque suivant, dont ce dernier ne perd pas un mot :

— C'est une affaire bien malheureuse, dit M. Legrand.

— Oui, monsieur, très-malheureuse, répond Sterneels; je crains bien que cette marquise ne coûte un peu cher à ce pauvre Studler.

— Est-ce que vous le connaissez intimement? reprend M. Legrand.

— Oui, monsieur, répond de nouveau Sterneels, c'est notre ami à tous trois.

— En ce cas, poursuit M. Legrand, je plains

sincèrement votre ami, il a eu une bien malheureuse idée en choisissant le pistolet; son adversaire, quoique très-jeune, est de première force : sur dix coups il brise neuf pièces de deux francs à trente pas.

— En vérité, monsieur?

— Rien n'est plus vrai.

— En ce cas, ce malheureux Studler est mort, car c'est à son adversaire de tirer le premier, je crois.

— Sans doute, puisqu'il est l'offensé.

M. Walewski s'est éloigné, le capitaine Gobert va donner le signal de faire feu, quand Studler aux abois s'écrie tout à coup:

— Arrêtez, capitaine!... décidément je préfère me battre *au sabre;* puisque monsieur me laisse le choix des armes, nous changerons.

Pour toute réponse, Achille jette loin de lui le pistolet qu'il se disposait déjà à braquer sur le lionceau, et court prendre un des sabres que le capitaine Gobert a posés près d'un arbre. M. Walewski va chercher l'autre, et l'apporte à Studler, qui le saisit avec un empressement fiévreux et maladroit dont le capitaine ne peut s'empêcher de sourire.

De nouvelles dispositions sont devenues nécessaires pour le nouveau combat qui se prépare;

pendant que l'on y procède, M. Legrand, toujours en compagnie des trois lionceaux, s'est rapproché de Studler, la conversation un instant interrompue, reprend en ces termes.

C'est M. Legrand qui parle.

— Votre ami, messieurs, n'est pas dans une situation plus favorable, il a peu à gagner à ce changement d'armes.

— En vérité, monsieur?

— Son adversaire, quoique tout jeune, a un poignet de fer.

— C'est étonnant à le voir, on ne s'en douterait pas, il paraît si délicat.

— Vous connaissez, reprend M. Legrand avec un admirable sangfroid, l'événement arrivé il y a plusieurs mois au tambour-major du régiment d'élite... le plus bel homme de l'armée... taille de six pieds deux pouces.

— J'ignore entièrement cet événement, répond Sterneels.

— Moi aussi, ajoutent simultanément Tervooren et Theyssens.

— Eh bien! messieurs, poursuit M. Legrand, dans un duel qui a eu lieu il y a trois mois environ, ce magnifique tambour-major a été coupé net en deux par un coup d'espadon.

— Bah! s'écrient les trois lionceaux.

— Et c'est l'adversaire de votre ami qui a fait ce coup de maître poursuit M. Legrand en désignant le jeune Achille.

Studler, qui jusqu'alors a prêté une oreille attentive, ne veut pas en entendre davantage.

— Pardon, messieurs, s'écrie-t-il en s'adressant de nouveau aux témoins, je me suis foulé le poignet droit il y a peu de jours,... je l'avais tout à fait oublié... ces sabres sont beaucoup trop lourds... dans ma position je préfère le fleuret.

— Sacrebleu, monsieur,... s'écrie le capitaine.

— Laissez, je vous prie, interrompt le jeune Achille; j'ai laissé à monsieur le choix des armes... il est libre.

Et il va lui-même chercher les fleurets et les présente à Studler qui se voit forcé d'en prendre un.

Achille s'est déjà mis en position, que Studler tient encore la pointe de son fleuret baissée vers la terre.

— En garde, sacrebleu!... s'écrie le capitaine.

— Je suis à vos ordres, monsieur, lui dit froidement le jeune Achille.

Studler comprend que tout nouveau retard est devenu impossible, et cependant il est moins que jamais décidé à se battre avec un adversaire qui brise une pièce de monnaie à trente pas et pourfend les tambours-majors du régiment d'élite.

— Pardon, monsieur, dit-il d'un ton suppliant, avant de croiser le fer avec vous, je désire faire une révélation.

— Une révélation? dit le jeune Achille en baissant la pointe de son fleuret.

— Oui, monsieur, une révélation, répète Studler que ce mouvement de son adversaire laisse respirer mieux à l'aise... une révélation qui intéresse l'honneur de votre respectable famille... celui surtout de madame votre sœur... la marquise Aspasie, ajoute-t-il en poussant un soupir.

— S'il s'agit de la marquise, je suis prêt à écouter, répond le jeune Achille avec un sérieux et un calme qui ne se démentent pas un instant.

Et se retournant vers les spectateurs, il ajoute :

— Veuillez approcher, messieurs.

Ceux-ci s'avancent vivement. Achille continue :

— Avant de me rendre raison d'une cruelle offense, monsieur désire faire une révélation qui intéresse, dit-il, l'honneur de ma famille; veuillez, messieurs, être les témoins de ses paroles.

Et, fixant sévèrement le lionceau, il poursuit :

— Vous pouvez parler, monsieur... Nous vous écoutons.

Studler est tout tremblant; il débute par essuyer la sueur de son front; puis il s'exprime ainsi :

— Messieurs, d'après ce que je sais de l'in-

croyable habileté de mon adversaire dans le maniement des armes, il est possible, je veux dire probable, que je succomberai dans le fatal combat qui se prépare... S'il le faut, messieurs, je mourrai, mais avant, je déclare que la cause de ce duel à mort est injuste...

— Que voulez-vous dire, monsieur, interrompt Achille en fronçant le sourcil ?

— Oui, monsieur, injuste, je maintiens mon expression, reprend Studler, que l'imminence du danger rend presque éloquent, car l'honneur de votre famille que vous voulez venger par ma mort, est entièrement sauf et intact, j'en prends le ciel à témoin.

— Cependant, monsieur, répond Achille, vous avez déclaré en présence de votre témoin lui-même, et de trois autres de vos amis, avoir obtenu les dernières faveurs de ma malheureuse sœur.

— Oui, monsieur, je l'avoue, et c'est là mon seul tort; mais, en ce moment solennel, je rétracte hautement ces paroles mensongères que j'ai eu la coupable imprudence de prononcer.

M. Walewski s'avance de quelques pas, et prend la parole :

— Messieurs, à mon avis, la rétraction de M. Studler modifie beaucoup la gravité des faits. Il convient que M. Achille, le capitaine Gobert et

moi, nous nous éloignions un instant, afin d'en conférer ensemble, et de statuer sur la parti qu'il conviendra de prendre ultérieurement.

— C'est juste! c'est juste! répondent tous les spectateurs.

Pendant qu'Achille et les deux témoins se sont écartés et discutent avec chaleur sur cet incident, Studler semble reprendre un peu de courage. Les lionceaux, ses amis, presque aussi abattus que lui, viennent en silence lui serrer la main.

— Ce n'est pas par crainte de la mort, je vous l'assure, dit-il en s'adressant à M. Legrand, que je cherche à empêcher les suites de cette affaire... mais ce jeune homme ressemble d'une manière si frappante à sa sœur, qu'en dirigeant mon fleuret sur sa poitrine, je me figurerais toujours que je vais percer le cœur de cette pauvre marquise Aspasie... Non, je n'aurai jamais ce courage-là, parole d'honneur!

La conférence entre Achille et les deux témoins est terminée; tous trois reviennent prendre leur place, et M. Walewski, s'adressant à Studler, lui dit :

— Voulez-vous consentir, monsieur, à renoncer à votre départ pour l'Angleterre avec la marquise Aspasie?

— Très-volontiers, répond Studler; d'autant

mieux, que je n'aime pas Londres, et que je n'ai jamais pu souffrir les Anglais.

— Vous consentez également, répond M. Walewski, à n'avoir désormais avec la marquise aucune relation, ni directe ni indirecte?

— Hélas! monsieur, puisqu'il le faut, j'y consens.

— Vous le jurez, monsieur?

— Je le jure, s'écrie le lionceau en levant vinement le bras.

— M. Studler, reprend M. Walewski, vous n'ignorez pas quel est votre pouvoir sur le cœur de la marquise... elle est femme, passionnément amoureuse, conséquemment capable de faire les folies les plus extravagantes pour vous ramener à elle.

Un instant la vanité reprend le dessus dans l'esprit de l'incorrigible lionceau, il se rengorge et fait le beau. M. Walewski poursuit :

— L'homme est faible, vous finiriez peut-être par céder aux preuves incessantes d'une tendresse coupable...

Studler lève les yeux au ciel et pousse un long soupir. M. Walewski continue...

— Le frère de la marquise, le vicomte de Louvancourt, consent à accepter comme une satisfaction suffisante, et la rétraction de vos paroles,

et les promesses que vous venez de faire de ne jamais revoir la marquise, si, pour garantie de leur exécution, vous consentez à vous éloigner...

— J'accepte, monsieur... Pas plus tard que demain, je pars avec le chemin de fer pour Liége, et je vais m'installer pendant quinze jours chez une de mes tantes... elle me recevra avec plaisir, j'en suis certain, car elle m'aime comme la prunelle de ses yeux.

— Cela est très-regrettable, M. Studler, mais vous ne pouvez pas aller à Liége.

— Et pourquoi, monsieur?

— La distance qui vous séparerait de la marquise n'est pas assez grande; M. le vicomte de Louvancourt ne sera complétement rassuré sur les conséquences possibles de la fougueuse passion que sa sœur a conçue pour vous, qu'autant que les mers auront mis entre vous et elle une barrière infranchissable.

— Ah! mon Dieu! s'écrie Studler, voudrait-on m'expatrier?

— Il faut, reprend M. Walewski, vous résigner à vous embarquer, d'ici à huit jours, pour Santo-Thomas (1); à cette seule condition le duel n'aura pas de suite.

(1) Territoire le plus malsain et le moins fertile de toute

— Santo-Thomas! s'écrie de nouveau Studler; mais c'est à plus de deux mille lieues.

— Sacrebleu! monsieur, plaignez-vous, je vous le conseille, interrompt le capitaine Gobert... un pays superbe, où, comme l'on dit, les alouettes tombent toutes rôties, où chaque colon a un sérail, et d'où les plus pauvres reviendront, après dix ans, avec plus de cent mille livres de rentes.

Malgré cette perspective d'une brillante fortune, Studler ne paraît pas très-décidé à accepter l'ultimatum proposé par le *vicomte de Louvancourt;* il discute, il raisonne, il prie tour à tour pour modifier une détermination si sévère: Achille reste inébranlable. Cette hésitation, ces débats commencent à impatienter le capitaine Gobert; comme dernier argument, il va reprendre les armes déposées près d'un arbre, et, présentant au lionceau cet attirail menaçant, il lui déclare qu'il est temps de se décider ou de recommencer le combat. La vue des sabres et des pistolets est devenue pour Studler inséparable du souvenir des pièces de deux francs brisées à trente pas, et du

l'Amérique centrale, concédé par la république de Guatémala à quelques spéculateurs ignorants, qui ont tenté de le coloniser, et où des milliers de malheureux belges, séduits par des rapports mensongers, ont été chercher la mort, là où ils espéraient trouver l'aisance et le bonheur.

tambour-major pourfendu, ce souvenir est tout-puissant, il se résigne enfin, et signe un écrit que M. Walewski lui présente, dans lequel il s'engage à renoncer *moralement et physiquement* à la marquise Aspasie, sœur du vicomte de Louvancourt, et, comme garantie de l'exécution de son engagement, à s'embarquer pour la colonie de Santo-Thomas de Guatémala, dans la huitaine et sous les auspices du capitaine Gobert.

Cet acte réglé en bonne et due forme, le capitaine Gobert va déposer les armes, à la grande satisfaction de Studler, et revient près du groupe. En ce moment, M. Walewski fouille dans son portefeuille, comme un homme empressé de réparer un oubli.

— Hier au soir, après le dîner, dit-il au capitaine Gobert en lui présentant un papier, j'ai été chez M^me^ Wauters pour m'acquitter d'une commission de M^me^ la duchesse; M^lle^ Thérèse, ta charmante cousine, m'a chargé d'une lettre pour toi... je me le rappelle seulement à l'instant.

— Tiens! tiens! murmurent les lionceaux en se regardant en-dessous, le capitaine est le cousin de la petite Thérèse. C'est bon à savoir.

Pendant que le capitaine brise le cachet, Studler éprouve un malaise indéfinissable; un pressentiment lui dit qu'il n'est pas étranger au sujet

de cette lettre; inquiet, tourmenté, il fait mine de vouloir s'éloigner, mais le capitaine Gobert ne lui en laisse pas le temps; à la lecture du billet, ses yeux s'enflamment, ses moustaches se roidissent, d'énormes jurons roulent de sa bouche, rapides et menaçants comme le tonnerre, puis se précipitant sur les armes, il saisit un sabre; il dégaine, et brandit la lame avec fureur.

— En garde, monsieur, s'écrie-t-il en poursuivant le lionceau, ou je vous fais sortir les entrailles du ventre, sacrebleu!

Studler, presque mort, criant au secours, est allé se réfugier derrière le groupe des spectateurs stupéfaits; le capitaine le poursuit, l'arme terrible va le pourfendre comme le fut l'infortuné tambour-major du régiment d'élite; mais M. Walewski arrête son bras prêt à frapper, en disant au capitaine :

— Calme-toi, Gobert, et explique-nous tout d'abord les motifs de cette fureur.

— Tiens, vois, répond le capitaine.

Et, tout en grinçant des dents, il présente à son ami la lettre *de sa cousine.*

Les spectateurs, de plus en plus stupéfaits, forment une haie autour de M. Walewski qui lit à haute voix.

« Mon cher cousin,

» Il y a quelques jours, ma meilleure amie, » qu'une absence forcée avait laissée dans l'igno- » rance de notre nouvelle position, et conséquem- » ment de notre nouveau domicile, est entrée pour » demander notre adresse chez le coiffeur qui a » repris notre ancien magasin; elle y vit un jeune » homme qui, sous le prétexte de lui donner les » renseignements qu'elle désirait, la conduisit à son » domicile. Là, ce jeune homme lui tint les pro- » pos les plus inconvenants, et alla jusqu'à lui » donner à comprendre que j'avais été sa maî- » tresse.

» J'ai versé bien des larmes en apprenant cette » infamie, et, pour me consoler, il m'a fallu le » souvenir de tout l'intérêt que vous me portez, » et l'espoir que vous me vengeriez d'une si » cruelle offense.

» Ce jeune homme, que je connais, parce qu'il » venait souvent, trop souvent, acheter des cigares » à notre magasin, est très-laid; il a des cheveux » et des favoris rouges, s'appelle Studler, et de- » meure rue de l'Empereur. »

Le capitaine Gobert n'a pu entendre cette seconde lecture sans un redoublement de fureur; il

brandit de nouveau son sabre, et cherche à percer la haie des spectateurs pour arriver juqu'à Studler, qui, tout tremblant, se tient caché et courbé en deux.

— En garde, monsieur, en garde, s'écrie-t-il de nouveau; défendez-vous, sacrebleu! ou je vous crève la bedaine.

— Arrête, lui dit de nouveau M. Walewski, et écoutons d'abord les explications de M. Studler au sujet de cette grave accusation.

Sur l'invitation du jeune secrétaire, Studler se lève et s'approche pâle comme un mort. Puis il balbutie d'une voix faible :

— L'amie de M^lle^ Thérèse aura mal saisi le sens de mes paroles, je vous le jure, messieurs, car je professe le plus profond respect pour la vertu et la sagesse de M^lle^ Thérèse... Ce matin encore je le disais au capitaine, j'en appelle à son témoignage... et puis, d'ailleurs, j'allais rarement seul acheter des cigares à son magasin; Tervooren, ou Sterneels, ou Theyssens m'accompagnaient toujours... quelquefois tous les trois, Sterneels surtout peut dire si jamais j'ai fait un doigt de cour à la cousine du capitaine... c'est lui au contraire qui lui adressait toujours des œillades.

Moi, s'écrie vivement Sterneels, c'est Theyssens qui...

— Moi! répète, Theyssens; c'est Tervooren qui...

— Moi! interrompt Tervooren; par exemple, c'est un peu fort.

Et les voici tous trois à bondir de peur sous les regards courroucés et les jurons étouffés du capitaine.

— Il résulte de tout ceci, à mon avis, reprend M. Walewski, que ces messieurs rendent unanimement hommage à la vertu d'une jeune personne que d'ailleurs d'indignes propos ne peuvent atteindre. Gobert, tu dois te montrer généreux et satisfait; si, en effet, M. Studler a tenu le langage coupable qu'on lui prête, il expiera suffisamment sa faute pendant son voyage à Santo-Thomas.

— Sacrebleu, reprend le capitaine en tortillant sa moustache, alors qu'il se hâte de s'embarquer, car si jamais je le rencontre sur mon chemin, je lui frotterai militairement les os.

En ce moment une voiture, qu'un bouquet de bois dérobait aux regards, s'avance au pas des chevaux.

Une tête se montre à la portière : c'est celle de la marquise; Studler a parfaitement reconnu, non-seulement ses traits, mais encore son chapeau et son voile.

— Ciel ! mon Aspasie, s'écrie-t-il en tendant ses bras vers la voiture.

— La marquise, crient ensemble les trois lionceaux.

Et tous demeurent dans l'ébahissement le plus complet.

Cependant, le groom ouvre la portière, pendant que le capitaine, qui est allé détacher son cheval, amarré à un arbre par la bride, se rapproche de Studler. MM. Legrand et Walewski s'approchent lentement de la berline; tandis qu'ils se placent aux côtés d'Achille, celui-ci affublé, d'un chapeau de femme, fait mille agaceries, et envoie des baisers à Studler.

Un éclat de rire général retentit lugubrement aux oreilles du lionceau.

— Qu'est-ce que tout cela signifie, s'écrie ce dernier... ce déguisement... cette ressemblance frappante... est-ce que j'aurais été joué?

— Oui, sacrebleu! et un peu militairement, l'ancien !

Et, tout en achevant ces paroles, le capitaine Gobert saute sur son cheval, pique des deux et s'élance vers la berline *de la marquise Aspasie*, qui déjà roule avec rapidité sur la route de Bruxelles.

III.

BONHEUR.

Le lendemain, au milieu du jour, M. Walewski pénétrait dans le magasin des deux jeunes associées. Toutes deux accueillirent son entrée avec un regard joyeux et un aimable sourire, expression gracieuse et sincère du plaisir de l'une et du bonheur de l'autre à revoir ce jeune homme qui leur témoignait une affection, un dévouement si vrais et si profonds. Puis, dociles avec ravissement à l'invitation de M^me^ Wauters, qui, pendant cette visite du secrétaire de ses bienfaiteurs, voulut par une bienveillante attention se réserver à elle seule la surveillance du magasin, Thérèse et

Adèle le reçurent dans le petit salon attenant à l'arrière.

Les deux amies écoutèrent avec un singulier plaisir l'histoire que M. Walewski leur raconta, des amours du lionceau Studler avec le jeune Achille métamorphosé en marquise, et qui joua ce rôle avec une rare perfection. Elles rirent surtout à cœur joie de l'intervention du capitaine Gobert, en sa qualité de cousin prétendu de l'une d'elles; cette mystification comique leur parut une juste punition des indignes propos de Studler. Elles exprimèrent l'espoir que pour l'avenir cette punition servirait de leçon à lui et à ses amis, mais aussi se récrièrent-elles vivement à l'occasion de la condamnation sévère prononcée contre le coupable, exprimant le désir qu'on ne donnât aucune suite à cette condition d'expatriation. M. Walewski, tout en souriant, déclina sa compétence pour statuer sur ce point, déclarant que le capitaine Gobert, son ami, était seul chargé de l'exécution de ce jugement, que c'était donc son inflexible rigueur qu'il s'agissait de fléchir, et non la sienne; qu'au surplus, pour en faciliter les moyens, il espérait obtenir de M^me^ Wauters la permission de lui présenter *le cousin* de sa fille, animé, dit-il, du désir bien vif et bien naturel de connaître plus intimement ses aimables parentes.

Une jeune fille de boutique étant venue pour prévenir Adèle que le service du magasin y réclamait en ce moment sa présence, Thérèse et M. Walewski demeurèrent seuls dans le petit salon ; à peine Adèle venait-elle de les quitter, que l'on eût dit qu'il s'opérait un changement dans leur atmosphère, l'aisance de leurs manières, l'enjouement de leur conversation disparurent, faisant subitement place à une contenance embarrassée, à un silence absolu. Cette situation venait de l'état de leur âme, elle avait sa cause dans l'amour qu'ils ressentaient l'un pour l'autre : noble et tendre sentiment qu'aucune parole n'avait encore trahi, mais qui s'était révélé plus d'une fois dans leurs mouvements et dans leurs regards. Une voix secrète leur disait qu'un jour, leurs cœurs dans l'effervescence d'une ineffable félicité, impatients de cette expression muette et insuffisante à leur ardeur, tenteraient de s'épancher par un langage plus réel, plus passionné — et étrange mystère du cœur ! — tous deux désiraient et redoutaient, à la fois, de voir arriver ce moment de bonheur suprême. Voici pourquoi seuls en présence l'un de l'autre, impuissants à arrêter les battements de leur poitrine, ils étaient émus, agités, et silencieux.

Cependant Adèle ne revenait pas, Thérèse et

M. Walewski toujours sans témoins, se tenaient les yeux baissés vers la terre; assis l'un près de l'autre, leur souffle caressant amoureusement leur visage, jetait le ravissement dans leur âme et inondait leurs sens de délices. Entraîné par la violence de ses sensations, M. Walewski prit dans ses mains brûlantes, la main tremblante de la jeune fille, et sa voix émue murmura son nom. Alors Thérèse releva la tête, et laissa tomber sur lui un regard semblable à ceux des archanges lorsqu'ils adorent leur souverain maître... un regard qui semblait épancher toutes les joies du ciel.

— Thérèse... répéta M. Walewski.

Et il fit une nouvelle pause pour se remettre de son émotion en prononçant ce nom adoré, puis il continua :

— Demain je quitte Bruxelles...

A ces mots, Thérèse leva de nouveau son regard, voilé cette fois par un nuage de douleur.

— Vous partez! dit-elle.

Et un soupir, attestant simultanément et sa peine et son amour, s'échappa de sa poitrine.

— Mais pour revenir, s'empressa de répondre M. Walewski, dont un doux sourire accueillit ce témoignage de regret et de tendresse, je vais rejoindre au château d'Auderghem M. le duc et M^me^ la duchesse, qui l'habitent déjà depuis plu-

sieurs jours... J'avais obtenu de leur bienveillance une interruption à mes fonctions auprès du duc, pendant le séjour à Bruxelles de M. Legrand et de son frère Achille; ces deux jeunes gens sont partis ce matin, et il est convenable que je ne me tienne pas plus longtemps éloigné de mes devoirs.

— Le duc et la duchesse se proposent-ils de rester longtemps à Auderghem, demanda Thérèse avec une naïveté qui laissa voir tout son désir que l'absence de M. Walewski fût la moins longue possible.

— Le duc et la duchesse, selon toute probabilité ne reviendront à Bruxelles qu'à la fin de la belle saison... Cependant, mon retour serait plus prochain si mon vœu le plus cher venait à s'accomplir... et de vous seule, Thérèse, dépend l'accomplissement de ce vœu.

— De moi! s'écria la jeune fille.

Et la nuance de l'incarnat remplaça, sur son charmant visage, les fraîches et douces couleurs de la rose, et ses cils longs et soyeux voilèrent en se baissant son adorable regard, et son sein se souleva vivement agité.

— Oui, de vous, reprit M. Walewski; avant de vous ouvrir mon cœur, ajouta-t-il d'une voix émue, avant que mes lèvres expriment le sentiment qui

l'anime, j'ai besoin d'être assuré que vous ne doutez pas de mon profond respect...

Un nouveau regard rempli d'une ineffable béatitude fut la réponse de Thérèse.

M. Walewski continua :

— J'avais besoin de cette assurance, Thérèse, car pour que ma bouche ose laisser échapper l'aveu qui, en ce moment, brûle ma poitrine et mes lèvres, il faut que vous soyez bien convaincue que les paroles coupables de ce misérable Studler ne m'ont pas fait douter un instant de votre innocence et de votre vertu; sans cette conviction, vous pourriez en effet considérer comme une offense l'expression d'un sentiment cependant aussi pur que sincère... Maintenant, veuillez m'entendre Thérèse, et m'écouter avec indulgence. Je vous vis, pour la première fois, le jour où la bienfaisance de M^me^ de Wladimont vous rendit votre mère, enlevée à votre tendresse par le plus indigne complot : ce qui me frappa, ce ne fut ni votre excessive beauté, ni vos charmes, ni vos grâces angéliques; je fus surtout ébloui de l'éclat divin de la vertu la plus noble; votre figure était si resplendissante de la joie d'échapper, comme par un miracle, au danger d'un mal qui, seul vous disait-on d'une voix empestée, pouvait arracher votre mère, à la prison et à la mort; vos beaux yeux étaient si pleins de

votre bonheur, en pressant dans vos bras cette excellente femme devenue libre, que dès ce moment je pressentis tous les trésors d'amour, de tendresse et de dévouement dont votre âme est la source.

Je sortis, mais le tableau enchanteur qui s'était offert à ma vue ne me quitta pas; le soir, lorsque, libre et seul, je pus m'abandonner tout entier à ce souvenir enivrant, au milieu de cette délicieuse extase, les yeux mouillés de larmes, et l'âme abreuvée d'espérance, j'invoquai le ciel et lui demandai, si, me prenant en pitié, il me destinait, comme une consolation ineffable à ma triste position, tous ces trésors d'amour et de dévouement; car, ma Thérèse bien-aimée, quoique très-jeune encore, j'ai déjà souffert les douleurs les plus vives de ce monde; en un seul jour où je combattais pour la défense et la liberté de mon pays, je perdis ma patrie, ma famille, mon rang et ma fortune. Jugez, Thérèse, de l'impression que vous fîtes sur moi... car, à votre vue, l'espoir d'être aimé de vous me consola de tous ces maux... Son amour, me dis-je, me tiendra lieu de famille, de patrie, de fortune, et aussitôt il me sembla que je n'étais plus ni exilé, ni proscrit.

Thérèse éleva vers le ciel ses yeux humides de larmes; sa main pressa contre son cœur la main

de celui qui depuis ce même jour était le bien-aimé de son cœur, et sa bouche suave et purpurine murmura :

— Vous seul, mon Dieu! savez si je l'aime assez pour réaliser son espoir.

Et ivres d'amour, les mains entrelacées, et laissant leur âme se baigner dans leurs doux regards, ils goûtèrent pendant quelques instants un ineffable bonheur.

La porte s'ouvrant soudainement les arracha à leur silencieux délire; Mme Wauters parut, et sa noble enfant, fière de son amour et de celui qui l'inspirait, accueillit la présence de sa mère par un aimable sourire, et sa main ne s'éloigna pas de celle de son amant.

Étonnée plutôt que sévère, car sa foi infinie dans la sagesse de son enfant, et sa confiance illimitée dans les nobles sentiments du jeune secrétaire, éloignaient de son esprit tout soupçon fâcheux, Mme Wauters, tout en allant s'asseoir, semblait provoquer d'un regard l'explication d'une situation dont elle comprenait d'ailleurs les tendres motifs.

— Ma mère, ma bonne mère... s'écria Thérèse.

Et avant que M. Walewski eut eu le temps de se lever, pour s'approcher respectueusement de Mme Wauters, sa fille s'était précipitée à ses

pieds, et couvrait ses mains de ses baisers.

— Au moment de retourner à Auderghem, dit M. Walewski en s'adressant à cette excellente femme non moins émue que sa fille, je désirais, madame, assurer mon bonheur en obtenant de vos bontés la main de votre fille, mais avant je voulais savoir si Mlle Thérèse accepterait sans répugnance ce projet d'union... Jusqu'à ce jour, je lui avais laissé ignorer le sentiment profond qu'elle m'a inspiré; et quand vous êtes entrée, madame, mes mains pressaient les siennes avec reconnaissance, je venais d'apprendre que mon amour, loin d'être repoussé, était vivement partagé.

— Oh! oui, ma mère, je l'aime... je l'aime de toute mon âme, s'écria Thérèse, toujours prosternée aux pieds de Mme Wauters, et élevant son regard vers elle.

— Voyons! relève-toi, Thérèse!.. ma chère enfant, dit celle-ci tout en couvrant le beau front de sa fille, de ses baisers maternels.

Et s'adressant à M. Walewski, elle lui dit :

— Excusez, monsieur, mon trouble et mon agitation,... mais la joie, le bonheur, je m'en aperçois, accablent nos forces aussi bien que la douleur et la misère... Mon Dieu! quel changement depuis peu de temps. Après la mort de mon pauvre mari, privée de mon fils que le besoin avait forcé

d'entrer au service militaire, restée seule, sans appui, presque dans l'indigence avec Thérèse, mon enfant bien-aimée, arrachée de ses bras pour être conduite en prison, voici que tout d'un coup une main noble et bienfaisante me rend aux caresses de ma fille, et chasse pour toujours de notre présence la misère et son affreux entourage. Le ciel nous réservait donc encore d'autres bénédictions : pour nous consoler de l'absence d'un fils, d'un frère aimé avec tendresse, pour le remplacer auprès de nous, et être notre soutien, vous, monsieur, dont chaque jour j'admirais la noblesse et la générosité, vous, qui par votre éducation, vos grandes relations, pouviez prétendre à un parti brillant, vous venez me demander la main de ma fille, belle et vertueuse, sans doute, mais orpheline et sans fortune... Je vous la donne, monsieur, je vous confie cette enfant bien-aimée, chérissez-la toujours avec une égale tendresse... Aimez aussi sa mère, et moi-même jusqu'à mon dernier soupir, je vous aimerai, je vous bénirai comme mon propre enfant.

Par un mouvement spontané, Thérèse et M. Walewski se précipitèrent dans les bras de cette bienheureuse mère, et la couvrirent de leurs caresses; quand leur attendrissement à tous trois se fut un peu calmé, M^me^ Wauters reprit :

— Maintenant, mes enfants, qu'en consentant à votre union, j'ai satisfait au premier besoin de mon cœur, parlons de votre avenir; permettez à ma tendresse infinie quelques observations, quelques conseils...

Et s'adressant à M. Walewski, elle continua :

— Mon ami! laissez-moi vous donner ce nom...

— Dès ce jour, appelez-moi votre fils, et je vous appellerai ma mère, s'écria M. Walewski au comble du ravissement.

— Eh bien! mon ami, mon fils, reprit Mme Wauters, Thérèse n'a point de fortune, je ne puis pas lui donner de dot. Hélas! ajouta-t-elle en poussant un profond soupir, il y a quelques années encore j'espérais pour elle et pour mon fils de grandes richesses,... un magnifique héritage... J'avais un frère célibataire, possesseur d'une immense fortune; son héritage revenait à nos enfants, nous y comptions, mais tout à coup il vint à mourir, et quand nous nous présentâmes pour faire valoir nos droits, un notaire nous soumit un testament qui nous déshéritait et reconnaissait comme légataire universel un vieillard appelé Wagner; de même que mon malheureux frère, ce vieillard était atteint d'une avarice sordide... Cette mort subite, ce testament étrange, nous causèrent un profond chagrin et soulevèrent

dans le public beaucoup de rumeur, ainsi qu'une accusation sourde mais terrible contre ce vieillard ; on nous conseilla de provoquer une enquête, de poursuivre la nullité de ce testament; mais mon pauvre mari avait été si violemment frappé, qu'il tomba malade et mourut. Hélas! moi, faible femme isolée, accablée de douleurs, restée veuve avec deux enfants, dénuée de toutes ressources, que pouvais-je espérer de mes tentatives contre un homme qui possédait plusieurs millions... Je me résignai donc, et je souffris. Depuis cette époque ce vieillard a disparu, du moins je n'en ai plus entendu parler...

— Vous allez peut-être m'accuser d'égoïsme, interrompit M. Walewski, mais qu'il me soit permis de ne pas partager vos regrets de la perte de cette fortune; car, sans cet événement les circonstances qui m'unissent à Thérèse ne se seraient pas présentées, et pourrai-je aujourd'hui vous appeler du nom de mère.

— Croyez-vous donc, monsieur, reprit vivement Mme Wauters, que cette fortune eût été un obstacle à votre union? pensez-vous que la position modeste en raison de votre mérite mais honorable cependant, que vous occupez auprès de M. le duc de Wladimont eut empêché ma fille de remarquer tout ce qu'il y a de noble et de grand dans votre

caractère; pour que votre cœur arrivât jusqu'au sien était-il nécessaire que vous vous offrissiez à ses regards entouré du luxe et de l'opulence; et quand mon enfant m'eut dit en vous couvrant de son regard attendri : « Ma mère, c'est lui que j'aime, lui seul peut tout pour mon bonheur. » Supposez-vous que pour unir ma fille à votre sort, j'eusse voulu d'abord établir le bilan de votre fortune pour le comparer ensuite à ses richesses?...

— Permettez, madame... ma bonne mère, s'empressa d'interrompre M. Walewski, vous avez, je le vois, mal interprété le sens de mes paroles; à Dieu ne plaise qu'en ce moment où mon cœur est plein de joie et de reconnaissance, je veuille me rendre coupable du plus léger soupçon envers votre générosité et votre désintéressement à toutes deux; en m'exprimant comme je viens de le faire, je n'entendais attribuer la privation de ce bonheur dont je jouis aujourd'hui, qu'à des circonstances étrangères à votre volonté.

— J'aime mieux cette pensée, reprit en souriant M^me^ Wauters, quoique peut-être elle soit une offense envers la Providence. Le ciel en effet se complaît à rapprocher toutes les distances, quelle que soit leur nature, quand il s'agit de réunir deux cœurs aussi bien faits que les vôtres pour s'aimer et se comprendre... Je vois que je m'égare, je

reviens à mon sujet. Oui, mon ami, mes observations, mes craintes peut-être sur votre avenir seraient sans objet si Thérèse n'avait pas été aussi malheureusement dépouillée de l'héritage de son oncle; mais enfin elle ne possède pour toute fortune que la moitié de la propriété de ce magasin; une fois marié, pourrez-vous, ou mieux voudrez-vous conserver votre position auprès de M. le duc de Wladimont? ce n'est pas probable, car pour le faire, vous vous verriez obligé de vivre presque constamment éloigné de votre femme, ce qui, je crois, ne serait dans les convenances ni de l'un ni de l'autre. Si donc vous renoncez à votre position, quel parti prendrez-vous? Laisserez-vous votre femme continuer son commerce, et consentirez-vous à le diriger avec elle? j'en doute fort; je reconnais même que cette position, pour être adoptée, serait en opposition trop directe avec vos goûts et votre éducation... Allons! je vois le front de Thérèse qui se couvre de nuages, je vous en prie, mes enfants, ne voyez dans mes observations aucun obstacle à votre union, et acceptez-les comme un témoignage de ma prévoyante sollicitude pour votre bonheur.

M. Walewski, prenant la main de M^me^ Wauters, la pressa avec effusion et lui répondit :

— Aussi est-ce pour ne pas arrêter votre âme

au milieu de l'élan de sa tendresse pour nous, que je vous ai laissé achever, car un événement prochain rendra sans objet, je l'espère, vos observations si justes, appliquées à notre position actuelle.

— Que voulez-vous dire, mon ami? de quel événement entendez-vous parler?

— Vous m'avez confié vos malheurs et vos espérances détruites, répondit M. Walewski, souffrez qu'à mon tour je vous dise en peu de mots mon infortune passée, et en même temps mon espoir presque certain de retrouver une position digne d'être offerte à votre adorable fille.

Thérèse et sa mère s'entre-regardèrent tout étonnées. M. Walewski poursuivit.

— Lorsque éclata la dernière révolution, le comte Walewski, mon père, venait de mourir, me laissant unique héritier de son titre, de son rang et d'une fortune très-considérable. Je pris une part active dans les événements qui soumirent mon pays à la domination de la Russie; aussi pour échapper aux rigueurs de la Sibérie, dont je fus fus menacé je dus fuir mon pays, et chercher un refuge sur le sol étranger; après un séjour de deux ans à Paris, je vins à Bruxelles où je reçus une bienveillante hospitalité; un ukase de l'empereur m'avait dépossédé de toute ma fortune, je dus

donc avoir recours à mon travail pour subvenir aux besoins de la modeste existence que je m'étais faite depuis mon arrivée en Belgique. Je déposai mon titre comme un fardeau trop lourd à porter dans ma situation nouvelle, et j'acceptai la place de secrétaire auprès de l'un des membres les plus influents de la chambre des représentants. Les principes de cet homme politique étaient en désaccord complet avec les miens. Je résolus de m'en séparer à la première occasion favorable; cette occasion ne se fit pas attendre : le comte d'Épinoi, que j'avais souvent rencontré dans le monde, me présenta au duc de Wladimont, son cousin; celui-ci, dont toute la bienveillance vous est connue, m'attacha auprès de sa personne, plutôt comme son ami, qu'en qualité de secrétaire. Depuis ce moment, je ne l'ai pas quitté, et c'est à l'honorable confiance de la duchesse, qui, souvent, se servait de ma main pour répandre ses bienfaits, que je dois le bonheur de vous avoir connues.

Du jour où je vis votre aimable fille, touché de tant de vertus réunies à tant de charmes, mon cœur la choisit pour la compagne de ma vie. Cependant, les sages réflexions que votre tendre sollicitude vient de nous soumettre se présentaient chaque jour à mon esprit. Avant de déclarer mon

amour, avant d'obtenir son consentement et le vôtre à notre union, j'attendais qu'un acte de justice, plutôt que de clémence, me rendant une fortune, dont la force et le pouvoir m'avaient spolié, me permit d'offrir, à celle que j'aimais, une position digne d'elle, digne de la grandeur de mon amour, et si, aujourd'hui, l'aveu de mes sentiments a provoqué la réalisation de mon désir le plus cher, c'est que, hier, une lettre de Saint-Pétersbourg m'a apporté l'espoir certain, que les soins et les démarches de l'un de mes parents, resté en grâce auprès du czar, obtiendraient, avant peu, cet heureux résultat.

M. Walewski avait cessé de parler, que les regards de M^me^ Wauters et ceux de la charmante Thérèse le couvraient encore d'une ineffable et touchante expression d'amour et de reconnaissance.

—Ainsi, monsieur, répondit M^me^ Wauters avec l'accent de l'admiration la plus vive, vous, noble, vous, d'un rang élevé, vous, riche, vous venez à moi pour me demander la main de mon enfant, à moi, que vous avez, de concert avec la plus généreuse des femmes, naguère encore retirée de la plus profonde misère!... C'en est trop, mon Dieu! je ne puis croire à tant de félicité.

— Je ne fais, madame, que ce que vous auriez

fait vous-même, répondit M. Walewski avec une simplicité parfaite; veuillez vous rappeler les paroles que vous m'avez dites, il n'y a qu'un instant.

— Ces paroles, je ne les désavoue pas, reprit Mme Wauters, car, je vous le jure, elles partaient de mon âme, et si je vous accepte sans regret comme l'époux de ma fille, quoique noble et riche, c'est qu'également j'eusse été heureuse de vous accorder sa main, bien que privé de titres et de fortune.

M. Walewski allait répliquer; mais l'entrée subite d'Adèle l'arrêta. La jeune fille, fâchée d'interrompre, par sa présence, un entretien intime, allait s'éloigner par discrétion : M. Walewski la retint.

— Restez, mademoiselle, lui dit-il avec un bienveillant sourire, il ne peut y avoir de secrets ici pour l'associé, ou mieux, pour l'amie de Mlle Thérèse... car votre association doit être bientôt rompue; mais j'en ai l'espoir, malgré ce changement l'amitié la plus sincère ne cessera pas d'exister entre vous...

— Ah! mon Dieu! que se passe-t-il donc, s'écria Adèle presque effrayée.

— Un événement bien grave, répondit M. Walewski en souriant malicieusement, et qui va vous

laisser disposer en souveraine et sans partage de ce magnifique magasin.

— Thérèse, m'abandonnerait-elle? s'écria de nouveau Adèle d'une voix profondément affectée.

— Voulez-vous donc la posséder à vous seule? répondit M. Walewski, et ne consentirez-vous pas à ce qu'elle devienne ma femme?

— Votre femme! s'écria Adèle, plus par joie que par surprise; ah! tant mieux, ajouta-t-elle avec une naïveté charmante.

Et, prenant un gracieux accent de reproche, elle continua :

— Est-ce donc une raison pour qu'elle se dépouille... pour qu'elle m'abandonne tout ce qu'elle possède... Je vous préviens, monsieur, que je ne le souffrirai pas.

— Et moi, je vous assure, mademoiselle, que vous le souffrirez; car, en devenant ma femme, votre amie deviendra riche, du moins, je l'espère, et je vous sais trop bonne, trop aimable, pour lui refuser le plaisir de vous offrir un cadeau de noces.

En achevant ces mots, M. Walewski se leva, et, s'adressant à M^me^ Wauters, il lui dit :

— Je vais reprendre mes fonctions auprès de M. le duc; le village d'Auderghem est à peu de

distance, je la franchirai souvent pour venir m'entretenir avec vous de mon bonheur, et aussitôt qu'une lettre de Saint-Pétersbourg m'apportera une bonne nouvelle, je m'empresserai de vous la communiquer, en vous priant de fixer vous-même le jour de notre mariage.

Puis, s'approchant de Thérèse, il prit sa main, la porta respectueusement à ses lèvres, et s'éloigna.

A peine fut-il sorti que Mme Wauters, se jetant dans les bras de sa fille, s'écria :

— Mon enfant, prions et remercions Dieu, car il nous comble de ses bénédictions.

IV.

LE COMTE DE FRENSBERG.

Depuis l'excursion du chevalier de Bleeden et de ses compagnons au couvent des Annonciades, leur réunion à l'hôtel Cluysenaer ne s'est pas renouvelée; il semble que chacun des membres de l'association ait renoncé à une communauté dont l'intervention inexplicable et presque miraculeuse de la duchesse de Wladimont a su déjouer tous les projets. Plusieurs fois, à l'exception de M. Van Linden, qui se tient constamment enfermé, ils se sont rencontrés dans le monde et aux clubs, et toujours ils ont affecté de garder entre eux le plus grand silence sur leurs exploits fâcheux; on eût

dit des ennemis vaincus, qui craignent de s'avouer à eux-mêmes la honte de leur défaite. Le chevalier de Bleeden lui-même, toujours si ardent à provoquer de nouvelles entreprises, s'est maintenu dans un calme et dans un mutisme complets; lui, si empressé à vomir des paroles d'ironie, de haine et de vengeance contre la duchesse de Wladimont, n'a pas prononcé une seule fois son nom. Cette trêve apparente, donnant au comte d'Épinoi une sécurité trompeuse sur les dispositions du chevalier, il crut qu'il pouvait, sans danger, aller rejoindre ses parents, installés depuis quelque temps au château d'Auderghem; il prit donc congé du chevalier et du comte de Frensberg, se gardant bien, toutefois, de leur dire le but de son absence. En recevant ses adieux, M. de Bleeden lui annonça son intention de faire, sous très-peu de jours, un voyage sur les bords du Rhin; le jour même fixé pour ce départ, le comte de Frensberg allait habiter son château d'Alsemberg.

C'est dans cette délicieuse demeure que nous le retrouvons.

Le soleil se lève et couronne déjà les champs de ses rayons de pourpre et d'or.

Fuyant un sommeil agité, le comte s'est jeté à bas du lit, et, s'enveloppant dans une robe de chambre d'un tissu léger, il roule lui-même un

fauteuil vers un balcon de pierre, ayant vue sur la campagne; il s'y asseoit, espérant que la fraîcheur embaumée du matin effacera le feu de ses joues, et que le magnifique tableau, offert à ses regards, calmera le bouleversement de ses pensées.

Mais, en vain, la brise légère folâtre avec les fleurs, et lui apporte, en caressant sa blonde chevelure, les trésors de parfums qu'elle leur a dérobés; en vain, les oiseaux qui chantent le réveil du monde, charment-ils ses oreilles de leurs gazouillements harmonieux; en vain, les bois, les prairies, les champs et les bosquets, étalent-ils à sa vue toute l'éblouissante richesse de leur végétation luxuriante, sa pensée, toujours vive et brûlante, se refuse de s'associer aux douces délices de cette riante nature, son front se resserre, son œil bleu reste fixe et étranger à la magnifique beauté de ce grand spectable; sa poitrine, haletante et opprimée, semble ne recevoir aucun soulagement du souffle frais et embaumé qu'elle respire.

Nous allons essayer d'indiquer les causes de cette pénible situation.

Le lecteur se rappelle peut-être l'opinion émise par Lucien sur le comte de Frensberg, le premier jour où il revit la duchesse de Wladimont, après leur entrevue à l'hôtel Cluysenaer, si étrangement troublée par les ébats et les cyniques paroles

du chevalier de Bleeden et de ses compagnons.

« Le comte de Frensberg, dit-il à sa cousine, qui lui demandait des renseignements sur les membres de cette singulière association, a de l'instruction et de l'esprit; il possède d'excellentes qualités, dont le germe se détruit au milieu des plaisirs et des excès de toute nature, auxquels il s'abandonne sans réserve; le besoin d'agir le poursuit et le tourmente incessamment. Orphelin, et maître, tout jeune encore, d'une fortune considérable, son inexpérience et une imaginaton ardente l'ont entraîné vers une fausse route, il s'y est précipité avec fougue. Qu'on l'attire sur une route meilleure, peut-être y marchera-t-il plus rapidement encore, car je le crois plus capable de bonnes actions que de mauvaises. »

Ce portrait du comte de Frensberg, tel que le traça Lucien, était d'une vérité rigoureuse.

En recherchant la dissipation et le libertinage, le jeune de Frensberg violentait son cœur; en cédant à son imagination passionnée, il se faisait sourd aux reproches intérieurs d'une raison saine et droite, pour qu'aucun regret ne vînt le troubler dans les jouissances matérielles et les plaisirs stériles, sinon coupables, auxquels il livrait ses sens turbulents et affamés; mais la durée de cette victoire de la tête sur l'âme, de ce triomphe des sens

sur la raison, devait avoir une limite : l'amour, ce premier sentiment que Dieu mit dans le cœur de l'homme, se chargea de l'assigner.

Ce fut, on s'en souvient, peu de temps après l'acquisition du château d'Alsemberg, et pendant le temps qu'il y surveillait lui-même de nouveaux travaux et de nouveaux embellissements, que le jeune comte découvrit la retraite, où le chevalier de Bleeden tenait sa sœur, la charmante Clarisse, renfermée sous la garde d'une gouvernante. Séduit par son excessive beauté, parée des grâces d'une charmante candeur, entraîné peut-être aussi par les circonstances mystérieuses où Clarisse s'offrit à ses regards, il en devint amoureux. Son caractère vif et impatient ne tarda pas à souffrir de la persistance de la jeune fille à lui taire, malgré ses instantes prières, et le nom de sa famille, et les causes de son espèce de captivité. Incapable d'arriver à la connaissance de ce secret par la patience et l'observation, persuadé, en outre, qu'une volonté tyrannique s'était appesantie sur son amante, il forma le projet de l'y soustraire en l'enlevant, certain, d'ailleurs, lorsqu'elle serait en sa possession, de réussir à lui arracher son secret.

Cet amour avait donc fortement touché son cœur, et son cœur, avons-nous dit, était noble et généreux. Aussi, malgré ses égarements, il ne lui

vint pas une seule fois à la pensée de faire servir ce sentiment à satisfaire ses passions : il avait résolu d'élever Clarisse au rang de sa femme, et non de la déshonorer.

Mais, lorsque les événements que nous connaissons lui eurent appris que cette jeune fille était la sœur du chevalier de Bleeden, il prit soudainement la résoulution de s'affranchir de son amour, et de renoncer à son projet d'union. Toutefois, la répugnance à s'allier à la famille du chevalier, qu'il savait noble et honorable, ne l'anima pas à prendre cette résolution, elle fut l'œuvre de ses passions qui, pour un instant reprirent leur empire; elle vint aussi de son vif dépit de la présence de la duchesse de Wladimont à la maison de Clarisse, le jour de sa tentative d'enlèvement, car il crut que son amante n'était pas étrangère à cette circonstance, qui lui fit jouer un rôle fort désagréable, sinon ridicule.

En apparence, accouplé plus solidement que jamais au chevalier de Bleeden, son principal compagnon de débauches, il essaya de se livrer avec une ardeur toute nouvelle à ses gouts de débauche, que le chevalier savait, d'ailleurs caresser et exciter avec une incroyable habileté.

Il ignorait que Clarisse fût demeurée auprès de la duchesse, et si, quelquefois, il se surprenait à

vouloir user de son intimité avec le chevalier, pour obtenir de lui ses confidences au sujet de la nouvelle retraite de sa sœur et des causes qui l'obligeaient à la tenir éloignée du monde, tout aussitôt, son grand respect pour les convenances, fruit de sa bonne éducation, rejetait loin de lui ces désirs indiscrets.

Telle était donc la situation de cœur et d'esprit du comte de Frensberg au milieu des événements de ce drame multiple, auxquels il prit une part active.

Mais, malgré ses efforts à étouffer les reproches de sa raison et les cris de sa conscience, souvent sa conscience et sa raison, dominant sa volonté, le jetaient dans un abattement complet, en le forçant à rougir d'un genre de vie en opposition avec son nom et son éducation; puis encore, son âme, jalouse de la domination des sens, ulcérée des débordements qui s'ensuivaient, appelait sans cesse à son aide, pour détruire leur fatal pouvoir, le souvenir enchanteur de Clarisse, seul objet pur et candide, avec lequel elle pût se mettre en contact; son amour, qu'il avait cru pouvoir facilement étouffer, grandissait donc insensiblement, et presqu'à son insu. Cet accord de l'âme et de la raison, fit insensiblement de grands progrès. C'était principalement au milieu de la solitude et de l'isolement

qu'elles se complaisaient à lui porter leurs plus rudes coups; et depuis plusieurs jours que le comte habitait son château, elles le harcelaient avec une vigueur inaccoutumée : elles l'accablaient la nuit, pendant son sommeil, et elles le poursuivaient encore à son réveil.

Nous le retrouvons donc livré à ces luttes intérieures, dont, en ce moment, le magnifique tableau qui se déroule majestueusement à sa vue ne réussit même pas à le distraire : Clarisse lui apparaît avec son tendre regard, avec son doux sourire, et il soupire; il s'examine, il fait un retour sur lui-même; il compte chacun de ses jours perdus au milieu des orages de sa vie licencieuse, et il soupire encore.

Les journaux, qu'un valet vient d'apporter, l'éloignent un instant de ces pénibles mais salutaires méditations; le comte s'en empare avec un empressement fiévreux, il semble avoir hâte de trouver un adoucissement aux tourments qui l'agitent; tout d'abord il les parcourt avidement; mais, peu à peu, son esprit se dégage du travail de ses yeux, il retourne à Clarisse et à ses remords, ou mieux, Clarisse et ses remords reviennent à lui; puis, son cœur se resserre, son front se charge de nouveaux plis.

Tout à coup, tant est grande l'émotion qui le

saisit, une excessive pâleur remplace sur son visage le feu qui le couvrait; le journal qu'il parcourt s'agite entre ses mains, ses lèvres murmurent en tremblant les lignes suivantes, dont son regard vient d'être frappé :

*Nous apprenons de source certaine que la majorité des suffrages pour l'élection d'un membre du conseil de la province de Brabant, en remplacement de M. ***, décédé, il y a plusieurs mois, est, dès à présent, acquise au comte de Frensberg. Ce candidat est chaudement appuyé par le duc de Wladimont, qui possède de grandes propriétés, et jouit d'une influence toute-puissante dans les cantons auxquels cette élection appartient.*

Le comte s'arrête à ce passage; il ne peut en croire ses yeux. Pour se convaincre qu'il n'est point le jouet d'une hallucination, il a besoin de reporter son regard à la ligne où il vient de lire son nom; ensuite, avec l'étonnement qui accompagne la certitude d'un fait extraordinaire, il s'écrie à haute voix :

— Le comte de Frensberg!... c'est bien moi dont il s'agit... Seul, en effet, je porte ce nom.

Et il poursuit la lecture de cet article, qui se termine ainsi :

Fort jeune encore, le comte de Frensberg n'a aucun précédent politique ou administratif qui le recommande au choix des électeurs; mais on le dit très-capable et fort instruit. Quant à nous, nous accueillons sa candidature avec une véritable satisfaction. M. de Frensberg appartient à la plus haute noblesse; à notre avis, en sollicitant l'honorable faveur de concourir à l'administration de son pays, il donne un bel exemple à suivre à nos jeunes aristocrates, qui, dans la pensée, sans doute, qu'il suffit à leur vanité de se parer d'un beau nom, dont la gloire ne leur appartient pas, se tiennent dédaigneusement à l'écart des affaires publiques.

Le comte de Frensberg a déjà lu deux fois cet article, et il le relit encore. Se levant tout à coup, il parcourt la chambre à grands pas; alors il semble respirer à pleine haleine; son regard s'est animé d'un noble éclat, ses traits, naturellement beaux et remplis de distinction, se sont embellis encore du reflet des grandes pensées qui l'agitent.

Cet article vient de lui découvrir la source pure et glorieuse, où il doit étancher sa soif ardente d'activité; son cœur et sa raison profitant de ce secours inespéré lui retracent en traits rapides et profonds les jouissances solides et durables

d'une vie consacrée au service de son pays; haletant, enivré, il répudie énergiquement son passé, et c'est avec ravissement et avec un élan sincère qu'il engage son avenir dans la voie nouvelle qui vient de s'offrir à lui d'une manière presque miraculeuse.

Et lorsqu'il en vint à s'interroger sur l'origine de cette candidature qu'il n'avait pas sollicitée, qu'il ignorait même, le nom de la duchesse de Wladimont glissa de ses lèvres avec reconnaissance, presque avec adoration.

— D'où lui vient donc cette science extraordinaire, s'écria-t-il avec feu. C'est peu pour elle de découvrir les projets les plus cachés de ceux que sa haine pour le mal tient sous son infatigable surveillance; elle sait encore, elle devine les maladies de leur esprit et tout aussitôt elle s'efforce de les guérir. Ainsi, je ne suis pas tellement méprisable à ses yeux qu'elle ne me croie digne d'obtenir les suffrages de mes concitoyens pour une fonction également élevée et honorable. Elle m'a vu sans doute me livrant avec une coupable ardeur à des plaisirs sans saveur, sans jouissances réelles, et son âme généreuse s'en est émue, elle m'a jugé plutôt égaré que vicieux, et pour me montrer la route à suivre, elle emploie un moyen aussi ingénieux que délicat.

Et faisant un retour sur le passé le comte poursuit.

—Cependant, je l'ai crue mon ennemie, et j'ai pu dans mon aveugle dépit proférer intérieurement des menaces de vengeance contre cette femme admirable, le jour où plaçant Clarisse sous sa puissante sauvegarde, elle m'a empêché de tenter contre elle une action provoquée par mon imprudence, et qui tendait à déshonorer celle que j'aimais... que j'aime aujourd'hui plus que jamais.

Cette candidature, je l'accepte, ajouta-t-il tout à coup, ce sera le premier acte de ma vie nouvelle; dès aujourd'hui je vais unir mes efforts à ceux de M. de Wladimont... à ceux de sa noble femme, pour assurer mon élection. Il convient tout d'abord que je ne perde pas un instant avant d'aller leur offrir mes hommages et mes remercîments.

Sans différer il s'élance vers une sonnette qu'il agite vivement.

Un domestique se présente.

— Que l'on me serve immédiatement à déjeuner, lui dit le comte.

Le domestique s'incline et va pour se retirer.

Le comte le rappelle et ajoute :

— Envoyez mon valet de chambre et dites au cocher d'atteler.

Peu d'instants après, le comte de Frensberg,

mis avec une simplicité pleine de goût, s'élançait dans un élégant coupé.

— Chez M. le duc de Wladimont... au château d'Auderghem, cria-t-il au cocher.

V.

REGRETS.

La blessure dont l'âme de M. Van Linden avait été atteinte, lors des événements qu'il raconta lui-même à l'hôtel Cluysenaer, était incurable; brisé et accablé de tortures après la fuite de sa femme, il ne devait pas espérer d'allégement à ses horribles souffrances, en dehors de celle qui en était la cause et l'objet.

Chez les natures même les plus généreuses, le profond désespoir, les douleurs, au moment de leur paroxysme, vomissent quelquefois le fiel et l'amertume; dans ces grandes crises, souvent la raison la plus saine devient le complice d'un cœur

malade et aigri; poursuivie par ses plaintes, elle tente de les étouffer en caressant des idées de haine, en enfantant des projets de vengeance.

Mais, à la première action injuste et coupable, née de ce funeste accord, tous deux, la raison et le cœur, se lamentent et s'indigent contre eux-mêmes; ils s'avouent, en se les reprochant mutuellement, et leur égarement, et leur détestable erreur. Au premier cri de la conscience, ils reconnaissent avec effroi que ce qu'ils croyaient être un remède et une consolation aux douleurs et au désespoir qu'ils voulaient guérir, devient lui-même la cause d'une nouvelle douleur, et l'objet d'un nouveau désespoir.

C'est ce qui arriva à M. Van Linden.

A peine M. Mersens l'eut-il surpris aux pieds de sa femme, qu'effrayé de la situation terrible où son infâme comédie venait de placer cette innocente victime d'un sentiment feint et mensonger, il éprouva toutes les angoisses du plus vif repentir. Rentré chez lui, il examina avec sincérité la conduite que son honneur et sa délicatesse lui faisaient un devoir de tenir dans une circonstance, où, à ses propres yeux, il les avait si gravement compromis; il crut que, dans l'intérêt même de l'infortunée, si cruellement atteinte par son criminel dessein, il ne devait provoquer aucune ex-

plication entre lui et M. Mersens; mais, dans l'attente d'une visite de ce dernier, il resta plusieurs jours sans sortir de ses appartements; il était bien résolu, si M. Mersens se présentait, de lui tout avouer, et l'indignité de sa conduite, et les motifs qui l'y avaient entraîné, quelque honte d'ailleurs, qui dût en rejaillir sur lui. Il n'eut qu'une pensée, qu'un désir, ce fut de détourner de sa victime les terribles conséquences d'une faute à laquelle elle était étrangère.

Cette visite n'eut pas lieu, par suite des événements que l'on connaît; M. Van Linden fut plus effrayé de ce calme et de ce silence, de la part de M. Mersens, que de l'éclat d'une violente colère. Il craignit qu'un drame sinistre ne s'accomplît dans l'ombre, et sa joie fut aussi vive que son étonnement, lorsque d'adroites informations lui apprirent que Mme Mersens, accueillie avec une excessive bienveillance par la duchesse de Wladimont, était allé passer le reste de la belle saison au château d'Auderghem. Il comprit que ce voyage n'était pas étranger à la scène où il avait rempli un rôle si fâcheux, et, tout en admirant la prescience, en quelque sorte surhumaine, qui conduisait toujours Mme de Wladimont là où la faiblesse et le malheur avaient besoin d'appui, il se trouva rassuré en sachant Mme Mersens à l'abri de toute

tentative, sous l'égide protectrice d'une femme, que son rang, sa vertu et son courage, rendait toute-puissante en ces sortes de choses.

Le comte de Frensberg et le chevalier de Bleeden ignoraient ces graves événements; non-seulement, M. Van Linden s'était fait une loi de les leur tenir cachés, mais il s'était bien promis, au risque de s'exposer à leurs ironiques plaisanteries, de déclarer, à la première occasion, qu'il renonçait totalement à un projet, dont la vertu austère et inébranlable de M^me^ Mersens lui avait appris à connaître toute la témérité.

Ainsi, en rendant un hommage sincère à une femme dont il avait troublé le bonheur, il espérait amoindrir à ses propres yeux l'énormité de sa faute.

Ce fut peu de temps après l'époque où se passèrent ces diverses circonstances, qu'eût lieu l'expédition au couvent de Cortemberg; M. Van Linden s'y était tout d'abord engagé avec une répugnance qui finit par céder à la singularité de l'aventure. On se rappelle son agitation, suivie d'une complète atonie, au moment où lui et ses compagnons furent obligés de fuir du couvent, trahis par l'arrivée subite de la duchesse de Wladimont, accompagnée de l'abbé Werbruck, re-

connut parmi les religieuses, Marie de Nucingen, sa femme.

Lorsque alors une barrière se forma soudainement pour l'empêcher de se précipiter vers elle, dans son trouble et dans son désespoir, il ne remarqua pas que sa femme, guidée par la duchesse de Wladimont, s'était réfugiée dans sa voiture. Le soir, lorsque ses sens et sa raison reprirent leur équilibre, il repassa dans sa mémoire les événements de la journée, il se persuada qu'au moment où sa femme disparut tout à coup à ses yeux, elle était allée chercher dans l'intérieur du couvent un refuge contre ses peines.

Il y eut une lutte bien vive entre son orgueil blessé et son amour pour sa femme qui avait survécu à tous ces événements; mais cet amour l'emporta, et dès le lendemain un vénérable ecclésiastique, auquel il confia ses douleurs, se présenta en son nom au couvent des Annonciades: il avait pour mission de préparer une entrevue entre M. Van Linden et sa femme. L'étonnement et l'embarras de ce dernier furent extrêmes, lorsque, le soir, cet ecclésiastique lui apprit que Marie de Nucingen n'était plus au couvent, et que l'abbesse supposait qu'elle s'était réfugiée chez M^me^ de Wladimont.

M. Van Linden, heureux intérieurement de sa-

voir sa femme auprès de la duchesse, laissa s'écouler quelque temps qu'il employa à s'affermir dans sa résolution de se présententer au château d'Auderghem.

Un matin, le jour même où le comte de Frensberg avait quitté son château, empressé d'aller exprimer toute sa reconnaissance à la duchesse, M. Van Linden, sortant tout à coup de la profonde rêverie dans laquelle il était absorbé, se leva vivement; ses yeux étaient animés et sa poitrine haletante; il sonna un domestique pour lui donner des ordres, et une demi-heure après il roulait sur la route d'Auderghem.

VI.

M. SERVAIS.

C'est un dimanche.

Nous retrouvons Peeters dans son modeste logement de la rue du Chien-Marin; le mobilier de la chambre qu'occupait la malheureuse Trinette s'est accru d'une petite table de bois de sapin peint en noir; cette table, placée entre les deux croisées, est surchargée de papiers et de livres élémentaires. Le brave capon du rivage, la tête appuyée sur une main, emploie toute son intelligence à la solution d'un problème d'arithmétique qui n'est pas sans difficulté, à en juger par l'application qu'il y met.

Soudain, et comme pour reposer son esprit de ses travaux et de ses efforts, il prend un papier chargé de caractères que sa main a tracés avec une grande netteté, et, tandis que son regard s'anime, que sa poitrine bat avec force, ses lèvres murmurent les mots suivants :

« Si, quelquefois encore, vous rencontrez du dédain, plaignez et soyez consolé, car il n'est pas un seul homme, à quelque rang qu'il appartienne, qui ne soit fier de vous accorder son estime et son amitié. »

Ces paroles sont celles que M. de Wladimont lui a dites le jour où l'infortuné, accablé du souvenir de ce qu'il croyait être sa honte, ressentait une si vive agitation de se trouver en la présence du noble duc. Depuis l'instant, où tant de personnes honorables lui ont témoigné autant d'estime que d'intérêt, depuis que la main du duc a pressé la sienne, depuis que les yeux de la duchesse se sont reposés sur lui avec sympathie, Peeters s'est senti relevé à ses propres yeux ; le profond chagrin qui le minait à chaque heure de son existence s'est insensiblement effacé, sa tête s'est redressée, le sourire a reparu sur ses lèvres, il respire et vit mieux à l'aise depuis cette espèce de résurrection morale.

Il ne reparait plus au cabaret de la *Rose Blanche*,

et il emploie ses soirées et les jours de fête à étudier; ses progrès sont déjà très-sensibles, il écrit et calcule déjà très-correctement; mais, il faut bien le dire, son amour pour la science n'est point le mobile le plus puissant qui l'ait entraîné vers l'étude : Peeters aime la jeune Marie avec adoration, et comme l'amour ne naît jamais sans l'espérance, il soupire après un bonheur dont la pensée seule le comble de joie et d'ivresse; mais il a compris qu'un ouvrier grossier, sans formes et sans aucune instruction, pouvait bien exciter la reconnaissance dans le cœur d'une jeune fille telle que Marie, mais qu'il était bien peu capable de lui inspirer un sentiment plus tendre. Aussi, ses efforts pour effacer les traces de ses premières habitudes sont-ils infatigables, son ardeur à apprendre est-elle infinie, car il espère, il veut être aimé.

Deux coups frappés avec force à la porte l'arrachèrent à sa lecture.

— Entrez, cria-t-il en se détournant vivement.

Tout aussitôt, en apercevant la personne qui parut, il se leva, et, l'accueillant avec une familiarité qui ne manquait pas cependant de déférence, il lui offrit une chaise, et lui dit :

— Bonjour, M. Servais; c'est bien obligeant de votre part d'être venu me voir.

— Bonjour, mon garçon, répondit M. Servais, brave homme de cinquante-cinq ans, à la mine franche et enjouée. Je viens te proposer une affaire, ajouta-t-il en s'asseyant sur la chaise que Peeters lui présentait.

— Une affaire! à moi... répondit Peeters avec étonnement.

— Oui, à toi, mon garçon, répondit M. Servais. Tu sais sans doute, poursuivit-il, que je vais me retirer des affaires?

— Oui, M. Servais, j'en ai entendu parler sur les quais, il y a déjà près d'un mois. Vous vous trouvez assez riche comme cela, et vous voulez vous reposer, vous avez raison.

— Ah! mon Dieu! oui, mon garçon; à force de travail et d'économie, j'ai pu m'amasser un revenu de huit mille francs, c'est bien suffisant pour ma femme et moi... J'ai déjà acheté une charmante petite maison à Saint-Josse-ten-Noode, et nous n'attendons plus, pour aller l'habiter, que le moment où j'aurai cédé mes six bateaux et ma clientèle.

— Cela ne vous sera pas difficile, M. Servais; car, sans vous faire des compliments, vos bateaux sont bien les meilleurs de tous ceux qui navi-

guent sur le canal, et votre clientèle est bien la plus solide et la plus nombreuse de tout le pays.

— Eh bien, Peeters, fit M. Servais pressé d'entrer en matière, je suis content de connaître ton opinion là-dessus, car je viens précisément pour te proposer d'acheter ma clientèle et mes bateaux.

— A moi? fit Peeters avec un redoublement de surprise.

— Oui, à toi.

— Vous voulez rire, M. Servais?

— Jérôme Servais rit volontiers quand il carresse une bonne bouteille de bordeaux; mais il est toujours sérieux quand il parle affaires.

— Vous savez bien, M. Servais, qu'un pauvre ouvrier comme moi ne possède pas le premier sou pour vous payer.

— Que t'importe, si je te fais crédit? N'es-tu pas le plus brave garçon que je connaisse, bon travailleur, actif, intelligent et honnête comme l'honnêteté même, quoi?... oui, honnête, répéta-t-il en appuyant avec intention sur ces paroles, c'est Jérôme Servais qui te le dit, et, en fait de marchandises de cette espèce-là, il s'y connaît, il peut s'en vanter... Vois-tu, mon garçon, cette garantie-là en vaut bien une autre, et elle me suffit.

— Merci mille fois de votre bonne opinion sur moi, répondit Peeters ému jusqu'aux larmes, et en pressant avec effusion la main du brave homme.

—Voyons, mon garçon, cette affaire te va-t-elle? reprit M. Servais.

— En vérité, M. Servais...

— Allons, ne fais pas l'enfant, et écoute-moi : Mes bénéfices annuels s'élèvent, bon an mal an, à neuf mille francs; parce que c'est toi, je te cède mes bateaux tout gréés, et ma clientèle entière pour dix mille francs, et je te donne trois ans de crédit.

— Dix mille francs, s'écria vivement Peeters.

— Trouves-tu donc que c'est trop cher, fit M. Servais souriant avec finesse.

— Loin de là, M. Servais, les bateaux valent à eux seuls cette somme, et, si j'ai bonne mémoire, on m'a dit que M. Tabée vous a offert du tout quarante mille francs, et que vous avez refusé.

—Je crois bien, s'écria M. Servais, que l'observation de Peeters venait d'emporter au delà de son rôle, en le prenant pour quarante cinq mille francs, Tabée faisait encore une affaire d'or... Allons, bon, ajouta-t-il presque aussitôt en se grattant le front et d'un air tout confus, je viens de dire une bêtise plus grosse que moi... Ah! dame, aussi,

moi, ça ne me va pas, la politique, je n'y ai pas l'esprit, pas un brin de rien, quoi!

— Qu'est-ce que tout cela signifie, M. Servais, fit Peeters de plus en plus étonné; vous voyez donc bien que c'était une plaisanterie.

— Non, mon garçon, non, ça n'est pas une plaisanterie; mais puisque je me suis enferré comme un niais, je vas tout te dire; aussi bien, il fallait un autre gaillard que moi pour te faire accroire que je préférais te vendre dix mille francs à crédit ce que j'avais refusé de céder pour quarante mille francs payés au comptant; je ne suis pas assez déluré, assez fin pour cela, vois-tu. Voici donc la chose... tu m'écoutes, n'est-ce pas?

— Oui, M. Servais.

— Or donc, hier en rentrant chez moi, où m'attendait une délicieuse soupe aux pois, je trouve un jeune homme causant tranquillement avec ma femme.

— Avec M^me^ Servais?

— Oui; mais j'étais tranquille, je connais la vertu de ma femme, elle est solide comme mes bateaux.

— Alors, c'est rassurant. Poursuivez donc, père Servais.

« — C'est à M. Servais que j'ai l'honneur de parler, » me dit ce jeune homme en se levant... un

jeune homme superbe, Peeters, et mis comme un prince.

— Achevez donc, M. Servais.

« — Oui, monsieur, c'est à lui-même, répondis-je en le forçant à s'asseoir de nouveau; qu'y a-t-il pour votre service?

» — Monsieur, reprit-il, je suis le secrétaire de M. le duc de Wladimont. »

— Le secrétaire de M. le duc de Wladimont? s'écria Peeters au comble de l'émotion.

— C'était lui-même, fit M. Servais. Est-ce que tu le connais, mon garçon? n'est-ce pas que c'est un bien beau jeune homme?

— Oui, M. Servais; mais continuez, je vous prie.

« — Monsieur, me dit-il, je viens de la part de M. le duc pour vous proposer une affaire; voici la chose en deux mots : M. le duc s'intéresse vivement à un brave ouvrier que vous connaissez sans doute, à Peeters.

» — Peeters, m'écriai-je, je crois bien que je le connais, l'honnêteté même, malgré le jugement...

» — Oui, monsieur, interrompit le superbe jeune homme, il est resté honnête et probe malgré le jugement injuste qui l'a frappé, et c'est pour le récompenser de sa vertu, et l'indemniser de

toutes les douleurs qu'il a souffertes que M. le duc veut acheter pour lui vos bateaux et votre clientèle qu'il a su être en vente. Quel prix en demandez-vous?

» —Cela vaut quarante-cinq mille francs comme un sou, répondis-je; je suis honnête, monsieur, et je vous jure qu'il y a peu de jours encore j'en ai refusé quarante mille francs de François Tabée; mais s'il s'agit de Peeters et d'une bonne action, c'est différent, je laisserai le tout à ce dernier prix.

» — C'est une affaire terminée, répond le beau jeune homme; mais M. le duc désire que sa générosité soit ignorée de Peeters; vous irez donc proposer à ce brave garçon la cession de vos bateaux à crédit et pour un prix minime, et lorsque vous aurez traité avec lui, sur votre quittance, M. le duc vous fera payer le montant du prix dont nous venons de convenir. »

— Et, en me quittant, le secrétaire du duc me fit promettre et jurer de garder vis-à-vis de tout le monde et de toi-même le plus grand secret sur les motifs de sa visite. Je promis et je jurais; mais, dame! je me suis enfoncé, et il a bien fallu que je te dise tout pour te faire entendre raison, et t'ôter de l'idée que je voulais me moquer de toi.

Peeters s'était levé et se promenait à grands pas dans la chambre. Tout à coup, se débarrassant de la veste de molleton rouge qu'il portait habituellement, il endossa une redingote de drap bleu, prit son chapeau, et se disposa à sortir.

— Où vas-tu donc? lui demanda M. Servais.

— A Auderghem, me jeter aux pieds de M. le duc et de M^me^ la duchesse; la reconnaissance, le bonheur, l'espérance m'étouffent, je n'y puis résister davantage.

— Ah! mon Dieu! s'écria M. Servais tout désappointé, mais ils sauront alors que je n'ai pas tenu ma promesse... Ah! dame, après tout, tant pis, tout le monde n'est pas né pour être politique, je me suis enfoncé, quoi!... on ne me pendra pas pour cela. A revoir, mon garçon; aussitôt ton retour, viens me trouver, nous irons ensemble chez le notaire... D'ailleurs, tu as ma parole, je ne traiterai pas avec d'autres que toi, m'offrirait-on vingt mille francs de bénéfice... Je ne suis pas très-fort en politique, mais je suis honnête homme, ça vaut tout autant.

— A revoir, M. Servais.

Et en disant ces mots, Peeters serra affectueusement la main de M. Servais, et se dirigea à pied vers le village d'Auderghem avec la rapidité que donnent le bonheur et la joie.

VII.

LE CHATEAU D'AUDERGHEM.

Le château d'Auderghem et ses dépendances, placés dans une charmante situation, forment une vaste et belle habitation; l'architecture moderne des bâtiments est remarquable tout à la fois par son élégance et par sa simplicité.

Sa façade, prolongée de chaque côté par un pavillon, offre à l'œil un aspect noble et imposant. Sa vue s'étend au loin sur de riches et belles campagnes qui sont toutes la propriété du duc de Wladimont. Une immense pièce de gazon qui entoure le château, est bordée tous côtés par un parc où l'on rencontre des bois et des bosquets coupés et

traversés par de délicieuses promenades; l'on y découvre à chaque pas des grottes, des gazons, des lacs, des ponts chinois, des kiosques et des parterres semés des plus belles fleurs.

A l'extrémité du parc et sur la partie du terrain qui se rapproche le plus des faubourgs de Bruxelles, on avait élevé, tout récemment, environ cent trente petites maisons, destinées à loger les ouvriers des fabriques des environs; parmi ces maisons on distinguait deux constructions plus importantes, l'une servant de bâtiment commun, et l'autre d'asile à de jeunes orphelins, ou à des enfants appartenant à des familles pauvres.

Voici ce qui avait amené l'exécution d'une idée toute de bienfaisance et d'humanité.

Dans leur visite à la Cambre, le duc et la duchesse de Wladimont avaient surtout apporté toute leur sollicitude à l'examen de la partie de cet établissement consacrée à servir de refuge aux enfants pauvres ou abandonnés; conduits insensiblement à la conviction que l'éducation donnée aux enfants du peuple devient la séve morale des générations futures, ils s'étaient mis à étudier avec soin les bases des différentes institutions destinées aux enfants des classes pauvres, et créées par une intelligente philanthropie. L'établissement qui excita au plus haut degré leur admiration et leur sympathie,

fut celui fondé dans l'une des plus riantes vallées de la Touraine, et connu sous le nom de colonie de *Mettray*. Ils remarquèrent cependant que le classement des enfants, soit pour les différents ateliers de la colonie, soit pour la culture des champs, n'y résultait pas d'un examen assez attentif de leur aptitude et de leurs dispositions naturelles.

En réalisant le projet de doter la Belgique d'une institution aussi bienfaisante que la colonie de Mettray, ils résolurent de prendre pour modèle les plans, les vues et les règlements de cet établissement, mais aussi d'apporter cette modification, qu'avant de soumettre l'intelligence d'un enfant à l'étude d'un art ou d'un métier, ou de le destiner aux travaux de la campagne, on observerait, on consulterait avec soin et pendant quelque temps ses goûts, ses inclinations et son aptitude.

L'asile d'Auderghem fut donc fondé, et sa direction confiée au digne abbé Werbruck.

A l'époque de l'enlèvement de Marie, et pendant les recherches qu'il fit pour la retrouver, le comte d'Épinoi avait eu occasion de parcourir le quartier des Marolles et les autres rues infectes et malsaines habitées par la population ouvrière. Lucien, en faisant partager à ses nobles parents ses impressions pénibles, de la dégoûtante malpropreté,

des habitudes de désordre qui règnent dans les ruelles, les allées et les cours, où l'air lourd et nauséabond semble en obscurcir complétement la faible lumière, leur exprima son étonnement que l'on ne cherchât pas à faire profiter les ouvriers du bénéfice des constructions nouvelles qui s'élevaient de toutes parts, et que l'on n'avisât pas aux moyens de les faire participer aux avantages salutaires des progrès incessants de l'hygiène publique; il ajouta qu'il s'expliquait d'autant plus difficilement cette incurie générale à l'endroit de l'une des plus grandes plaies de la ville, que ceux qui tenteraient d'y apporter un remède infaillible, en procurant aux ouvriers des habitations saines et commodes, feraient évidemment une excellente spéculation, et, comme exemple, il chercha à prouver et il prouva que le prix élevé payé par cent trente familles pour la location des trous immondes, où les maladies pullulaient, où la mort sévissait sans pitié, assurerait un revenu qui permettrait de disposer d'un capital suffisant pour ériger un quartier modèle, réunissant toutes les conditions de salubrité et de commodité désirables.

Le duc et la duchesse étaient faciles à persuader quand il s'agissait de soulager les maux, de secourir l'infortune. A peine le comte d'Épinoi leur eut-il développé ses idées, qu'ils résolurent

de les mettre en pratique, dans l'espoir que leur exemple serait suivi, et que bientôt la classe intéressante des ouvriers, désertant leurs cloaques impurs, viendrait vivre et respirer à l'aise dans les quartiers d'ouvriers établis dans chaque faubourg.

Une occasion favorable se présentait d'ailleurs pour mettre immédiatement ce projet à exécution. Le bail de l'une des fermes du duc venait d'expirer. C'était précisément celle dont les terrains se rapprochaient le plus de la ville; ces terrains réunissaient en outre toutes les conditions d'hygiène désirables.

Appelant à leur aide l'expérience et les conseils d'un architecte habile, le duc et la duchesse choisirent un emplacement élevé, qui devait tenir les habitants du quartier à l'abri des brouillards, des émanations marécageuses et de l'humidité, et où il existait des sources d'eaux saines et abondantes.

Puis, bientôt, non loin de l'asile d'Auderghem, déjà édifié, on se mit à construire cent trente-six maisons, destinées à servir de logement à des familles d'ouvriers.

Ces maisons furent divisées en trois classes : les plus grandes, qui devaient recevoir les familles les plus nombreuses, formèrent la première

classe; la troisième classe se composa des plus petites.

Chaque maison à laquelle un petit jardin était attenant, était construite sur le modèle des cottages anglais, et contenait une ou deux chambres à feu au rez-de-chaussée, un grenier, une petite cave à provisions et toutes les autres commodités nécessaires.

Ces maisons formaient quatre rues larges et spacieuses, ornées au milieu d'un épais gazon, bordé de chaque côté par une rangée de tilleuls; on avait eu soin d'établir le long des maisons un pavé suffisamment large pour le passage des voitures.

Au milieu du quartier on éleva une maison commune, disposée et appropriée pour le bien-être général des habitants du quartier.

La maison commune contenait :

Le logement du docteur et celui de l'instituteur;

Une cuisine et une buanderie communes, où chaque famille put se procurer, à des prix modérés, une nourriture saine et substantielle, et le blanchissage du linge;

Des magasins où elles achèteraient, à des prix réduits, les objets de première nécessité;

Une salle de réunion commune, convenablement chauffée et éclairée en hiver;

Une cantine où l'on devait distribuer, aux conditions les plus économiques, des boissons bienfaisantes ;

Une salle de dépôt des livres de la bibliothèque circulante, d'après le choix du directeur;

Une salle de bains;

Une infirmerie;

Une école.

Non loin de la maison commune, on choisit un emplacement sur lequel on établit un appareil pour les exercices gymnastiques.

A peine ce quartier fut-il construit, que, de toutes parts, des familles d'ouvriers sollicitèrent la faveur d'être admis comme locataires de ces agréables et commodes habitations; le duc de Wladimont, ne pouvant satisfaire à toutes les demandes qui lui furent adressées, dut faire un choix; il donna la préférence aux ouvriers qui justifièrent de leurs habitudes laborieuses et d'antécédents favorables.

Avant de fixer le montant de la location de chaque maison, M. de Wladimont s'était informé du prix usuraire qu'on imposait à ces malheureux pour leur permettre la jouissance de bouges infects et immondes; celui arrêté par le duc lui fut de

beaucoup inférieur, et cependant, lorsque, ajoutant la valeur du terrain au chiffre des dépenses de construction, il compara le capital employé, au revenu qu'il devait produire, il reconnut avec surprise que, tout en faisant un grand acte d'humanité, il avait fait une excellente opération; en effet, les frais de construction et le prix du terrain s'élevaient à 320,000 fr., et, déduction faite des dépenses annuelles d'entretien et de réparation, il se trouva que cette somme produisait un intérêt net de cinq pour cent.

Il éprouva donc une joie bien vive de ce résultat, non pas que ce sentiment lui fût dicté par un motif d'intérêt personnel, car le duc était assez riche et assez charitable pour accepter avec indifférence la certitude qu'une somme de quelques centaines de mille francs dût rester improductive; mais, convaincu que le seul moyen efficace de soulager la classe ouvrière était de la soustraire avant tout au centre empesté dans lequel elle se débat et s'étiole, il ne douta pas qu'on ne s'empressât d'atteindre ce but, lorsqu'on reconnaîtrait que, pour y arriver, aucun sacrifice, aucune perte d'argent n'étaient nécessaire.

Les efforts que l'on avait faits jusqu'alors, les tentatives que l'on continuait chaque jour pour soulager les souffrances de la classe ouvrière, lui

firent espérer que l'on finirait par comprendre que, pour rendre ces efforts fructueux et bienfaisants, il importait d'abord d'arracher cette classe, si digne d'intérêt, aux bouges infects où les mauvaises traditions se perpétuent, où la misère, le vice et la dégradation se transmettent comme un héritage des ascendants à leurs descendants.

Le duc et sa noble femme éprouvèrent un égal bonheur, car, en élevant l'asile et le quartier d'Auderghem, ils crurent avoir trouvé la solution d'un grand problème d'humanité, en prouvant que l'emploi judicieux d'un modique capital, destiné à prévenir les maux et la dépravation de la misère, peut répandre des bienfaits bien plus réels que l'absorption de sommes énormes, qui, souvent, servent à l'alimenter plutôt qu'à la détruire (1).

Déjà les effets bienfaisants de ce quartier se faisaient puissamment sentir; déjà les ouvriers qui y étaient venus languissants, abattus, le teint blafard et le corps ruiné, reprenaient leur vigueur première; les femmes et les enfants, d'étiques et

(1) Nous avons emprunté l'idée de la création d'un quartier, destiné à recueillir les classes ouvrières, à l'excellente brochure, publiée en 1844 par M. Édouard Ducpétiaux, ayant pour titre : *De la mortalité à Bruxelles, comparée à celle des autres grandes villes.*

de scrofuleux qu'ils étaient, devenaient sains et vigoureux.

L'asile des enfants n'offrait pas une situation moins prospère. Réunis au nombre de quarante, chacun d'eux, guidé par l'expérience d'un habile artisan, apprenait le métier pour lequel il avait montré le plus d'aptitude; chacun aussi suivait avec fruit les sages leçons de morale et de religion que l'abbé Werbruck, leur digne directeur, leur prodiguait avec un zèle infatigable.

Jeanne Covens, cette brave femme que le comte d'Épinoi avait retirée de la prison en acquittant l'amende de quelques francs à laquelle elle avait été condamnée, avait la surveillance de la lingerie; elle remplissait ses fonctions avec une ardeur, avec un ordre qui lui valaient chaque jour de nouveaux éloges. C'était pour elle un bonheur bien grand d'avoir sans cesse sous ses yeux ses enfants pleins de force et de santé, de suivre leurs progrès, et de voir à jamais éloignées d'eux la misère et ses horribles souffrances.

Marie n'avait pas oublié sa promesse à Françoise, cette malheureuse mère que, le jour de son triste pèlerinage à l'hôpital Saint-Pierre, elle rencontra malade, et cependant pleine de courage et de dévouement pour ses enfants. Cédant avec joie aux prières de sa jeune protégée, la duchesse avait

étendu sa main bienfaisante sur Françoise, et lui avait confié la direction de la buanderie; sa fille Marianne était son aide le plus actif et le plus intelligent; enchantées de leur nouvelle position, toutes deux avaient déjà perdu jusqu'au souvenir de leurs douleurs passées. Les deux enfants de Françoise, que, tout jeunes encore, leur oncle avait été obligé de conduire à la Cambre, en avaient été retirés, et ils étaient devenus les hôtes les plus gais et les plus heureux de l'asile.

Pauline et Édouard, son jeune frère, ces deux enfants du capitaine Beltombe, recueillis par le comte d'Épinoi dans une si terrible conjoncture, continuaient d'être les favoris de M^lle^ Clarisse de Bleeden, et à l'appeler leur petite maman, titre que cette charmante jeune personne s'efforçait de mériter en leur prodiguant les soins et la tendresse d'une véritable mère.

Pauvres enfants! cet appui, cette sollicitude qu'ils avaient trouvés à Auderghem leur étaient devenus plus que jamais nécessaires : la mort de leur père avait suivi de près celle de leur pauvre mère. A peine arrivé en Afrique, le corps d'armée envoyé contre les kabyles, et dont le capitaine avait obtenu la faveur de faire partie, commençait déjà ses opérations; impatient de se réhabiliter à ses propres yeux, le capitaine se portait avec

une persévérance opiniâtre là où il y avait les plus grands dangers à courir. Pendant un combat acharné de part et d'autre, un gros d'Arabes, enveloppant tout à coup le chef de l'expédition et son état-major, mirent sa vie dans un péril imminent; le capitaine Beltombe, à la tête d'une compagnie de soldats étrangers dont on lui avait confié le commandement, s'élança, rapide comme l'éclair, au milieu de la mêlée. Il semblait qu'un courage et qu'une force surnaturelles armassent son bras; chaque coup qu'il portait donnait la mort. Déjà autour de lui s'élevait un monceau de cadavres; déjà les ennemis épouvantés cherchaient leur salut dans la fuite, lorsque lui-même tomba frappé de plusieurs coups mortels.

Il fut aussitôt dirigé sur Alger, où il entra à l'hôpital militaire. Un instant on espéra qu'il survivrait à ses blessures. Sur un double rapport, adressé au gouvernement français et au gouvernement belge par l'officier général auquel son courage avait sauvé la vie, il reçut, à peu de distance, sa nomination au grade de major, et son brevet de membre de la Légion d'honneur. Peu de jours après il expirait, heureux de laisser à ses enfants un nom qu'il avait couvert de gloire.

Mais parmi tous les hôtes d'Auderghem, dont la vie s'écoulait douce et paisible, la duchesse de

Wladimont, source intarissable d'où provenaient les bienfaits immenses qui faisaient tant d'heureux, était encore celle dont les jouissances étaient les plus vives, dont le bonheur était le plus grand.

Quand un amour coupable s'était glissé à son insu, et comme malgré elle, dans son cœur, dont l'affection qu'elle ressentait pour son mari était insuffisante à calmer les élans vers un sentiment plus ardent, et qu'elle fut sur le point de faillir à ses devoirs, Louise ressentit un repentir sincère, un remords profond d'une faute qui eût pu devenir un crime. Cependant, ses regrets, quelque vifs qu'ils fussent, ne réussirent pas à étouffer immédiatement son amour pour son cousin; elle était déjà assez forte pour n'avoir plus à redouter une nouvelle faute; mais elle se sentait trop faible encore pour chasser entièrement de ses pensées le souvenir d'un sentiment qui s'était emparé de toute son âme. Cependant, elle avait un cœur trop droit pour s'accommoder de cette situation qui lui semblait être une transaction avec sa conscience, indigne d'elle, et contraire à l'expiation qu'elle s'était imposée. Bientôt il ne lui suffit plus de chercher, par une conduite pleine de retenue et de convenance envers son cousin, à se persuader à elle-même, et à faire croire à Lucien que sa guérison

était complète; elle voulut que l'état de son cœur devînt tel, qu'elle pût le mettre à nu devant son mari, sans que celui-ci y découvrît autre chose qu'une tendre affection, qu'un profond respect pour lui-même, et une douce amitié pour le comte d'Épinoi. Il fallait toute l'énergique volonté de la duchesse, toute la profondeur de son repentir, pour réussir dans une tentative incessamment combattue par une âme passionnée, par une imagination ardente jusqu'à l'exaltation. La lutte qui s'était engagée entre elle et le chevalier de Bleeden, en remplissant son cœur des enivrantes et salutaires émotions qui sont la plus douce récompense du mal que l'on détruit, du bien que l'on crée, devint son auxiliaire le plus efficace, et lui assura un succès entier. Maintenant, le cœur de Louise de Wladimont n'avait plus qu'un désir, ne formait plus qu'un vœu, celui de donner le jour à un enfant, et chaque soir elle joignait l'expression de ce vœu à la prière qu'elle adressait à Dieu.

Nous la retrouvons en ce moment dans l'un des salons du château, assise aux côtés du duc de Wladimont. Le comte d'Épinoi se tient debout prés de M. Walewski qui est occupé à écrire.

Leur physionomie à tous quatre reflète leur joie et leur bonheur.

Maintenant que la duchesse est sûre d'elle-

même, maintenant, qu'à son amour pour Lucien, ont succédé une amitié profonde et une estime sans bornes, que les belles qualités du comte d'Épinoi justifiaient pleinement, elle n'éprouve plus aucune crainte, aucun embarras, lorsqu'en présence de son mari, ses yeux se rencontrent avec ceux de son cousin; son langage, ses manières avec lui ont plus de laisser-aller et d'abandon.

Le duc de Wladimont, dont l'esprit d'observation était aussi profond que sa bienveillance était grande, n'avait pas été sans s'apercevoir de l'inclination mutuelle qui, tout d'abord, attirant Lucien et sa jeune femme l'un vers l'autre, se changea bientôt en un sentiment plus profond; puis il avait étudié et suivi pas à pas les progrès de ce sentiment, et cependant jamais une plainte, jamais un regard, un mouvement n'avait trahi ses cuisantes douleurs: c'est que, juste, indulgent pour tous, mais sévère pour lui-même, le duc s'avouait la faute qu'il avait commise en unissant son sort, lui, déjà vieillard, à celui d'une jeune fille à l'âme remplie de séve et d'ardeur. Jamais il n'avait eu la ridicule prétention d'inspirer de l'amour à sa jeune femme; mais il avait espéré, qu'en échange de son dévouement, de ses soins et de sa tendresse, il en obtiendrait une douce affection, une reconnaissance égale aux bontés dont il se montrerait prodigue envers elle, et

il avait eu le tort de croire que ce double sentiment suffirait aux besoins d'un cœur ardent et passionné. Ses tendres égards pour sa femme, ses bontés pour son jeune parent ne se démentirent pas un seul instant; il s'était dit avec beaucoup de raison que, dans sa position vis-à-vis de Louise et de Lucien, le sourire et l'accueil bienveillant d'un ami dévoué auraient une influence bien plus salutaire sur deux cœurs occupés par l'amour, mais non par la corruption, que le front ombrageux, que le regard irrité d'un vieillard jaloux et grondeur.

Et, lorsqu'après l'entrevue de Louise et de Lucien à l'hôtel Cluysenaer, qu'il ignora toujours, le duc remarqua avec une indicible satisfaction les efforts que tous deux faisaient pour s'arracher à un sentiment dont il avait deviné toute la violence, il ne manqua pas de les attribuer aux remords que l'un et l'autre éprouvaient à s'abandonner à un penchant capable de les amener à trahir celui qui leur donnait chaque jour de nouvelles preuves d'une confiance et d'une affection infinies. Toujours bon et indulgent, toujours discret et impénétrable, mais avec des sensations tout autres, il suivit incessamment lès traces de ce sentiment qui s'éteignait, comme, à sa naissance, il en avait suivi les progrès; et, aussi bien que Louise et Lucien, il connut l'instant décisif de la victoire qu'ils rem-

portèrent sur eux-mêmes. Depuis ce jour, bien récent encore, sa tendresse pour eux s'accrut d'une vive admiration pour la puissance qu'avait déployée le sentiment de leur devoir dans une de ces luttes où la passion reste presque toujours victorieuse.

Cependant, tout en laissant au comte d'Épinoi le mérite de ses efforts, nous devons reconnaître que, libre de reporter sur une autre un amour qu'il avait résolu de détourner de la femme de son meilleur ami, le combat cessa pour lui du jour où il délivra M^lle^ Alice d'Arkel de son horrible situation dans le couvent de Cortemberg. Impatient de s'abandonner à un amour qui ne le forçât pas à rougir de son ingratitude, le soir même il essaya d'occuper son âme du souvenir de cette charmante personne, dont les grâces, la beauté et le malheur l'avaient déjà vivement frappé; cette occupation eut pour lui un charme si séduisant, que le lever du soleil le surprit tandis qu'il s'y livrait encore, et lorsque, le lendemain, il revit les beaux yeux d'Alice se reposer sur lui pleins d'une divine expression, s'interrogeant aussitôt sur ce qui se passait en lui, il sentit que cette adorable personne était seule capable de le guérir d'un amour repoussé par sa délicatesse et sa loyauté.

Aussitôt après la mort du marquis de Lutgarde, la duchesse avait accompagné elle-même M^lle^ d'Ar-

kel au château d'Auderghem; Lucien y vint peu de temps après. Encouragé par l'accueil d'Alice, dont la reconnaissance pour le jeune comte s'était bientôt revêtue de tous les symptômes d'un sentiment plus tendre, il ne tarda pas à lui demander et son cœur et sa main.

—Mon cœur vous appartient déjà, avait répondu M^lle^ d'Arkel avec une naïveté charmante; quant à ma main, je vous la donnerai avec bonheur, si vous obtenez le consentement de M. le duc de Wladimont, mon tuteur.

Le comte, ne doutant pas de la bonne volonté du duc à son égard, et empressé de prouver à sa noble cousine la sincérité du serment qu'il lui avait fait après leur entrevue à l'hôtel Cluysenaer, profita du moment où ils étaient seuls dans le salon, pour solliciter leur agrément à son projet de mariage avec M^lle^ d'Arkel.

Tandis que M. de Wladimont écoutait cette demande faite avec l'accent d'une émotion que Lucien ne put réussir à surmonter, une larme de bonheur roula sur son viage.

—Je consens à votre mariage avec M^lle^ d'Arkel, dit-il en pressant la main du comte... Vous la rendrez heureuse, j'en ai la certitude, ajouta-t-il avec effusion, car vous êtes un noble cœur, Lucien.

Et, reportant un regard attendri sur la duchesse, émue elle-même au dernier point, il poursuivit en lui tendant la main :

— Et vous, Louise, la plus digne et la plus admirable des femmes...

Il n'avait pas achevé, que la duchesse, se précipitant dans ses bras, déposa sur son front le baiser le plus tendre et le plus respectueux.

Peu d'instants après cette scène, M. de Wladimont avait fait appeler son secrétaire pour lui donner des instructions relatives à sa correspondance, et pendant que M. Walewski écrivait, il y eut entre eux une conversation que nous allons rapporter, du moment où la duchesse, s'adressant au comte d'Épinoi, lui dit :

— Vous êtes bien certain, mon cousin, que le chevalier ne médite aucun nouveau méfait?

— J'affirmerai presque, répondit Lucien, que M. de Bleeden n'a aucun projet en tête; car je crois que depuis son fâcheux succès au couvent de Cortemberg, il considère comme dissoute l'association dont il est le chef. Plus que jamais je lui suis devenu suspect: le comte de Frensberg et M. Van Linden lui-même ne lui inspirent pas une confiance beaucoup plus grande; d'ailleurs, si je ne me trompe, ni l'un ni l'autre de ces messieurs ne me paraissent plus très-disposés à accepter

aucune participation à ses aventures. De Frensberg est bien évidemment dégoûté; quant à M. Van Linden, depuis l'événement de Cortemberg il vit constamment seul et retiré.

— Ainsi, Lucien, reprit la duchesse, vous êtes parfaitement tranquille.

— Oui, ma cousine; votre victoire a été trop complète pour laisser à craindre une nouvelle lutte.

— Eh bien, moi, reprit la duchesse, je ne partage pas votre sécurité.

— En vérité, fit le comte avec surprise; auriez-vous donc connaissance de quelque nouveau dessein?

— Je ne sais absolument rien, et cependant, j'en ai la persuasion, le chevalier médite des idées de vengeance qu'il nous sera impossible de paralyser, car, cette fois, pour l'aider à les exécuter, ce ne sera ni au comte de Frensberg, ni à M. Van Linden qu'il s'adressera.

— Lui supposez-vous donc d'autres affidés? demanda le duc.

— Je vais plus loin que la supposition, répondit M^me^ de Wladimont. Il y a, j'en suis convaincue, certains exploits pour lesquels M. de Bleeden choisit d'autres complices que MM. de Frensberg et Van Linden.

— Et d'où vous vient cette conviction? demanda le duc.

— Je vous ai dit, je crois, répondit la duchesse, qu'avant de rendre Adèle à la liberté, un des hommes qui l'avaient enlevée et la retenaient prisonnière, lui faisant subir une sorte d'interrogatoire, lui demanda si, au moment même de son enlèvement, elle n'accompagnait pas une dame de qualité travestie en ouvrière.

— Je me rappelle parfaitement cette particularité, répondit le duc.

— Eh bien, reprit la duchesse, à mon sentiment, cette personne à laquelle on faisait allusion, c'était moi; c'était moi encore que l'on avait voulu enlever, et je dois à une heureuse méprise de ne pas être tombée entre les mains du chevalier, car c'est évidemment le chevalier qui avait ourdi et dirigé toute cette trame.

— Votre supposition, fit le duc avec émotion, est loin d'être dénuée de vraisemblance; aussi, je vous en supplie de nouveau avec instance, soyez désormais plus prudente, ne vous exposez pas à de nouveaux dangers.

— Je serai docile à vos conseils, mon ami, répondit la duchesse tout attendrie de cette marque d'intérêt; mais, poursuivit-t-elle, je n'en continue-

rai pas moins avec persistance la guerre que j'ai déclarée au chevalier.

— Du moins, dit Lucien en souriant, vous pouvez, en ce moment de trêve, donner quelque repos à votre ardeur.

— Et qui vous garantit la réalité de cette trêve? demanda la duchesse.

— Le chevalier voyage sur les bords du Rhin, reprit le comte.

— En êtes-vous bien certain? demanda de nouveau la duchesse.

— Il m'a annoncé son départ le jour même où je quittai Bruxelles pour me rendre auprès de vous.

— Le prétexte de ce voyage n'est-il pas une ruse employée pour endormir ma surveillance?

— En vérité, Louise, dit le duc en riant, vous avez toutes les qualités d'un grand général. Rien ne peut vous échapper. Certes! je plains fort le chevalier d'avoir un adversaire aussi redoutable. Au surplus, il fait également preuve d'habileté s'il s'est ménagé une réserve; il en aura besoin s'il veut continuer les hostilités, car une défection totale me paraît inévitable dans son armée active.

— Vous pensez donc, fit la duchesse avec satisfaction, que M. de Frensberg déclinera l'honneur

d'être désormais le lieutenant le plus actif du chevalier?

— Je le crois, répondit le duc. Sa détermination, à cet égard, dépendra d'ailleurs de l'accueil qu'il fera à la candidature que nous lui avons improvisée.

— En serait-il déjà instruit? fit la duchesse.

— Cela est très-probable, répondit le duc; car les journaux que j'ai parcourus ce matin en font tous mention. Il y est également question d'un fait très-important, et qui n'est pas étranger à la jeune et charmante femme que vous avez amenée d'une façon si imprévue.

— Mme Mersens? s'écria vivement la duchesse.

— On assure, poursuivit le duc, que les membres du cabinet actuel ont donné leur démission, et qu'après l'avoir acceptée, le roi a mandé M. Mersens pour le charger de la composition d'un nouveau ministère, et lui en confier le département le plus important.

— Et dit-on s'il a accepté? demanda la duchesse avec une curiosité croissante.

— Sa détermination n'est pas encore connue, répondit M. de Wladimont; mais toutes les feuilles s'accordent à croire qu'il ne refusera pas ce haut témoignage de la confiance royale.

— C'est une opinion exprimée un peu légère-

ment, fit la duchesse qui parut un instant dominée par ses réflexions.

— Et pour quelles raisons? demanda le duc.

— Mon ami, répondit la duchesse avec gravité, ces raisons se rattachent à l'événement, à la suite duquel j'ai dû vous prier d'accueillir Mme Mersens, sans toutefois vous expliquer les motifs de ma prière, car j'avais juré de les tenir secrets, et vous-même m'eussiez blâmé sévèrement si j'eusse violé mon serment. Tout ce qu'il m'est permis de vous dire, c'est que M. Mersens n'est pas encore ministre, et qu'il importe, avant qu'il prenne une détermination à ce sujet, que j'en confère immédiatement avec Mme Mersens. Souffrez donc que je vous quitte un instant.

— A vos désirs, Louise, répondit le duc, et, ajouta-t-il en souriant, pendant que vous allez décider du sort d'une importante question d'État, je vais visiter notre nouvel établissement. M'accompagnez-vous, Lucien?

— Volontiers, mon cher duc.

Et tandis qu'un instant après le duc de Wladimont et le comte d'Épinoi parcouraient avec le plus vif intérêt l'asile d'Auderghem et ses dépendances, la duchesse pénétrait dans l'appartement de Mme Mersens.

VIII.

VISITES.

M^me^ Mersens occupait au château le premier étage du pavillon de droite.

Lorsqu'elle se leva pour recevoir M^me^ de Wladimont, elle s'efforça de faire naître un sourire sur son visage triste et abattu. Édouard, son jeune enfant, toujours d'une grâce et d'une beauté ravissante, jouait à ses côtés. A la vue de la duchesse, qui avait toutes ses sympathies, il courut à elle, joyeux et souriant. M^me^ de Wladimont le prit dans ses bras, lui rendit ses caresses avec usure, et vint ensuite s'asseoir aux côtés de sa mère, sur le fauteuil que celle ci lui offrit.

Dès le lendemain de son arrivée au château, Mme Mersens, succombant aux suites de ses terribles émotions pendant la scène où sa vie avait couru de si grands périls, était tombée dangereusement malade; une fièvre brûlante, accompagnée de délire, la conduisit aux portes du tombeau. Les soins affectueux dont on l'entoura, sa jeunesse et sa bonne constitution la rappelèrent à la vie. Depuis quinze jours environ elle était entrée en convalescence; déjà ses traits ne portaient plus d'autres traces que celle de la profonde mélancolie qui s'était emparée d'elle après sa douloureuse maladie.

— Je vois avec une joie bien vive, lui dit la duchesse, que, chaque jour, votre santé fait de nouveaux progrès; mais, si j'en juge par votre regard, votre cœur souffre toujours beaucoup.

— Peut-il en être autrement, madame la duchesse? fit Mme Mersens en poussant un soupir.

— Votre blessure, reprit Mme de Wladimont, est de celles que de longues années peuvent seules cicatriser; mais il convient que vous provoquiez des remèdes à ses douleurs; il serait nécessaire, par exemple, que vous ne restassiez pas aussi constamment renfermée dans votre appartement, que vous prissiez plus de distractions. Aussi vais-je vous faire une demande qu'il ne faut pas me refu-

ser : tous les matins, le duc mon mari, mon cousin d'Épinoi et moi, nous faisons une longue promenade à cheval ; consentez à nous accompagner, et, tout en vous livrant à un exercice très-salutaire, vous doublerez notre plaisir pendant ces excursions du matin.

En entendant parler de promenade à cheval, l'œil d'Édouard s'était animé d'un éclair de joie; il piétinait et frappait vivement ses deux petites mains l'une contre l'autre.

— Moi aussi j'irai me promener à cheval, n'est-ce pas, madame la duchesse? dit-il de sa voix la plus caressante.

— Oui, mon petit ami, répondit Mme de Wladimont; c'est une récompense que votre chère maman vous accordera bien certainement, si vous restez toujours aussi sage et aussi aimable. Bien plus, je vous ferai présent d'un charmant poney, et M. d'Épinoi aura un véritable plaisir à vous donner les premières leçons d'équitation.

— Un poney? qu'est-ce donc? demanda l'enfant qui écoutait de ses deux oreilles.

— Un poney, répondit Mme de Wladimont, est un très-petit cheval qui vient de l'Irlande ou de l'Écosse, et qu'un enfant de votre âge peut très-facilement monter.

— Et ce sera un petit cheval comme celui-là

que vous me donnerez? fit l'enfant avec un redoublement de joie et en avançant ses deux bras vers la duchesse pour l'embrasser.

Mme de Wladimont accueillit cette avance en le couvrant de nouvelles caresses, et, s'abandonnant à toute la pétulance de son bonheur, Édouard se mit à courir et à gambader dans toutes les pièces de l'appartement.

— Vos gracieuses bontés sont donc inépuisables, dit Mme Mersens à la duchesse quand son enfant se fut éloigné.

— Ce n'est point répondre directement à ma prière, fit Mme de Wladimont en souriant.

— Ai-je donc besoin de vous dire en termes positifs, pour vous en persuader, que la manifestation du moindre de vos désirs est un ordre pour moi?

— Ainsi, vous acceptez?

— De grand cœur.

— Dès demain je réclamerai l'exécution de votre promesse. Maintenant, abordons un sujet plus sérieux... J'ai des nouvelles de M. Mersens.

A ces mots, les yeux de Mme Mersens se voilèrent, sa poitrine fut oppressée.

La duchesse poursuivit :

— Les membres du cabinet actuel ont donné leur démission. Le roi a chargé votre mari de la

composition d'un nouveau ministère, dont il est appelé à faire partie. N'y voyez-vous aucun obstacle?

— Aucun, répondit tristement Mme Mersens. Puisse-t-il, au milieu des nombreux travaux de ses nouvelles fonctions, réussir à apaiser les remords dont il doit être accablé.

— Lui croyez-vous donc une âme accessible au repentir? demanda la duchesse.

— Il faut, répondit Mme Mersens, qu'avant de méditer le crime que vous avez empêché d'une manière si providentielle, la jalousie et l'ambition aient complétement égaré sa raison. Ce serait trop épouvantable de croire qu'alors il était maître de ses sens et de sa volonté.

— Vous avez une indulgence que je me garderai bien de chercher à détruire, répondit Mme de Wladimont. Tout au contraire, je suivrai votre exemple : M. Mersens sera donc ministre, je ne m'y opposerai pas. Cependant, je me montrerai plus sévère à l'égard des conditions de votre séparation conventionnelle. M. Mersens devra s'engager à vous servir annuellement les deux tiers des revenus de la communauté; cela est d'ailleurs de toute justice, puisque toute la fortune vient de vous; en exiger seulement le tiers pour vous et votre enfant, comme vous le vouliez, ce serait faire

preuve d'une abnégation, d'un désintéressement dont la générosité échapperait à son appréciation égoïste.

— Malgré ses torts envers moi, répondit Mme Mersens avec une angélique modération, je ne puis oublier que M. Mersens est le père de mon enfant. C'est ce titre seul que je désire consulter dans toutes mes déterminations à son égard. Le tiers de nos revenus serait insuffisant pour l'aider à soutenir d'une manière convenable la haute position à laquelle le roi vient de l'appeler; je vous en prie donc avec instance, souffrez que je lui abandonne le double. D'ailleurs, la vie modeste et isolée que je me propose de suivre me permettra encore de faire des économies sur le troisième tiers, et je les placerai sur la tête de mon enfant.

— Je m'associe de grand cœur à la noblesse de vos sentiments, reprit la duchesse; après-demain j'irai à Bruxelles, je verrai M. Mersens, et tout sera réglé selon vos désirs.

Après cet entretien, la duchesse prit congé de Mme Mersens, et se rendit à l'appartement de Mlle d'Arkel.

A cette heure, la jeune et riche héritière qui, depuis son séjour au château, avait fait son intime amie de l'intéressante Marie, chantait un duo avec

elle sous la direction de l'excellent M. Bassett, toujours admirateur enthousiaste du talent de sa jeune élève.

Quand la duchesse entra, tous trois se levèrent avec une respectueuse déférence. Mme de Wladimont, trouvant une parole aimable et obligeante pour chacun, exigea et obtint que l'exercice musical ne fût pas interrompu par sa présence, et lorsqu'elle eut applaudi aux savantes leçons du maître et au talent réel de ses élèves, elle s'éloigna en priant Mlle d'Arkel de fixer elle-même l'heure à laquelle elle pourrait recevoir son tuteur, qui avait une communication à lui faire. Pressentant aussitôt de quelle nature devait être cette communication, Mlle d'Arkel rougit et baissa les yeux.

— Je suis aux ordres de M. le duc, répondit-elle avec émotion, et prête dès ce moment à recevoir la visite dont il voudra bien m'honorer.

Mme de Wladimont s'approcha d'elle, et la baisant au front, elle lui dit à mi-voix au moment de s'éloigner :

— Je vais donc l'en prévenir, car je suis impatiente du bonheur de vous appeler ma cousine.

Cette commission étant remplie, Mme de Wladimont termina ses visites par Mlle de Bleeden. Elle la surprit au moment où la lecture d'un journal s'était emparée de toute son attention.

— Lisez-vous donc un feuilleton bien intéressant? lui dit la duchesse en l'abordant avec une affectueuse familiarité.

Clarisse, embarrassée, répondit en balbutiant :

— Non, M^me^ la duchesse, je parcourais *les faits Bruxelles.*

— S'y trouve-t-il un ou plusieurs événements de quelque intérêt? demanda tout naturellement la duchesse.

Un vif incarnat colora les joues de Clarisse, et elle resta sans répondre.

— Eh bien, qu'y a-t-il donc? pourquoi rougissez-vous? fit la duchesse en s'emparant du journal. Je m'explique maintenant votre émotion, ajouta-t-elle presque aussitôt en souriant, lorsque ses yeux se furent promenés un instant sur le journal : le nom de M. de Frensberg que vous venez de lire dans cette feuille n'y est pas étranger.

— Je vous l'avouerai, répondit Clarisse en fixant son beau regard tout brillant de joie sur la duchesse, je viens d'apprendre avec une indicible satisfaction la candidature de M. de Frensberg; compagnon de plaisir de mon frère, j'étais loin de croire qu'il recherchât des fonctions sérieuses et honorables.

— Mais pourquoi vous occuper encore de lui? reprit la duchesse avec intérêt; pourquoi ne pas suivre mes conseils?

— Parce que mon amour est plus fort que ma volonté, répondit Clarisse; parce que je l'aime plus que jamais.

— Malheureuse enfant! s'écria Mme de Wladimont presque effrayée de l'exaltation avec laquelle ces paroles furent prononcées, quels tourments ne vous préparez-vous pas, peut-être! Êtes-vous donc bien certaine de l'amour de M. de Frensberg, pour lui livrer votre âme tout entière?

— Il m'a dit qu'il m'aimait, et je crois à sa parole, répondit Clarisse.

— Je vous l'ai dit, et je dois vous le répéter, Clarisse, reprit la duchesse, le comte de Frensberg est passionné pour les plaisirs; ses mœurs, devenues surtout faciles depuis ses rapports avec M. de Bleeden, lui ont donné, jusqu'à ce jour, peu de scrupules sur les moyens de satisfaire ses goûts. Hélas! mon amie, quelque effrayantes que soient mes paroles, je dois vous les dire, car, plus votre sentiment pour le comte est profond, plus je dois vous tenir en garde contre vous-même. Si, cependant, le cœur du comte était étranger à ce qu'il éprouve pour vous, si, lors de l'enlèvement, dont j'ai heureusement rendu la tentative stérile,

il n'avait eu d'autre but que de vous déshonorer et de vous abandonner ensuite?

— C'est impossible, s'écria Clarisse frémissante d'émotion. Quand M. de Frensberg me déclara son amour, quand, pour me soustraire à l'isolement, dont il ignorait la cause, il me proposa de me conduire au milieu de sa famille, ses accents étaient trop vrais, son regard trop sincère, pour qu'il cachât d'ignobles desseins au fond de son cœur.

— M. de Frensberg, reprit la duchesse, est doué, en effet, d'un bon naturel; mais il a pu se flétrir à un contact vicieux...

— M. de Frensberg, interrompit Clarisse, a pu devenir coupable par faiblesse et par entraînement; mais, j'en ai le pressentiment, son cœur est resté noble et bon, et tant qu'une preuve réelle ne m'aura pas démontré qu'il ne m'a jamais aimée, ou que son amour s'est éteint, mes efforts ne réussiront jamais à chasser de mon âme et l'espérance et son souvenir.

M^me^ de Wladimont allait répliquer, lorsqu'un valet parut.

— M. le comte de Frensberg demande avec instance à être introduit auprès de M^me^ la duchesse, dit-il.

— Lui! ici, au château! s'écria Clarisse, impuissante à maîtriser son émotion.

Un éclair de joie avait animé le regard de la duchesse.

— Priez M. le comte de Frensberg d'attendre un instant, dit-elle au valet; je vais me rendre immédiatement au salon bleu, où j'aurai l'honneur de le recevoir.

Le valet s'inclina de nouveau et sortit. Alors Mme de Wladimont s'avança vers Clarisse, et la pressant avec tendresse dans ses bras, elle lui dit :

— Vous avez raison, je le crois, cette visite est d'un bon augure. Espérez, mais soyez raisonnable.

Après ces mots, elle sortit, laissant Clarisse en proie à la plus vive agitation.

IX.

BONHEUR DE SE REVOIR.

En quittant Clarisse, la duchesse se rendit au salon bleu pour recevoir le comte de Frensberg. Tout aussitôt l'un des battants s'ouvrit, et celui-ci, annoncé par un valet, s'avança vers Mme de Wladimont avec un embarras que ses habitudes du grand monde ne réussirent pas à dissimuler entièrement. La duchesse, lui désignant un fauteuil de la main, l'invita très-gracieusement à s'y asseoir.

— Lorsque le valet qui est venu vous annoncer a prononcé votre nom, dit-elle ensuite avec un sourire plein de finesse, j'ai cru à une erreur;

votre pèlerinage au château d'Auderghem est un heureux événement qu'il ne m'était pas permis d'espérer. Que pensera et que dira M. de Bleeden, s'il apprend cette visite? Vous le savez, je ne suis pas de ses amis.

— Le chevalier, reprit le comte, dont l'émotion commençait à se dissiper, est libre de ses pensées et de ses paroles, comme je le suis moi-même de mes actions, et en venant auprès de vous, M^me^ la duchesse, je ne me suis pas préoccupé un seul instant de l'interprétation que M. de Bleeden pourrait donner à ma démarche. J'étais tout à mon impatience de vous faire accueillir l'expression de ma reconnaissance.

— Votre reconnaissance? fit la duchesse avec un étonnement parfaitement étudié.

— Ce mot a-t-il donc de quoi vous surprendre? reprit le comte.

— Le mot, non, répondit la duchesse avec une intention malicieuse; mais le sentiment qu'il exprime de vous à moi, oui; à moins, cependant, que vous ne vous croyiez mon obligé pour les obstacles que j'ai apportés aux deux folies... coupables, tentées avec si peu de succès aux villages d'Alsemberg et de Cortemberg.

— Malgré ces folies, M^me^ la duchesse, reprit le comte, vous m'avez conservé une opinion assez fa-

vorable pour engager le duc votre mari à me porter candidat à l'élection de membre du conseil provincial. C'est en cela surtout que je suis votre obligé.

— Et d'où vous vient, monsieur, cette croyance, que je ne suis pas étrangère à votre candidature?

— Il m'est difficile de vous répondre, car j'ai été amené à cette conviction par des causes tout intuitives, et que je n'ai pas essayé d'analyser.

— Et si ces causes vous avaient trompé?

— Je conserverai ma conviction, à moins que vous-même ne me donniez l'assurance qu'elle est erronée.

— Voici un moyen fort ingénieux d'en appeler à ma franchise; je ne veux pas la mettre en défaut. Oui, M. le comte, c'est, en effet, par suite de mes sollicitations que M. de Wladimont emploie son crédit et celui de ses amis pour assurer le succès de votre candidature. Veuillez m'apprendre maintenant si j'ai trop présumé de ma prescience, en me persuadant que vous ne désavoueriez pas mes efforts.

— Loin de les désavouer, M^me^ la duchesse, je les accepte comme un bienfait inestimable.

A mesure que l'entretien s'avançait, la satisfaction qu'éprouvait la duchesse devenait plus sensible.

— Ainsi, reprit-elle, c'est sans regret que vous renoncez à toutes vos relations avec M. de Bleeden?

— C'est avec bonheur, répondit le comte, en donnant à ses paroles une expression profondément sentie. Mais, ajouta-t-il, ne puis-je, sans indiscrétion, vous demander qui a pu vous révéler les véritables besoins de mon esprit égaré? Les choses les plus extraordinaires ne peuvent m'étonner lorsque vous en êtes la source; cependant, comment avez-vous pu découvrir?...

— Je n'ai rien découvert, j'ai tout appris, interrompit la duchesse en souriant, et celui de qui je tiens toute ma science pouvait d'autant mieux vous juger et vous apprécier, qu'il était votre complice.

— Mon complice! fit le comte avec étonnement.

— Vous avez sans doute deviné le nom de celui dont je veux parler, car vous en avez plusieurs, dit la duchesse avec finesse.

— Le comte d'Épinoi? fit M. de Frensberg, se parlant à lui-même. Ainsi, vous étiez d'accord! répéta-t-il en s'adressant à la duchesse; déjà des soupçons m'étaient venus à cet égard.

— Et voyez-vous avec peine qu'ils se confirment?

— Loin de là, M^me^ la duchesse, s'empressa de répondre M. de Frensberg, car si d'Épinoi eût été un compagnon de cœur du chevalier, je me verrais très à regret contraint de le rayer de la liste de mes amis, et je suis heureux de me convaincre que je puis continuer de lui serrer la main sans manquer à l'engagement que je prends devant vous, M^me^ la duchesse, sinon de cesser personnellement tous mes rapports avec le chevalier, du moins de rester étranger à un genre de vie indigne, je le reconnais, d'un gentilhomme.

— Ainsi, répondit M^me^ de Wladimont avec une grâce parfaite, plus d'introductions sacriléges dans les couvents, plus de tentatives d'enlèvement...

— De grâce, M^me^ la duchesse, interrompit le comte d'un ton pénétré, soyez assez généreuse pour ne pas me forcer, par vos paroles, à reporter mes pensées sur un passé que je déplore sincèrement. D'ailleurs, ajouta-t-il, lors de l'événement d'Alsemberg, auquel vous venez de faire allusion, j'étais moins coupable que vous ne le pensez peut-être. Permettez-moi donc de me justifier.

— De grand cœur, monsieur, répondit M^me^ de Wladimont, car j'attache surtout un grand intérêt à ne pas vous trouver coupable dans cette circonstance. Parlez donc, vous me voyez impatiente de vous entendre.

Le comte poursuivit :

— Le hasard m'avait fait découvrir la retraite où vivait isolée, sous la garde d'une gouvernante, une jeune personne d'une beauté ravissante. Ses grâces, son esprit, la distinction de ses manières, produisirent sur moi un effet irrésistible. J'aimais avec passion, et mon amour fut agréé. Cependant, malgré mes efforts, malgré mes sollicitations pressantes, celle que j'aimais me laissait toujours ignorer le nom de sa famille; un serment, me disait-elle, enchaînait cet aveu. Entraîné par l'effervescence de mon amour, je résolus de l'enlever; mais, je vous le jure, M^me^ la duchesse, en formant ce dessein, aucune pensée coupable ne s'était présentée à mon esprit; je voulais conduire Clarisse au milieu de ma famille, j'espérais vaincre ses scrupules, apprendre d'elle le nom de ses parents, et lever ensuite toutes les difficultés qui s'opposeraient à notre union. Si votre présence inexplicable, au moment que je me présentai pour arracher Clarisse à la solitude, n'eût empêché l'exécution de mon projet, peut-être, en ce moment, serait-elle déjà ma femme.

— M'adressez-vous des reproches? demanda la duchesse avec douceur.

— Cette intention était loin de ma pensée, veuillez en être persuadée, répondit le comte; je

n'ai cherché qu'à vous paraître moins coupable.

— Et vous avez parfaitement réussi, répondit Mme de Wladimont. Mon cousin d'Épinoi, ajouta-t-elle, est un habile observateur : il ne s'était pas trompé en vous jugeant un cœur noble et généreux, malgré vos fautes et vos écarts. Mais veuillez, je vous prie, répondre à quelques demandes que je dois vous faire... peut-être dans votre intérêt. Vous connaissez maintenant le nom de famille de Mlle Clarisse?

— M. de Bleeden est son frère; je l'ai appris sans chercher à le savoir.

— Savez-vous ce qu'elle est devenue?

— Le lendemain de ma tentative, le chevalier nous annonça que sa sœur avait disparu; j'ai supposé que vous l'aviez emmenée avec vous.

— Cette supposition était vraie. Avez-vous fait des démarches pour savoir ce que Mlle de Bleeden était devenue depuis ce soir-là.

— Aucune. Entraîné de nouveau dans un antre de débauches, j'ai cherché, au contraire, à chasser Clarisse de mon souvenir. Ce fut là mon seul tort réel à son égard, et je vous le confesse, Mme la duchesse, me confiant à votre indulgence.

— Et avez-vous réussi? demanda la duchesse avec hésitation.

— Mes sentiments pour Clarisse sont plus vio-

lents que jamais, répondit le comte avec vivacité.

— Vous n'ignorez pas, sans doute, reprit la duchesse, que, née d'une famille noble, mais pauvre, de la province de Namur, M^lle^ Clarisse n'a à réclamer de son frère, qui est en même temps son tuteur, qu'une dot très-peu considérable.

— J'ignore l'état de fortune de M^lle^ de Bleeden, et mes biens sont assez considérables pour que je ne me préoccupe pas du soin de le connaître, répondit de nouveau le comte.

— Ne craignez-vous pas, reprit M^me^ de Wladimont, qu'en rompant avec le chevalier, vous ne vous prépariez des obstacles à votre mariage avec sa sœur?

— Pour moi, fit le comte, je ne rendrai jamais Clarisse solidaire des fautes de son frère. Quant au chevalier, il ne peut pousser l'immoralité au point de trouver un sujet de me refuser la main de sa sœur dans mon abandon d'une vie libertine et dissipée. Il parcourt en ce moment les bords du Rhin. Aussitôt après ce voyage, dont la durée ne peut être longue, j'irai le trouver pour lui annoncer ma double détermination : de renoncer à partager ses licencieuses folies, et de faire agréer l'offre de ma main à son adorable sœur. Quand je

lui aurai donné ma parole que mes intentions sont pures et sérieuses, il ne se refusera pas, je dois le croire, à me présenter à sa sœur, et si, selon mon espoir le plus cher, Clarisse n'a point changé de sentiment à mon égard, il s'écoulera peu de temps avant qu'elle soit ma femme.

— M. de Bleeden, répondit la duchesse, est le tuteur de M^lle^ Clarisse; à ce titre, son consentement est indispensable à votre union avec sa sœur. Nous aviserons, s'il y a lieu, aux moyens de surmonter les difficultés qu'il pourrait y apporter. En attendant, je prends sur moi de vous présenter moi-même à M^lle^ Clarisse. Votre constance à tous deux, votre projet de vous unir à cette charmante personne, projet à la sincérité duquel j'accorde une pleine confiance, justifient suffisamment ce droit que je m'attribue. Souffrez donc, monsieur, que je m'éloigne un instant pour me rendre à l'appartement de M^lle^ de Bleeden.

— Serait-il possible! Clarisse est dans ce château? s'écria le comte au comble de la joie.

—Avant peu de minutes je l'aurai conduite dans ce salon.

En achevant ces mots, la duchesse sortit, laissant le comte livré à tout l'impatient bonheur que lui donnait la certitude de revoir M^lle^ de Bleeden.

Nous tenterions en vain de dépeindre le tableau attendrissant de l'entrevue des deux amants, que le retour de M. de Wladimont et du comte d'Épinoi vint subitement interrompre. Un regard de la duchesse suffit pour faire connaître à son mari et à son cousin les dispositions favorables qui avaient amené le comte de Frensberg au château. Le duc de Wladimont lui fit l'accueil le plus aimable, et M. d'Épinoi pressa affectueusement sa main, tout en ayant le bon goût de ne lui adresser aucune parole en manière d'allusion à leurs rapports avec le chevalier de Bleeden; M. de Frensberg observa la même discrétion.

Au moment où ce dernier crut convenable de se retirer, la duchesse l'invita de la manière la plus gracieuse à passer quelques jours à Auderghem, le duc joignit ses instances aux siennes; cette invitation était trop agréable pour qu'il se fît longtemps prier. Le duc, jaloux de lui faire voir son établissement philanthropique, n'hésita pas à y renouveler sa visite pour l'y accompagner.

— Vous aviez raison, vos pressentiments ne vous avaient pas trompé, dit la duchesse à Clarisse, quand ils se furent tous trois éloignés.

Et laissant la jeune fille regagner son appartement, pour s'abandonner silencieusement à ses

douces pensées, Mme de Wladimont, voulant terminer la visite qu'elle avait l'habitude de faire chaque jour à ses hôtes, se dirigea vers le pavillon occupé par Marie de Nangen.

X.

MARIE DE NANGEN.

Auprès de l'une des deux croisées d'une chambre ayant vue sur le parc, une jeune femme est assise, silencieuse et mélancolique. Elle tient à la main un livre ouvert, qu'elle parcourt dans le but, sans doute, de se soustraire à l'amertume de ses pensées; mais une larme qui apparaît aux bords de ses paupières, et que ses longs cils voudraient en vain retenir captive, mais les fréquents soupirs qui s'échappent de sa poitrine oppressée, témoignent tristement de l'inutilité de ses efforts.

Cette jeune femme, c'est Marie de Nangen. Expliquons succinctement sa présence au château d'Auderghem.

On s'en souvient, au moment où M. Van Linden, reconnaissant sa femme dans la chapelle du couvent de Cortemberg, voulut s'élancer vers elle, celle-ci, surprise, effrayée, glissa quelques mots à à l'oreille de la duchesse, et disparut aussitôt, entraînée par elle.

— « Au nom du ciel, sauvez-moi! avait dit Mme Van Linden à la duchesse; l'un de ces hommes est mon mari. »

Ces paroles, inintelligibles peut-être pour toute autre que Mme de Wladimont, la frappèrent vivement; elle ne douta pas un instant que cette jeune femme, qui recourait à elle au milieu de ce nouveau drame imprévu, ne fût la même dont elle avait appris la faute d'une façon si étrange et toutefois si salutaire pour elle-même. Alors les lumières de sa raison toujours saine, éclairant sa pensée, lui avaient tracé subitement la conduite à suivre à l'égard de ce nouveau malheur qui se confiait à elle.

Dans son impuissance à connaître les dispositions réelles de M. Van Linden envers celle dont il avait reçu de si profondes et douloureuses blessures, sa prudence lui avait conseillé de la tenir à l'abri de ses poursuites, du moins pour un laps de temps, pendant lequel, tout en observant la plus complète discrétion, elle pût sonder les plaies de

ces deux âmes souffrantes et abattues, et tenter entre elles un rapprochement qui assurât leur guérison.

Mme Van Linden avait donc été installée au château d'Auderghem, où, chaque jour, une hospitalité discrète et bienveillante tendait à effacer l'amertume de sa triste situation. La duchesse évitait avec une délicate attention dans ses paroles et dans ses actions toute allusion de nature à faire soupçonner à Mme Van Linden qu'elle était instruite des causes fatales qui l'avaient séparée de son mari. Elle attendait, pour agir, que les événements rendissent son intervention nécessaire ou seulement utile. Jusqu'alors elle se bornait à se faire instruire de l'attitude prise par M. Van Linden depuis sa rencontre avec sa femme, et les rapports de M. Walewski, chargé par elle d'épier ses pas, et ses démarches, en lui apprenant qu'entièrement éloigné du chevalier de Bleeden, il se tenait constamment renfermé chez lui, lui firent favorablement augurer d'un état de choses propice à l'accomplissement de ses désirs.

Quant à Marie de Nangen, à chaque occasion où elle se trouvait seule avec Mme de Wladimont, et cette occasion se rencontrait chaque jour, ses lèvres s'entr'ouvraient agitées d'un tremblement

convulsif, prêtes, semblait-il, à laisser échapper un aveu que la crainte retenait.

Cet état constant de gêne et de trouble livrait Marie à une torture de tous les instants. Ses joues en feu, ses yeux brillants, sa respiration brève et saccadée, tout en elle dénotait une agitation continuelle, fébrile, qu'une confidence, sans réserve, devait calmer; mais la duchesse avec une dissimulation toute féminine, ne paraissait pas le remarquer, et quoique, pour la réussite de ses projets, elle eût besoin de la confiance absolue de M^me^ Van Linden, elle ne voulait la provoquer en rien, et attendait, avec patience, que sa protégée vînt d'elle-même au-devant de ses vœux.

Ce jour-là, après une longue nuit d'insomnie, de combats intérieurs, de mille résolutions aussitôt abandonnées que conçues, les scrupules de la jeune femme cessèrent complétement, et elle se décida à faire une confession entière à sa noble protectrice. Elle se dit que la Providence, en plaçant la duchesse de Wladimont sur sa route, en la retirant du cloître où elle était entrée pour y finir son existence, avait peut-être voulu terminer un temps d'épreuve et de pénitence volontairement imposé en punition d'une grande faute, moins grave cependant (son

récit le prouvera) en réalité qu'en apparence.

Marie de Nangen comprenait qu'elle ne pouvait profiter des soins bienveillants de la duchesse qu'en se faisant connaître à elle sans aucune restriction; et si Mme de Wladimont, par respect pour les devoirs sacrés de l'hospitalité qu'elle exerçait si bien, ne lui faisait aucune question, évitait même, avec une rare et suave délicatesse, toute allusion qui lui fût personnelle, elle n'en était pas moins obligée à rompre un silence déjà trop prolongé. Puis elle ressentait un désir immense d'épancher ses douleurs dans le sein de la duchesse, et malgré elle, malgré sa raison qui se refusait à s'arrêter à cette consolante pensée, elle éprouvait parfois des moments d'espoir vague, furtifs comme un éclair, qui lui montraient dans l'avenir sa réhabilitation complète et lui rendaient son bonheur perdu.

Tel était l'état de son esprit, quand lui apparut le frais et charmant visage de la duchesse sur lequel s'épanouissait un sourire angélique.

— Comment se porte ma belle recluse, dit-elle en la baisant au front avec une tendre familiarité, et en lui prenant les mains pour l'obliger à se rasseoir; a-t-on mieux dormi? retrouve-t-on un peu d'appétit?... Toujours le front brûlant, les yeux humides! Vous songez trop, il faut vous distraire.

La vue de ce parc vous engage à la mélancolie peut-être; voulez-vous une autre chambre?

— Vous me rendez toute confuse, madame la duchesse, vous me comblez; en vérité, c'est à peine si j'ose répondre que je suis bien, parfaitement bien. Je mérite peu toutes vos bontés... Cet accueil n'est plus fait pour moi...

— Pourquoi parlez-vous ainsi? ne sommes-nous pas amies? Notre rencontre et les événements que la Providence, plutôt que le hasard, a fait naître, nous lient plus qu'une connaissance de vingt ans. A l'occasion, n'en eussiez-vous pas fait autant pour moi?

— Oh! madame la duchesse, répondit Marie en fondant en larmes, dispensez-moi de prononcer ma propre condamnation. Si j'étais juge, je serais bien sévère envers moi, et j'ai tant besoin d'indulgence, je suis si malheureuse!

— Allons, mon amie, calmez-vous; remettez-vous, de grâce, reprit M^me^ de Wladimont en cachant sous de nouvelles caresses l'émotion dont elle pouvait à peine se défendre; les jeunes têtes sont exaltées, elles exagèrent tout, le chagrin comme la joie; de sang-froid vous trouveriez un remède à des maux que je ne connais pas, que je ne cherche pas à connaître, mais qu'à tort, j'en suis convaincue, vous jugez incurables.

— Non, non, madame la duchesse, non, je n'exagère pas. Plût à Dieu que je pusse me tromper! mais, hélas! mon malheur est si grand que l'espoir, ce dernier, ce suprême bien des infortunés, doit être chassé par moi comme une folie insigne, comme un malheur plus grand encore que la réalité même; car espérer, ne fût-ce qu'un instant, me fait sentir plus vivement, le moment d'ensuite, toute l'étendue de mes maux.

— Marie, Marie, votre langage n'est pas celui d'une chrétienne, il offense Dieu. L'espoir est un bien suprême, c'est le don le plus beau de tous ceux que sa bonté nous accorde. Il le laisse à tous, même aux plus grands criminels. Les coupables les plus endurcis, ceux qu'il a frappés de sa réprobation le conservent encore.

— Madame, je suis à jamais perdue en ce monde, comme les réprouvés le sont dans l'éternité.

— Que dites-vous? malheureuse!

— La vérité, la trop cruelle vérité, madame la duchesse; vous ne savez pas, hélas! comment par ma légèreté, ma coupable étourderie, j'ai amassé contre moi des preuves terribles, contre lesquelles il n'est pas de justification, et pourtant Dieu, qui lit dans les cœurs, sait que j'ai écouté son inspiration et que sa main m'a arrêtée sur le bord de

l'abîme, mais trop tard pour sauver ma réputation, trop tard pour me rendre le bonheur. Et ce ne serait rien encore, si mon aveuglement, ma folie ne punissaient que moi : le châtiment serait juste, je n'aurais pas le droit d'en murmurer; mais mon enfant qu'est-il devenu? Et mon mari, madame, mon mari, homme probe et loyal, honnête homme dans toute l'acception du mot, j'ai pour toujours flétri son existence! car je l'ai vu, à l'instant où, menaçant et terrible, il m'est apparu, j'ai vu, malgré ma frayeur, combien il est changé : pâle, amaigri, il n'est plus que l'ombre de lui-même... Et tout cela est mon ouvrage, malheureuse que je suis!...

La duchesse, tenant toujours entre ses mains celles de la triste épouse de M. Van Linden, laissait couler les pleurs brûlants qui cherchaient depuis longtemps à se frayer un passage entre ses paupières enflammées.

Silencieuse et attentive, M^me^ de Wladimont dont toute la pose exprimait un vif intérêt pour Marie de Nangen, dardait sur elle son regard, si pénétrant et si doux, qui toujours ramenait le calme et la paix au fond de l'âme des infortunés qu'elle cherchait à consoler.

Peu à peu, M^me^ Van Linden devait ressentir les effets de l'heureuse influence qu'exerçait la du-

chesse; mais, alors accablée par la douleur, tout entière aux tristes souvenirs d'un passé si mal employé, d'un bonheur si amèrement regretté, apprécié seulement depuis qu'elle l'avait perdu : la nature humaine est ainsi faite; rongée de remords pour sa conduite envers son époux, affaiblie par les veilles, par les mille pensées contradictoires qui depuis longtemps se heurtaient dans son cerveau : toutes ces causes réunies faisaient chanceler sa raison, et dans cet état, la crise provoquée par ses larmes et l'explosion de son violent désespoir était trop salutaire pour que l'intelligente duchesse cherchât à en arrêter le cours.

— Pleurez, Marie, lui dit-elle, pleurez; les larmes soulagent le cœur. Le calme et la raison rentreront dont votre âme, et vous serez en état de discuter froidement avec vous-même votre situation que vous jugez désespérée. Pourquoi le serait-elle? Mon amie, les apparences seules sont contre vous; vous avez glissé sur la pente rapide d'un abîme et vous vous êtes arrêtée avant d'avoir atteint le fond. C'est beaucoup, Marie, c'est un bonheur dont vous devez remercier la Providence, de ne pas avoir été broyée dans votre chute; mais c'est peu, si vous restez ainsi suspendue au-dessus du gouffre béant, si vous ne redoublez pas d'efforts pour remonter au sentier

dont vous vous êtes précipitée. Je dirai plus, Marie: une telle faiblesse serait coupable aux yeux de Dieu, ce serait un crime. Il ne vous a pas sauvée dans le but de vous laisser la stérile satisfaction de n'avoir pas complétement outragé vos devoirs les plus sacrés; non, il exige que tous vos efforts, que votre existence entière soient consacrés à votre réhabilitation. Si vous étiez seule au monde, peut-être auriez-vous le droit de renoncer à votre bonheur à venir, de vous confiner dans les solitudes du cloître, et de mépriser par là le soin de rétablir votre réputation ébranlée, mais avez-vous le droit de vouer votre époux au malheur? de le perdre dans ce monde et dans l'autre? Oui, Marie, son salut en dépend; vous lui avez ulcéré le cœur; votre silence le convainc de votre culpabilité, et tout ce qu'il fera de mal, dans l'état de désespoir où vous l'avez plongé, vous sera justement imputé; vous seule en serez la cause. Je ne connais rien de vos malheurs, Marie; mais d'après vos paroles, c'est ainsi que je juge votre situation. Il faut avoir du courage dans l'infortune, vous roidir contre les obstacles, redoubler d'efforts, et moi, je suis prête à vous seconder.

Ce langage calme, froid et sincère de la duchesse ne fut pas sans effet. Marie, étonnée de

l'entendre, n'avait point ainsi jugé sa position; elle en reconnut la justesse et sentit la nécessité de s'y conformer.

— Madame, répondit-elle, si une autre que vous, mon ange sauveur, m'eût tenu ce langage, je lui aurais répondu : « Arrière... vous me tentez... cela n'est pas possible... Je suis perdue... mon époux avec moi... Que le malheur retombe sur ma tête! » mais vous m'avez parlé, j'obéirai. Veuillez m'entendre, vous saurez tout, et alors, si vous voyez un remède à mes maux... oh! plus que jamais je devrai vous bénir.

— C'est m'aimer que vous voulez dire, n'est-ce pas, Marie? c'est répondre à l'affection que vous m'avez inspirée. Parlez, si une confidence à une amie dévouée peut vous soulager le cœur. Votre cause est la mienne, Marie; nous sommes femmes, exposées aux séductions : l'une à l'autre, nous nous devons aide et appui.

XI.

PROMENADE.

Nous sommes au lendemain de la confession de Marie de Nucingen, vers le milieu de la première quinzaine du mois de septembre.

Il est six heures du soir.

Les rayons d'or d'un beau soleil d'automne tombent obliquement sur la cloison de planches fermant la station du chemin de fer à Wetteren, près Gand.

Le chef de la station, les mains jointes derrière le dos, se promène lentement le long des plates-bandes bordées de marguerites et de gazon anglais qu'il a ménagées avec art, tout autour de la

clôture. Accoutumé par une longue possession, non contestée, à regarder comme sienne la bonne terre du gouvernement, il suit avec un profond intérêt les progrès de ses plantations et la situation de son cresson et de ses tulipes avec le calme, la quiétude, la profonde confiance dans l'avenir de tout employé de l'État, gagnant sans fatigue, sans effort de pensée, d'honnêtes appointements, doublés, triplés même par une foule d'avantages grands et petits, qui lui assurent gratis les principaux besoins de la vie matérielle.

En attendant l'arrivée du dernier convoi de Bruxelles à Gand, il s'épanouit à la douce température de l'excellente situation atmosphérique dont on ne peut jouir ailleurs que sous le climat tempéré de la Belgique.

Un grondement lointain se fait entendre... mais ce n'est pas celui de l'orage, il n'y en a pas la moindre apparence; tout sourit aux rayons de ce beau soleil chaud et vivifiant : les champs, les arbres, les plantes, les prés, les ruisseaux, la cloison de planches mal rabotées, le chef de station et jusqu'au sol de la route, sur lequel on peut marcher sans soulever les flots d'une suffoquante poussière.

La locomotive, remorquant le train de voitures, avance; le grondement plus fort, un léger nuage de vapeur et de fumée ne permettent plus d'en

douter. D'ailleurs le garde-voie est là derrière son chef, il est là carrément posé sur d'énormes sabots, tenant d'une main le balai et le drapeau, et présentant de l'autre à son chef son paletot de *thuinne* brun, à collet, revers et parements de moire, que le digne fonctionnaire échange gravement contre la blouse grise que le garde s'empresse d'aller déposer dans le bureau qui touche à la salle d'attente.

Une cloche, semblable à celle d'un ermitage, abritée dans un petit clocher de bois à pignon pointu, tinte à coups agaçants : c'est le signal de l'arrivée et des préparatifs du départ. Il n'amène pas de voyageurs, ce n'est pas jour de marché; mais le commandant de cet enclos, rappelé par ce son aux rares exigences d'un devoir facile, déploie tous ses efforts pour en augmenter l'importance et se donner un air de dignité, cadrant mal avec ses cheveux plats, ses petits yeux ronds, sans rayon, sans pensée, son pantalon de nankin trop court et ses souliers à rosettes.

N'importe, il s'évertue pour paraître aussi grave, affairé, indispensable que l'instant auparavant il était désœuvré.

Il en est pour ses frais, le digne homme; le convoi arrivé, nul ne fait attention à lui. Du haut des waggons, les uns lui tournent le dos, d'autres ont

l'air de lancer des bouffées de tabac à sa placide figure ; le chef de convoi n'a pas le moindre papier à lui remettre, aucun rapport, nulle réclamation à lui faire : c'est désolant, c'est affreux, c'est infâme, être un si haut personnage et ne servir à rien du tout, inspirer si peu de respect...

Nous nous trompons, l'unique voyageur qui a mis pied à terre s'avance vers lui ; oh ! alors il est dans la jubilation, il se rengorge dans l'écharpe six-quarts de mousseline laine rouge que malgré la chaleur il porte pour se faire remarquer de loin, passe le plat de sa main droite entre les boutons de son paletot, avance le pied gauche et fait valoir ainsi tous les avantages de la rosette de son soulier ; il attend ; on dirait un juge qui va prononcer un arrêt. Déjà, dans sa pensée, il repasse tous les articles de son règlement afin d'avoir un chiffre, un numéro à opposer à toute demande qui lui sera faite.

Cependant son visage se rembrunit en observant la partie dont à coup sûr il va condamner la cause ; c'est un homme encore jeune, trente-cinq ans à peu près, grand, bien fait, mis avec une suprême élégance, un bon goût irréprochable, exhalant pour ainsi dire un parfum de gentilhomme, ou tout au moins d'homme de bonne compagnie.

Ses traits sont aussi expressifs qu'agréables, son front haut, bien découpé, accuse du génie, et un pli horizontal qui le traverse, ainsi que les tempes un peu dégarnies de cheveux d'un noir de jais, accusent de profondes pensées, un travail intellectuel incessant.

Son regard est perçant, ferme et assuré; il semble interroger et comprendre, mais parfois, pendant un instant rapide comme un éclair, cet homme si imposant se trouble, ses yeux brillent d'un reflet étrange, un frémissement convulsif contracte sa belle figure, mais aussitôt il se remet, reprend son assurance; ces accès sont rares, ils ne lui prennent que lorsqu'il est fortement préoccupé, qu'il est seul; devant un autre, il reste tel que nous l'avons dépeint.

Son calme, son impassibilité démontent un peu la morgue du chef de station, malgré lui il répond presque avec politesse (chose rare et bien digne d'être remarquée) au salut que le voyageur lui fait avec une grâce toute particulière; quelque chose comme un sourire vient même rider les coins de sa lèvre épatée, en voyant une main couverte d'un gant paille, parfaitement étiré, soulever le bord d'un chapeau élégant; mais bientôt cette aménité inusitée fait place à l'hébétement, à la stupeur la plus morne; son visage couperosé passe

successivement du blême au cramoisi, et il y a vraiment bien de quoi.

— Monsieur, pourriez-vous m'indiquer le chemin qui mène à la fabrique de M. Copal, s'il vous plaît?

Telle était la question qui lui fut adressée.

Pour tout autre, cette demande polie n'eût rien présenté d'extraordinaire et l'on se serait empressé d'y répondre; mais l'adresser à un personnage si haut placé, le distraire de ses graves pensées, compromettre ainsi la sûreté de l'État en l'exposant à faire une bévue, le prendre pour le premier venu, pour un paysan, une enseigne, un poteau! oh!...

Vraiment pour se permettre une pareille inconvenance, cet homme, malgré son extrême élégance et ses bottes vernies, ne peut être qu'un gueux, un va-nu-pieds, un chenapan. Il a bien deviné peut-être, mais il se contente de le supposer tout bas; et après avoir lancé un regard furibond à ses rosettes, il relève la tête et répond par saccades :

— Deux chemins... Si vous suivez celui-ci, vous y parviendrez en longeant le village sans y pénétrer; sinon vous devez le traverser en son entier, tourner à gauche, passer le pont de l'Escaut et prendre la ruelle de saules qui vous conduira aux portes du château.

— Je vous suis fort obligé et prendrai la première route.

— C'est la meilleure.

Cette réponse donnée, il se serait volontiers battu pour se punir de sa faiblesse, de sa condescendance à répondre à de semblables questions. Mais après tout, se dit-il, un visiteur, un commensal de M. Copal, ce doit être quelque chose de bien ; cela n'a pas l'air d'un marchand de soufre ou de salpêtre, c'est donc un parent, un visiteur ou un ami arrivant à l'improviste ; ce sont des gens que l'on peut avouer, les Copal ; on y dîne bien, et pour des bourgeois, des fabricants, c'est assez passable.

Pendant ce soliloque, l'étranger, engagé dans le chemin qu'on lui avait indiqué, le suivait d'un pas dégagé, mais sans trop de précipitation ; on eût dit quelqu'un rentrant chez soi après une promenade, et non pas un voyageur affairé, pressé d'atteindre le but de son voyage.

Au reste, il n'était ni préoccupé ni distrait, s'arrêtant parfois pour mieux voir un site, un accident de terrain, un vieil arbre au tronc rabougri, toutes choses enfin qui font l'admiration des touristes.

Après un quart d'heure de marche, il découvrit sur la droite les bâtiments servant à l'exploitation

lucrative et dangereuse, au moyen de laquelle le pourvoyeur de nos magasins de guerre procure du travail et de l'aisance à la population entière d'un très-grand village, perdu pour ainsi dire au milieu des Flandres, avant que les fondateurs du chemin de fer ne l'eussent traversé par leurs rails.

Le bruit des meules et des pilons parvenait jusqu'à lui, et comme si c'était pour donner au paysage l'animation et la vie qui lui manquaient, il rencontra entre une bande de faucheuses, la plupart accortes et fort gentilles, et un troupeau des plus belles vaches du pays, un énorme chariot vert, hermétiquement fermé, semblable en quelque sorte aux voitures de déménagement et que six forts chevaux traînaient avec peine.

Un brigadier et deux canonniers escortaient les quelques mille kilogrammes de cette chère et dangeureuse denrée si nécessaire à l'exploitation des mines, et empêchaient par leurs soins vigilants que les autres visiteurs ne l'approchassent de trop près, que des pipes allumées ne la croisassent sur la route ou qu'un forgeron n'entretînt du feu sur son passage.

Chose singulière et terrible que l'industrie! l'agent le plus puissant de la destruction, servant aussi d'auxiliaire le plus efficace pour élever les demeures des hommes: le bien et le mal, la mort

et la vie sortant de la même source! Que de réflexions ne peut-on pas faire là-dessus!

Le fanion rouge planté au haut du chariot de transport, et sur lequel le mot POUDRE paraissait en grandes lettres noires, n'avait pas encore disparu à l'angle du chemin quand le citadin se trouva à hauteur du château de M. Copal.

Quelle délicieuse habitation! située à quatre cents pas de la fabrique; assez éloignée pour n'avoir rien à craindre d'une explosion, les magasins n'étant jamais assez encombrés pour que les résultats s'en fassent sentir à une fort grande distance et assez près cependant pour que l'œil du maître puisse surveiller les détails et suivre les progrès de tous les travaux.

La position du château est charmante; par excès de précaution on en a fait un véritable paradis. Les jardins sans clôture, dessinés d'après les meilleurs plans anglais, contenant les plantes les plus rares et les plus estimées en horticulture entourent le corps d'habitation de trois côtés; le quatrième, la façade, donnant sur la route, en est séparé par un large fossé rempli d'eau vive sur lequel nagent majestueusement de superbes cignes et s'ébattent mille oiseaux aquatiques de différentes espèces.

Le talus extérieur forme une pente douce,

plantée d'un gazon ras et touffu et le talus intérieur représente un quai en pierre de taille avec des piliers sveltes et bien découpés, soutenant des chaînes légères du plus beau travail.

Un trottoir en alsphate de Seyssel, alors de récente importation, sépare la berge des carrés de fleurs et de verdure derrière lesquels l'œil s'égare dans les massifs, formés, les uns d'arbres de haute futaie, les autres d'arbustes exotiques.

Deux lions de marbre, accroupis, le museau allongé sur les pattes de devant, gardent la grande porte hospitalière ouverte à deux battants, et semblent inviter à entrer dans cette bonbonnière séparée de la route par un pont jeté sur le fossé d'enceinte.

Il y a quelque chose de si franc, de si naïf dans cette demeure ouverte ainsi à tous les regards, car le corps de logis, quoique vaste, semble n'occuper que très-peu de place dans toute cette étendue, que les passants ne peuvent s'empêcher de s'arrêter pour en admirer les moindres détails.

Notre voyageur ne fut point indifférent à ce spectacle, il se plaça vis-à-vis de la porte d'entrée et murmura :

— Combien cela peut-il valoir, à peu près? C'est selon : soixante, quatre-vingt, cent mille francs, et peut-être bien quelque chose de plus,

selon le prix des terres en ce pays. Eh bien! cela m'irait assez. Je puis acheter cela, moi, quand bien même cela coûterait le double et le triple; les alentours sont ravissants! Décidément je me retire tout à fait des affaires, ma dernière opération m'a mis à mon aise, fort à mon aise; je ne suis pas éloigné de l'idée d'avoir ma campagne ici, et une maison sur les boulevards près des portes de Namur ou de Louvain; oui, oui, je suis riche maintenant, très-riche même. C'est assez travaillé comme cela, en affaires on est obligé de voir si mauvaise compagnie! c'est mêlé d'une façon révoltante, on doit fréquenter des lieux dont on ne se fait pas idée; s'exposer ce n'est rien, chaque état a ses mauvaises chances, mais frayer tous les jours avec de la canaille, c'est révoltant et j'en ai assez; cette affaire-ci terminée, décidément je prends ma retraite.

Puis consultant une montre superbe, suspendue à une chaîne du plus beau travail :

— Sept heures moins dix, bientôt il fera nuit; mais ce ne peut être loin d'ici, voyons. — Il tira de sa poche un carnet à secret recouvert d'écaille, l'ouvrit et sur une des tablettes lut ces mots :

« Suivre la route qui passe vis-à-vis du château, prendre le second sentier à droite; à cinq cents pas du coude la route se bifurque, suivre la

gauche et entrer dans une petite chaumière, également à gauche, à moitié cachée par des noyers, entourée d'une haie vive, et à laquelle on n'arrive de ce côté que par un petit chemin large d'un pied tout au plus. Faire attention de ne pas se tromper : tous les chemins de traverse se ressemblent dans les environs, et aucun paysan ne pourrait donner de renseignement sur M. George qui habite cette chaumière et ne communique, à dessein, avec personne. »

— Très-bien ; on peut se vanter de s'être un peu proprement caché, et la duchesse de Wladimont, cette belle princesse de Micomicon, sera bien habile cette fois si elle nous y découvre. Qu'elle envoie donc son grand dadais de Polonais, son M. *Hahitchki* à la découverte; une fois ici, nous sommes bien, et nous leur apprendrons à tous, à madame la duchesse, à son bonasse de mari, à tout ce qui existe et vit à Auderghem, cette retraite des affligés, ce que nous savons faire. Qu'il y vienne donc M. *Hahitchki* et sa belle Thérèse qui sera bientôt M^me^ *Hahitchka.*

Et moi, comment vais-je être reçu ici? oh bien, parfaitement bien, tant que je ne parlerai pas de mon projet, mais alors... il voudra me mettre à la porte sans doute; mais qu'il ne l'essaye pas, morbleu!... Qu'il se taise, sinon gare à lui! je le brise

comme cette plante... Mais allons chez lui et nous verrons la manière dont il faudra nous conduire.

Et, après avoir achevé cette imprécation, joignant l'effet à la menace, d'un coup de sa petite badine, mince et flexible, il abattit la tige d'un innocent et infortuné légume qui roula dans le fond du fossé.

XII.

DEUX POSITIONS SOCIALES.

Nos lecteurs auront reconnu sans doute le personnage qui, dans les environs de Wetteren, est à la recherche d'une adresse, et n'est autre que notre ancienne connaissance l'honnête Lowie, en bourgeois, c'est-à-dire hors de l'exercice de ses honorables fonctions et se rendant chez son digne acolyte le chevalier de Bleeden, caché avec soin à la campagne, tandis qu'il faisait répandre le bruit d'un voyage sur les bords du Rhin, dans le but d'inspirer pleine confiance à ses ennemis, pour parvenir à la connaissance de tous leurs actes, son absence présumée ne les obligeant

plus à tant de discrétion. Par suite de ce qu'il pourrait apprendre des rapports de ses espions, il voulait, autant qu'il était en son pouvoir, nuire le plus possible à tous ceux auxquels il avait juré une haine implacable.

Ses ennemis, ceux que, dans les imprécations de sa colère, dans son désir forcené de vengeance, il se plaisait à nommer ainsi, étaient, on le sait, tous ceux qui, animés d'une noble indignation, combattaient ses mauvais desseins énergiquement, avec un courage réel, car ils étaient exposés à toutes les embûches que pouvaient leur tendre une bande de scélérats déterminés, prêts à se livrer aux excès les plus odieux.

Jamais encore le chevalier de Bleeden, dont l'amour effréné des plaisirs, la fougue des passions les plus violentes, avaient, d'excès en excès, mené à une conduite criminelle, non-seulement indigne de sa naissance, mais qui devait faire effacer son nom de la liste des gens d'honneur, n'avait songé aux conséquences de ses méfaits.

La morale, la religion n'avaient aucun ascendant sur son âme pervertie; élevé à l'école sceptique du siècle, il trouvait bons tous les moyens, pourvu qu'ils le conduisissent à ses fins; rien ne l'arrêtait, et quand bien même il n'eût pas trouvé tout établie cette école où il avait puisé ses

principes, par penchant il l'eût fondée lui-même, et malheureusement pour notre époque, il n'eût trouvé que trop d'adeptes pour se faire initier.

D'immenses richesses, une imagination large, aventureuse, hardie, l'avaient aidé à l'exécution de ses mauvais desseins : le succès semble parfois fuir des actions nobles et belles pour s'attacher aux actes les plus répréhensibles.

C'étaient autant de combats contre la société et les principes établis; à chaque victoire, il relevait plus haut le front, devenait plus altier, plus superbe; à chaque défaite, loin de se laisser abattre, il devenait plus téméraire, doublait ses moyens de séduction et d'attaque, concevait mille projets de vengeance contre ceux dont les efforts avaient fait avorter ses projets, et, quand on le croyait vaincu, abattu par sa dernière défaite, il repassait sur un autre point, plus déterminé, plus redoutable que jamais.

Le petit cercle dans lequel se passent ces opérations est une miniature parfaite et fort ressemblante de la situation actuelle de l'Algérie; le chevalier de Bleeden est notre Abd-el-Kader, souvent battu, jamais soumis.

Certes, M^me^ la duchesse de Wladimont avait affaire à forte partie, mais en cela elle avait aussi

son point de ressemblance avec le guerrier africain, descendant de Jugurtha; elle prêchait la guerre sainte et opposait à l'astuce, à la force brutale, la ruse féminine la plus adroite, une pénétration extraordinaire, un courage à toute épreuve, la conviction de son bon droit et une horreur invincible pour l'oppression, l'injustice et l'abus de la force.

On eût dit que dans le conflit engagé entre eux, les deux partis, semblables à de grandes puissances, avaient renoncé à recourir à une intervention étrangère; sinon le chevalier, sachant la plupart de ses basses manœuvres dévoilées et connues de la duchesse, eût tremblé qu'elle n'appelât à son aide la justice civile, alliée qui lui eût tout d'un coup, sans combat et sans autre forme de procès, adjugé une complète victoire.

Les temps sont passés où les riches, les puissants pouvaient hautement enfreindre les lois sociales les mieux établies et se livrer impunément à tous les écarts d'une imagination fougueuse et bouillante; nobles et vilains sont égaux devant la loi, et c'est la plus belle conquête de la civilisation sur la barbarie; là repose la véritable, la grande question de liberté, pour laquelle tant de peuples combattent et meurent sans la comprendre, sans la connaître.

Il est vrai que certains priviléges, un grand nom, une immense fortune assurent encore des avantages qui ne sont pas illusoires : est-ce un abus, ou bien un droit fondé sur la raison et l'équité? Nous laisserons à d'autres le soin d'en juger, notre opinion ne pouvant rien changer à la nature des choses; le fait est que la justice, représentée un bandeau sur les yeux, en profite souvent pour ne pas voir : mais quand forcément on la dévoile, on lui dessille les yeux, alors il faut qu'elle frappe, et c'est ce que ne craignait pas le chevalier; confiant en son étoile, il croyait que pour lui la justice serait toujours sourde et aveugle.

Ne nous plaignons pas, si dans notre siècle les coupables restent parfois impunis, c'est une ressource laissée au repentir, et au moins sommes-nous assurés que l'innocent trouvera protection et appui : que peut-on demander de plus dans une société formée par des hommes qui tous, indistinctement, portent en eux le germe de l'injustice? chacun est égoïste, chacun éprouve pardessus tout l'amour de soi.

Les êtres organisés comme le chevalier de Bleeden n'ont, dans le cours de leur carrière, que deux chemins à parcourir : la fougue qui fermente, qui bouillonne dans leur cerveau doit s'échapper, sinon il éclate; les circonstances font tout; ils

se rendent illustres, contribuent au bonheur des peuples, on les comble d'honneurs, de dignités, on leur érige des statues après leur mort ; ou bien ils pourrissent dans les bagnes et portent leur tête sur l'échafaud; la gloire ou l'infamie, toute leur vie se résume en ces deux mots.

Quant à maître Lowie, c'est tout autre chose : son principe, à lui, est bien simple et n'a pas besoin d'être analysé, il ne faut point d'effort de conception pour le comprendre.

Il faisait tout bonnement ses affaires et s'acquittait aussi bien que possible de l'état qu'il avait embrassé. Sa profession pouvait être un peu meilleure, il en convenait lui-même sans fausse honte ; mais que voulez-vous ! les temps sont durs au pauvre monde, il faut bien gagner sa vie; les affaires vont si mal, il y a tant de mauvaises chances, de concurrences dans le commerce; loin de se prêter mutuellement secours, on se mange la laine sur le dos les uns aux autres, on ne sait plus quel état exercer, et le cher Lowie, après mûres réflexions, avait embrassé le sien parce qu'après tout c'était le seul qui lui offrît encore quelque espérance de succès. D'ailleurs, il était convaincu qu'il faisait comme tout le monde. Vraiment, à l'entendre, il agissait bien mieux, lui, il y allait de franc jeu, ne cachait pas

ses mauvais vouloirs, ses trahisons, ses perfidies mercantiles par des paroles miellées, des promesses illusoires et mensongères. Il agissait tout bonnement; c'était à vous de prendre garde, de ne pas laisser traîner vos objets; vous les auriez conservés. A bien prendre, vous lui devez encore des remercîments pour la leçon d'ordre qu'il vous a donnée, à l'avenir vous serez plus soigneux. Tout dépend de la manière de voir, que voulez-vous? c'était la sienne, à lui.

Encore ne faut-il pas croire que tout est bénéfice, allez! Si souvent on doit se ronger l'âme et le sang sans rien dire! Jugez-en. Être à la merci des juifs et des fripiers, ne pouvoir retirer que vingt-cinq francs d'une montre qui en vaut quatre-vingt-dix! Et c'est qu'il n'y a pas à répliquer; il faut vous résigner à vous laisser *voler* ou vous en aller. Oh! mon Dieu, oui, c'est ainsi: à prendre ou à laisser tout bonnement. Lowie voudrait bien vous y voir pour vous demander si vous êtes content et si vous avez envie de rire.

Et puis, passe encore pour tout cela, ainsi que sur la bagatelle d'encourir chaque jour la chance de démêlés avec la justice. Tout cela n'est rien, ou peu de chose, chaque état a ses désagréments; mais comptez-vous pour rien que Lowie, homme si bien élevé, doive se trouver la plupart

du temps en contact avec si mauvaise compagnie, lui qui, hors le temps de ses affaires, ne fréquente que les endroits les mieux famés, être obligé de frayer avec des gens si grossiers, n'ayant aucune teinte d'éducation, ignorant les moindres convenances, des ivrognes enfin; lui, si délicat, ne se gantant jamais qu'avec du chevreau parfumé, toucher la main à ces bandits, qui ne se lavent pas tous les jours; en vérité, le commerce des gendarmes est préférable, au moins ceux-là savent lire et ils sont propres!

Voilà de ces choses qui font frémir, qui font renoncer à la plus belle carrière, à la clientèle la mieux fournie, à la réputation la plus solidement établie. Et certes plus que jamais Lowie est harassé d'une telle vie; il se contentera de son petit gain, quelque chose comme un million; il est modeste, il aura assez pour vivre en paix, laissera le champ libre aux concurrents; fasse des affaires qui voudra! pour lui, bien certainement, il ne s'en mêlera plus.

. . . . . .

. . . . . .

Lowie, grâce aux indications annotées sur son carnet, avait trouvé sans peine la chaumière que le chevalier de Bleeden, sous le pseudonyme de M. George, avait choisie pour sa demeure.

Ce que le rideau de noyers, la haie d'aubépine, le chèvrefeuille, une vigne en treille et d'autres arbustes ne suffisaient pas à cacher, avait, de la route, l'apparence d'une de ces véritables et propres chaumières, si communes dans notre pays, où la propreté a son culte. Une de ces cabanes où le chaume est si bien étendu, si uni, si luisant, que l'on aurait envie de pleurer à l'idée de le remplacer par des tuiles; où les murs unis sont badigeonnés à la chaux, mais d'une blancheur éclatante et sans souillure, sans lézardes, où le sol est carrelé de briques d'un rouge écarlate, sans tache ni cassures, ou bien, raffinement de luxe employé par économie, pavé par une multitude de petits galets vernissés et de différentes couleurs, réunis en mosaïque et dont l'ensemble présente des dessins corrects toujours, et parfois admirables d'exécution et de bon goût, autant que de patience et d'habileté.

De loin, disons-nous, telle était l'apparence de cette maisonnette; mais de près elle était à une véritable habitation de paysan ce que les décorations de l'Opéra sont aux chalets de la Suisse. La simplicité rustique, affectée dans sa confection, avait coûté plus de soins et de travail que la stricte observation des proportions les plus minutieuses des règles de l'architecture.

Dans la partie la plus reculée, celle dérobée aux regards, M. de Bleeden avait fait décorer trois pièces, une au premier, deux au rez-de-chaussée, dont il avait fait son appartement, de sorte que son lieu d'exil était, à tout prendre, un réduit des plus confortables.

La manière dont il y passait ses journées était assez monotone et propre à causer un ennui insupportable à un homme aussi fougueux que lui.

Il se levait vers sept ou huit heures, se vêtait d'une robe de chambre, faisait un tour de jardin, assistait un instant au pansage de l'unique cheval qu'il eût fait conduire à la campagne et dont l'écurie ressemblait de loin à un fournil, comme il y en a partout dans ce pays, simulacre employé dans le but très-adroit de donner à son réduit l'apparence la plus modeste possible, non pas qu'il eût à craindre de l'espionnage de la duchesse dans un lieu où elle ne pouvait pas soupçonner sa présence, mais par surcroît de précaution, afin d'être en garde contre tout événement, le hasard lui ayant été plus d'une fois défavorable. La visite à son cheval terminée, il se rendait à son petit boudoir et déjeunait en face d'une porte à deux battants, grande ouverte, ce qui lui procurait une des plus belles vues qu'il fût possible de voir.

Son repas terminé, il sortait à pied ou à cheval et faisait une promenade de deux heures, mais toujours en évitant avec soin tout chemin carrossable.

De retour chez lui, il dépouillait sa correspondance, qu'un homme à lui recevait à Bruxelles, et lui faisait parvenir sous le couvert de M. George; cet homme et Lowie étant les seuls qui eussent connaissance de sa retraite, le chevalier ne recevait de lettres que de Bruxelles et d'Auderghem, et quand il en trouvait qui portaient le timbre de ce dernier endroit, c'étaient toujours celles-ci qu'il lisait de préférence; à peine daignait-il répondre aux autres, ce qu'il faisait par désœuvrement, aucune affaire hors celles d'Auderghem n'ayant plus le pouvoir de l'intéresser en aucune manière.

Inutile de dire que les réponses parvenaient par le même canal. Le valet de confiance qui recevait les commissions à son hôtel, portait les réponses, en ayant soin d'ajouter chaque fois que M. le chevalier de Bleeden, ayant fait des emplettes à Strasbourg, Mayence, Munich ou autre ville d'Allemagne, les avait envoyées en Belgique, et profitait de cette occasion pour envoyer cette lettre.

Le prétexte était plausible, nul ne pouvait

soupçonner la vérité, et ne cherchait à approfondir la chose.

Le service était composé d'une cuisinière remplissant en même temps les fonctions de concierge, et gardant l'habitation en l'absence du maître. Cette fille, déjà âgée, n'avait jamais quitté le village. Depuis plus de trente ans elle était au service de la famille de Bleeden; elle avait quitté une propriété dont le chevalier s'était défait, et avait pris la direction du petit pied-à-terre qu'il avait fait élever dans ses domaines.

Un seul domestique partageait ses travaux, et cette pénurie de sujets facilitait considérablement le mystère dont M. de Bleeden s'était entouré.

Les communications au dehors étaient rares, pour ainsi dire nulles; la majeure partie des provisions de ménage venait de Bruxelles et les vivres frais étaient pris dans les fermes avoisinantes par la cuisinière, revêche et quelque peu insolente, à l'instar des domestiques de bonne maison; les paysans avaient depuis longtemps l'habitude de respecter presque autant que ses maîtres et n'osaient l'interroger.

Quoique tous les métayers des environs fussent les tenanciers du chevalier, ils ne l'avaient jamais vu et ils ne se doutaient nullement que M. Geor-

ge, à qui ils croyaient l'habitation louée, fût leur propriétaire en personne.

On voit que la conduite de M. de Bleeden était habilement calculée et qu'il pouvait raisonnablement espérer retirer tout le fruit possible de ses manœuvres.

Au moment où Lowie frappait à la porte, il bâillait, désœuvré, sur un sofa, et ordonna de laisser entrer aussitôt le messager qui s'était fait annoncer comme venant d'Auderghem ; la présence de cet homme devait sous tous les rapports, lui semblait-il, apporter une heureuse diversion à son ennui, les ordres qu'il avait donnés à son mandataire lui prescrivant de n'envoyer un exprès qu'en cas de nouvelles importantes.

XIII.

RAPPORTS DE CLERC A MAITRE.

— Tiens, c'est toi, Lowie, le chef du détachement en personne! Je m'ennuyais fort, et ta présence, je l'espère, va dissiper mon ennui. Tu nous apportes donc d'importantes nouvelles, que tu as jugé nécessaire de te déplacer, ou bien as-tu cédé au désir de flâner, inspiré par le beau temps, et viens-tu nous faire un maigre rapport qui ne nous apprendra rien?

— Pas si maigre, monsieur le chevalier; pourtant nous eussions pu, comme toujours, traiter par correspondance, mais, comme vous dites, j'avais envie de me promener, je voulais visiter ce

pays, répondit Lowie avec une froideur mêlée d'emphase.

— Peste, M. Lowie, comme tu dis cela! voudrais-tu, par hasard, y devenir propriétaire?

— Mais c'est très-possible, j'ai fait cette réflexion en arrivant ici, monsieur le chevalier, et elle mérite bien d'être approfondie.

— Parfait, parole d'honneur! répliqua le chevalier de Bleeden en éclatant de rire; je vois déjà maître Lowie propriétaire, échevin, bourgmestre, électeur, et peut-être député, et dans ses vieux jours marguillier et collecteur. Ah! c'est trop drôle; quelle farce, quelle plaisante idée! Ah! J'en serai malade à force de rire. Ah! mon Dieu, qui eût cru que je me serais tant amusé dans ce chenil, au milieu du désert; ah! ah! ah! Je n'en reviens pas; Lowie en cravate blanche, habit noir, occupant une stalle au chœur, et dans les grands jours encensé par monsieur le curé qu'il invitera à dîner au sortir de la grand'messe. Ah! ah! ah!

— Je suis vraiment charmé que cette idée vous paraisse plaisante, monsieur le chevalier, elle me fait espérer que je pourrai compter sur votre influence pour établir de la considération dans ce pays.

— Ah! pour cela, oui, parole d'honneur,

Lowie, je me mettrai en quatre pour y parvenir. Jamais je n'aurai obtenu un aussi beau résultat, ce sera le meilleur tour de ma vie, faire accepter à ces imbéciles, ces grippe-sous de paysans, un bourgmestre de ma façon. C'est assez pour me mettre de bonne humeur au moins pendant quinze jours. Ah çà, au moins tu les tondras de près, n'est-ce pas, Lowie?

— Qui sait, monsieur le chevalier? avec l'âge les goûts changent.

— Parfait, Lowie, parfait; comme tu dis cela! Vraiment, tu te crois déjà bourgmestre? Mais nous y viendrons, te dis-je; un peu de patience. Mais comme te voilà beau! je ne t'avais pas encore remarqué; est-ce que, par hasard, tu voudrais déjà te préparer pour les élections?

— Je suis heureux d'entretenir votre bonne humeur après l'avoir provoquée, monsieur le chevalier; cependant, cette fois, c'est me faire injure que de supposer un but quelconque à mes apprêts de toilette: c'est ma mise habituelle, et si jusqu'à présent j'ai paru en votre présence sous un autre costume, c'est que les besoins du service m'y forçaient.

— C'est vrai, je n'y avais jamais songé, excuse-moi de la remarque. Mais c'est que tu as un ton comme on en voit peu! Peste, quel genre! il n'y

manque rien. Où as-tu *fait* cette chaîne et ces boutons de chemise?

— M. de Bleeden ne me croit pas assez simple pour porter des objets de nature à me compromettre et dont l'origine ne puisse pas être connue; pas si bête, vraiment! Ces bagatelles me coûtent cinquante à soixante guillaumes, je ne sais plus au juste, chez Dierickx, rue de la Montagne. J'ai quelque part encore la facture acquittée.

— Voilà de la prudence et de la prévoyance, ou je ne m'y connais plus, Lowie. Mais causons sérieusement : que venez-vous m'apprendre?

— Que je tiens dans la main tout ce qui habite le château d'Auderghem.

— Comment cela?

— J'ai des intelligences dans la place; un homme à moi s'y est introduit, et par suite d'une leçon que je lui ai apprise, il a été accepté pour domestique par madame la duchesse, touchée aux larmes de l'histoire véridique de ses malheurs, et plus encore peut-être de l'intérêt qu'inspire partout sa bonne mine...

— Cela est trop fort, Lowie; comment peux-tu espérer de me faire croire à tes balivernes, quand tu commences par dire que parmi tes coquins il en est un qui a une bonne mine?

— Rien de plus vrai pourtant, monsieur le che-

valier ; autant que possible, je les choisis toujours ainsi. Dans notre état vous ne croiriez pas combien cela est nécessaire ; une figure avenante, honnête, spirituelle, de beaux cheveux et de doux yeux font quelquefois mieux réussir une affaire que l'intelligence la plus habile et le plan le mieux combiné.

— Allons, je suis charmé que tout marche avec le siècle, que tout s'améliore, et par-dessus tout l'honorable corporation des bandits et des filous ; autrefois ils étaient reconnaissables rien qu'à leurs faces patibulaires ; maintenant ils sont aussi bien que tout le monde, mieux que la plupart même, et si cela continue ainsi, bientôt ils se trahiront par excès de gentillesse. C'est on ne peut mieux. Poursuis ton récit, il me distrait de l'insupportable ennui que j'éprouve dans ce taudis, d'où je sortirai bientôt, je l'espère, aussitôt que tes rapports m'en donneront le signal, que mon plan sera tracé, mes réserves échelonnées, et tout préparé pour ma rentrée en campagne.

Le chevalier, en achevant ces mots, poussa un long bâillement, étendit les bras et s'allongea sur le sofa.

— Dommage, murmura-t-il ensuite, que les drôles de choses que Lowie nous racontait tout à l'heure soient déjà bien loin ; il était si drôle, vrai-

ment, avec son idée de se faire bourgmestre. N'en as-tu plus dans ce genre-là, Lowie?

Et se soulevant à demi sur le coude, il jeta au brigand métamorphosé en gentilhomme un regard saturé d'ennui.

Lowie, au contraire, prit un air froid et calme ; un moment il tressaillit comme s'il eût craint de s'arrêter à ses pensées : mais, reprenant bientôt sa hardiesse et son aplomb naturels, il répondit lentement et d'un ton où perçait une légère teinte d'ironie insaisissable pour quiconque ne connaissait pas ses projets :

— Peut-être bien aurai-je l'avantage de vous distraire encore dans le cours de cette soirée, monsieur le chevalier ; mais avant d'en venir à des projets que vous taxez de folies amusantes, et que j'aime à trouver très-réalisables, il faut que j'achève de vous faire part de ce que je sais, alors j'en viendrai au but principal de l'audience que j'ai eu l'honneur de solliciter de vous.

— Encore quelque belle scélératesse d'un noir vernissé? cela me va.

— Il ne m'appartient pas de qualifier des actes que vous êtes appelé à partager, M. de Bleeden, répondit Lowie avec un sourire demi-moqueur, que cette fois il ne voulut pas dissimuler entièrement.

— Voilà les drôleries qui recommencent, va toujours, je suis dans un bon moment.

— Aucune nouvelle ne pourrait m'être plus agréable et j'en profiterai en venant au fait, si vous voulez bien me le permettre, monsieur.

— C'est juste, je ne sais rien encore, si ce n'est que tu possèdes dans ta troupe, ta bande, ta compagnie ou ta société... ; comment faut-il que j'appelle cette réunion de charmants garçons, Lowie? maintenant que tout est changé, cela doit s'appeler d'un nom délicieux; mais n'importe, la qualification n'y fait rien; il est adopté que tu possèdes un fieffé coquin ayant toute l'apparence du plus honnête homme du monde. C'est convenu, la suite?... cela doit être curieux.

— Et c'est curieux, en effet, monsieur le chevalier; cet homme, quelle que soit la manière dont il vous plaît de le désigner, nous rend de très-importants services; il est précieux et nous devons tenir à le conserver.

— Pour sa figure, n'est-ce pas Lowie?

— Certainement, monsieur, car sans cette intéressante figure, probablement il n'eût pas réussi à se faire admettre dans le château de la duchesse, et n'aurait pu déployer cette rare intelligence qui lui a fait donner une fonction dans laquelle il est au courant jour par jour, heure

par heure, de toutes les actions des personnes qu'il nous importe le plus de surveiller, et que nous tenons maintenant à notre entière disposition.

— Vraiment, Lowie! Oh! si c'est ainsi; l'or pleuvra sur toi et sur toute ta commandite.

— Je vous remercie pour les miens, monsieur le chevalier; quant à moi, ce n'est pas l'or qui me tente le plus en ce moment.

— Serait-ce la croix d'honneur, par exemple? ambition fort légitime pour celui qui espère s'élever à des fonctions administratives; c'est dommage que je ne dispose pas d'un ordre, Lowie, je te nommerais commandeur.

Ces sarcasmes, assez rares dans la bouche du chevalier de Bleeden, qui affectait d'ordinaire un grand mutisme en présence des êtres qu'il salariait et employait à ses mauvais desseins, était chose rare et bien faite pour causer du trouble à Lowie. Il n'en était rien. L'habile chef de bandits était tout à fait remis du malaise qu'il éprouvait au commencement de l'entrevue. Loin de s'offenser ou de se troubler des plaisanteries dont M. de Bleeden se plaisait à l'accabler, il s'y prêtait de bonne grâce et employait même tous ses efforts à entretenir le feu roulant de quolibets qui glissaient sur lui, sans parvenir à l'entamer et à trouver le

défaut de la cuirasse. Il comprenait, le hardi flibustier, que si son interlocuteur prenait avec lui des manières inusitées, c'est que, sans qu'il s'en rendît compte, son costume de gentilhomme, ses façons dégagées, sa parole facile, agissaient sur M. de Bleeden, qui, se trouvant dans une sphère accoutumée, regardait en ce moment Lowie comme un égal. Il est vrai que, s'il y eût réfléchi un seul instant, il se serait redressé, altier et dédaigneux, et eût mis un terme à toute allusion ne se rapportant pas directement à la mission de son mandataire. Lowie le comprenait, aussi voulant profiter de la bonne disposition du chevalier dans ce moment, il se décida à frapper le grand coup sans plus tarder.

— Mon ambition, dit-il, aspire à mieux que cela, monsieur le chevalier, et il dépend de vous qu'elle soit satisfaite.

— Alors je serai bon prince, mais avant de fixer la récompense, il faut que je juge de l'éminence du service rendu.

— Eh bien! jugez-en, monsieur le chevalier : notre homme s'appelle Isidore (nouvel adepte qui ne s'est pas encore trouvé sur votre passage); il est parvenu par un prodige d'astuce à se faire, pour ainsi dire, le valet de chambre de la demoiselle à qui vous portez le plus d'intérêt, que vous

nous avez ordonné de surveiller avec le plus de zèle, et qui, de son côté, se montre affectueuse et bonne envers le valet que, sans s'en douter le moins du monde, elle tient de votre main.

Cette fois, l'attention du chevalier était captivée, il se leva par un mouvement brusque, s'assit sur le bord du sofa, et attacha sur le narrateur un regard fixe, curieux, dans lequel semblait s'être concentrées toutes ses facultés.

Lowie continua :

— La noble demoiselle Clarisse de Bleeden ne fait pas un pas, un geste, ne prononce pas une parole, n'a pour ainsi dire pas une pensée qui ne soit à l'instant même épié, connu et fidèlement rapporté.

Le chevalier bondit sur ses pieds, comme s'il eût à l'improviste été frappé d'un trait; de froid et railleur qu'il était l'instant d'auparavant, il était devenu agité et attentif.

— Comment sais-tu... qui t'a dit...? demanda-t-il.

Lowie l'examina un instant avec impassibilité, et après un examen qui dura une seconde, après avoir analysé les sentiments qui se trahissaient au jeu de sa physionomie et compris le cours qu'il devait leur donner, il reprit :

— Oh! que vous auriez mal placé votre confiance en nous, monsieur le chevalier, et quels mauvais serviteurs nous serions, si dès le premier jour nous n'eussions découvert ce que vous nous avez caché pour éprouver notre zèle et juger de nos moyens.

— C'est juste, Lowie; c'est très-bien, poursuis :

Et il se rassit calmé en apparence, mais des mouvements convulsifs et qu'il ne pouvait réprimer entièrement trahissaient son agitation.

— M^lle^ Clarisse, avec l'enthousiasme de son âge, porte à M^me^ de Wladimont la tendresse filiale la plus vive, et la duchesse s'attache chaque jour davantage à cette charmante enfant; les séparer fera encore couler bien des larmes. Pourtant dès que nous en aurons reçu l'ordre, dès qu'on aura dit où nous devons la conduire, elle sera remise entre les mains et sous l'autorité de son frère.

— Avant de tenter un coup décisif, Lowie, songe qu'un échec briserait à jamais toutes mes espérances. Sois prudent, ne compromets pas le succès par trop de témérité, et, en même temps, ne néglige aucune occasion favorable. Je t'en rends responsable sur ta tête, très-sérieusement. Tout dépend donc de l'homme qui s'est introduit dans le châ-

teau? Le connais-tu? as-tu la mesure de sa capacité, de son intelligence?

— Ah! monsieur le chevalier, on voit bien que vous ne connaissez pas Isidore, auquel je prophétise pour la postérité le nom d'Isidore le Grand! Lui confier une affaire, si délicate qu'elle soit, c'est se donner une certitude infaillible du succès. Vous ne pouvez vous faire une idée de ses talents. Architecture, histoire naturelle, mécanique, politique, botanique, gravure, industrie linière, gymnase, clinique, etc., tout lui est familier, rien ne lui échappe!

— Tout cela serait fort beau pour un membre de l'académie, pour un docteur ès-sciences et lettres, pour un professeur à l'université catholique; mais quel rapport cela peut-il avoir avec les connaissances que doit posséder tout honnête bandit?

— Quel rapport, monsieur le chevalier! Vous me le demandez? vous qui si souvent employez de ces mille talents, vous demandez à quoi ils servent. Oh! voilà bien l'indifférence des riches! Tenez, je vais vous faire apprécier les connaissances d'Isidore. — Architecte : Faites-lui faire le tour d'une habitation, et à la seule inspection des portes, fenêtres, cheminées et gouttières, il vous dessinera à l'instant même le plan intérieur, sans

se tromper d'une garde-robe, sans allonger ou raccourcir d'un pouce, un corridor, une chambre, un escalier. — Histoire naturelle : Mettez-le en contact, seulement une demi-heure, avec le bouledogue le plus fidèle, il le rendra doux comme un mouton, et jamais le chien n'aboiera après lui. — Mécanicien : Donnez-lui l'empreinte de la serrure la plus compliquée, et bientôt elle ne sera plus un obstacle pour lui. — Politique et botaniste : Désignez-lui l'oncle le plus avare, le mari le plus soupçonneux, le père le plus arabe, eh bien! il se fera bientôt chérir de lui, et lui fera avaler, sans qu'il s'en doute, les infusions de simples les plus salutaires et les plus propres à guérir les dispositions vicieuses les plus enracinées. — Graveur : Aucun banquier ne peut distinguer sa propre signature de celles qu'il imite.— Tisserand et élève de gymnase : Nul ne possède à un si haut degré que lui l'art de fabriquer des échelles de cordes avec les matières premières en apparence les moins propres à cet usage, et nul non plus ne peut s'en servir avec plus d'adresse; enfin, et pour le peindre en entier par un dernier trait, il refroidit un homme si proprement, qu'il faut le disséquer pour reconnaître le passage de son carrelet.

— Je m'incline avec respect devant une éru-

dition aussi profonde, jointe à tant d'avantages naturels; mais dans la délicate affaire qui nous occupe, on ne peut prendre trop de précautions. Tu ne l'as pas pris à ton service comme apprenti, et sans doute il t'a fait voir des certificats, ou fourni une caution qui t'en répondent?

— Allons donc, monsieur le chevalier, un certificat, une caution pour Isidore! Autant en demander une de solidité aux pyramides d'Égypte. Isidore est une de ces fortes têtes dont le premier acte vous pose un homme, dont le coup d'essai est un coup de maître; et tenez, pour me servir d'une comparaison qui m'est inspirée par le voisinage de la fabrique, il est semblable à une pièce de canon que l'on essaye. Si, après la fonte, elle n'éclate pas avec une charge quintuple, elle est réputée excellente. Eh bien! il en est de même avec Isidore. A son début, il a failli à jamais briser sa carrière si féconde en beaux traits; il s'en est fallu de bien peu, cela n'a dépendu que d'une simple question de résistance physique. Vous souriez, monsieur le chevalier, rien de plus vrai pourtant. A quinze ans, après avoir dégonflé l'intérieur du comptoir de monsieur son père, alors marchand de couleurs, rue Haute, il fut surpris par lui, et au lieu de faire ce que tout être moins bien organisé eût fait à sa place, c'est-à-dire se jeter à ge-

noux et implorer son pardon, il devint si furieux d'avoir été interrompu dans son œuvre, qu'il saisit un manche à balai et le brisa sur la tête du barbouilleur. Eh bien! si le frêne eût été plus solide que le crâne de son auteur, son avenir eût été détruit à jamais, tandis que grâce à l'épaisseur de la boîte osseuse du marchand de térébenthine, il en fut quitte pour six ans de Saint-Bernard où il perfectionna les talents dont depuis lors il a donné tant de preuves irrécusables. Inutile de vous les dépeindre, la mâle action que je vous ai rapportée suffit.

L'idée de savoir sa sœur livrée à la merci d'un pareil scélérat ne put faire aucune impression sur le chevalier; loin de là, il sourit avec satisfaction et répondit sur le ton de plaisanterie qui s'était maintenu dans la conversation :

— Tu défends ton Isidore avec tant de chaleur et une verve si irrésistible que je n'ai plus d'objection à faire, et ne mets plus sa capacité en doute.

— Ah! c'est que, si je commandais une demi-douzaine seulement de gaillards pareils, je ne quitterais pas la partie, allez! Il y aurait encore de bons coups à faire; tandis qu'à présent, l'état est perdu : aussi je donne ma démission; qu'Isidore me remplace.

— Allons, Lowie, je partage ta confiance en

ton honorable successeur; mais je veux, entends-tu, que bientôt le résultat ait lieu, il le faut, je le veux.

— Soyez tranquille, monsieur le chevalier, cela sera fait, et sans éclat, sans bruit. C'est bien ainsi que vous l'entendez, n'est-ce pas?

— Eh! mais sans doute; si je n'eusse point voulu éviter le tapage, les tribunaux depuis longtemps m'eussent assuré gain de cause, mes droits, mes titres sont incontestables. Ne suis-je pas son frère, son tuteur?

— Oh! sans doute, vos droits sont trop sacrés pour que l'on puisse les révoquer en doute; mais les tribunaux, monsieur le chevalier, mauvais moyen! Les juges, sous prétexte d'approfondir une cause, ont l'impertinence de se mêler de tout ce que vous avez fait, que cela ait rapport ou non à l'affaire en question.

— Eh! que m'importe!

— Bien, bien! nous nous entendons, monsieur le chevalier, et nous tâcherons de vous débarrasser de tout ceci; jusqu'à un certain point cependant, car vos soins seront doublés quand vous aurez sous votre sauvegarde, sous votre égide, une jeune personne, que toutes ces mauvaises affaires vous obligeront désormais de garder chez vous, et qu'il vous faudra conduire dans le monde, au bal,

au spectacle; il vous faudra recevoir, donner des dîners, des concerts, enfin tous les embarras d'un ménage, sans en goûter les douceurs; c'est une lourde chaîne que vous rivez à votre joyeuse vie de garçon, monsieur.

— Je suis bien disposé à en courir toutes les chances, et à ne me reposer sur personne de ces soins dont je m'acquitterai moi-même; oui, oui, je changerai de tactique, nous verrons ce que Mme de Wladimont aura à objecter à cette nouvelle manœuvre, et si la calomnie y pourra mordre; oui, certes, pendant tout l'hiver grand gala, fêtes et bruit à l'hôtel de Bleeden, cela mettra de mon côté tous ceux que cette harpie de duchesse déchaînera à ma poursuite, et la réalisation de mes espérances n'en sera que mieux assurée. Nous verrons si l'altière duchesse gardera constamment le dessus.

— Bien parlé, monsieur le chevalier, d'ailleurs les circonstances vous permettront bientôt de reprendre le genre de vie que vous aimez. Laissez prendre aux choses leur cours naturel. Mlle de Bleeden, belle et riche, sera courtisée par une foule de prétendants dès sa première apparition dans le monde, et vous n'aurez qu'à choisir pour elle, car c'est une lourde charge qu'une fille à garder, surtout pour un garçon.

— Oui, oui, ma sœur sera mariée comme il convient, mais rien ne presse.

— Pourtant, si vous trouviez dès à présent un homme riche, fort riche même, qui, se contentant de la main de la noble héritière, renoncerait à toute dot, et même plus, lui assurerait par contrat un fort joli douaire, suffisant pour lui fixer à jamais une existence libre et indépendante, que répondriez-vous à cela, monsieur le chevalier?

— Diable! Lowie, connaîtrais-tu par hasard, parmi les gentilshommes de tes connaissances, quelqu'un d'assez désintéressé pour faire à ma sœur l'honneur de rechercher son alliance?

— Mais oui, M. de Bleeden, répondit Lowie avec une imperturbable gravité, contrastant avec le ton acerbe du chevalier; mais oui, et c'est pour cela, plus que pour toute autre chose, quoique j'aie à vous entretenir encore d'affaires graves, que j'ai entrepris cette promenade et sollicité l'honneur d'être reçu par vous.

— L'honneur est tout pour moi, répondit en s'inclinant de Bleeden, disposé à se prêter de bonne grâce à ce qu'il croyait une nouvelle plaisanterie; mais quelle que soit l'importance de ces affaires, nulle ne peut m'intéresser autant que celle-ci : achevez, de grâce, faites-moi connaître ce chevaleresque prétendant, cet amant timide,

adorateur de sa beauté, qui n'osant se faire connaître à moi par lui-même (car auprès de ma sœur il n'a pas conservé cette réserve sans doute), a recours à l'intervention officieuse de maître Lowie, ne doutant pas que je ne me rendisse aux prières de cet éloquent et digne interprète; nommez-le-moi, car le moins que je puisse faire c'est d'aller le remercier de son noble désintéressement qui lui fait dédaigner la fortune de Clarisse pour ne songer qu'au bonheur de devenir son époux.

XIV.

PROJETS D'ALLIANCE.

Depuis que la conversation roulait sur sa sœur Clarisse, le chevalier de Bleeden avait en apparence conservé sur sa physionomie la même expression moitié railleuse, moitié ennuyée; mais depuis que Lowie avait touché cette corde sensible, à cette pensée incessante, cancer dévorant qui le rongeait sans relâche, son front se rida, ses yeux se rembrunirent, et parfois, sous un sourire railleur, ses lèvres tremblèrent convulsivement agitées, et sa main crispée froissait les franges du sofa.

Lowie, sans prendre garde à ces preuves irré-

cusables d'une violente agitation intérieure, se leva, et saluant avec grâce, il fixa le chevalier d'un regard assuré, scrutateur, sondant le fond de sa pensée.

— Monsieur le chevalier, lui dit-il, quelque absurde que puisse vous paraître la proposition que je vais avoir l'honneur de vous faire, quelque folie que vous puissiez voir dans cet acte, veuillez m'écouter, et mes projets, mes espérances non illusoires, vous convaincront bientôt des bonnes raisons qui m'animent. J'ai l'honneur de vous demander pour moi, en mon nom et non pour le compte d'autrui, la main de mademoiselle votre sœur; si vous me l'accordez, elle sera riche, et, bien plus, je l'espère, elle sera heureuse.

Ces mots dissipèrent comme par magie les nuages qui rembrunissaient le front de M. de Bleeden. Un moment, il avait cru que Lowie, attiré au parti ennemi, plaidait la cause du comte de Fransberg, et voulait par gradation amener ce sujet d'une manière détournée.

Il craignait bien plus encore que Lowie, ayant par une autre voie appris l'affection du comte pour sa sœur, et ne comprenant pas l'intérêt qui l'animait à se désister de ses prétentions, parlait avec conviction et employait des biais pour amener ce nom sur le tapis; mais aussitôt qu'il entendit les

prétentions de son acolyte, ses craintes cessèrent, et il ne vit dans tout ceci que la suite de la comédie qui l'amusait si fort depuis l'arrivée de Lowie à Wetteren; aussi fut-il pris d'un rire fou, inextinguible, et entrecoupant ses bruyants accès d'hilarité par de courtes phrases, perdues dans de nouveaux éclats, il lui disait :

— Voilà le comble... voilà le bouquet... Lowie, tu me feras mourir, bien sûr!... Je n'en puis plus... tiens, j'en ai les larmes aux yeux... Ah! farceur de Lowie, va... Il paraît que ton état n'exclut pas le mot pour rire? Mais assez, pour l'amour de Dieu! assez, Lowie, sur ma foi.

— Calmez-vous donc, monsieur le chevalier, cette proposition est trop sérieuse pour être le prétexte d'un accès d'hilarité. Regardez-moi, M. de Bleeden, et voyez si j'ai l'air de plaisanter en vous renouvelant la demande de votre honorable alliance.

— Misérable! hurla le chevalier en bondissant de son siége et changeant, par une transition subite, son ton jovial en rage; misérable! oserais-tu m'insulter?

— Doucement, monsieur; doucement, je vous prie. Misérable, soit; mais pas pour vous, M. de Bleeden : nous sommes aussi misérables l'un que l'autre, et nous ferions beaucoup mieux de nous

expliquer froidement, plutôt que de perdre notre temps à nous injurier mutuellement sans sujet.

— Scélérat ! s'écria M. de Bleeden hors de lui, et en s'élançant sur une paire de petits pistolets, véritables joyaux, avec lesquels il s'amusait de temps en temps à marquer des mouches sur une plaque de tôle placée en face de lui à l'autre extrémité du jardin.

Lowie, toujours froid et impassible, ne sourcilla pas à ce mouvement hostile. Sans se lever de son siége, il glissa la main droite dans l'ouverture de son gilet et en retira un poignard de forme particulière, long et étroit comme la mince baleine d'un corset et aigu comme le dard d'un frelon, qu'il fit briller un instant et replaça aussitôt dans sa gaîne, pour montrer sans doute avec quelle promptitude il pouvait saisir cette arme redoutable.

— Tenez, monsieur le chevalier, dit-il avec un morne sourire, permettez-moi de vous donner un excellent conseil. Laissez, croyez-moi, ces jolis petits joujoux en repos ; l'aiguille à tricoter que voici vaut mieux que vos crucifix à ressorts. La détente en est rentrée ; avant que vous ayez tendu le ressort, mon aiguille à tricoter vous en aurait dix fois empêché. Cessez donc ces vaines démonstrations et discutons de sang-froid la proposition

qui vous fait écumer de rage. Peut-être finirons-nous par nous entendre.

Malgré sa violente colère, malgré l'irritabilité de son caractère emporté, le chevalier de Bleeden était encore maître de sa personne, sans cela un événement tragique eût immanquablement eu lieu, et un meurtre eût été le dénoûment du drame dont nous déroulons les phases aux yeux de nos lecteurs; mais il n'en fut rien. La raison, plutôt que l'effet de la menace de Lowie, fit faire au chevalier cette réflexion que par la violence il ne saurait rien, tandis qu'il était de son haut intérêt de connaître par suite de quelles circonstances Lowie avait conçu la hardiesse de lui faire d'aussi insolentes propositions.

Pâle, haletant, les yeux égarés, il resta un instant immobile, puis posant avec lenteur ses pistolets sur le guéridon où il les avait pris, il passa une main tremblante dans ses cheveux trempés par l'émotion d'une tiède moiteur; il articula à mots entrecoupés :

— C'est vrai, causons d'abord. Il faut être bien hardi pour oser songer ainsi à l'alliance des de Bleeden. Comment as-tu osé concevoir cette pensée? Parle; ta réponse sera le guide de ma conduite.

— L'explication est des plus faciles. Ma fortune,

assise sur des bases solides, est à l'abri de toute catastrophe...

— Excepté des chances d'une saisie par ordre de justice.

— Impossible. Je vous défie de trouver un coin où ses dents puissent mordre. Je me suis toujours conduit de manière à ne rien craindre d'une délation, indiscrétion ou trahison. Et vous, monsieur le chevalier, quand vous ne seriez pas mêlé aussi directement à mes dernières opérations, et connaîtriez... nonobstant ce que vous savez, vous seriez encore incapable de me causer le moindre tort devant la barre.

Vous sentez bien, quand on jouit de tels avantages, quand on est parvenu à une position aussi bien assurée, aussi stable, on doit craindre de la compromettre, et, pour la bien conserver, pour l'asseoir à jamais sur des bases indestructibles, il est urgent, indispensable de la consolider par un bon mariage, qui fasse avantageusement parler de moi.

— Logiquement raisonné.

— N'est-ce pas, monsieur le chevalier? Telle est aussi mon opinion. C'est donc, tôt et bien que je veux m'établir; dans ce but, j'aurais bien désiré une dot sonnante, car les richesses ne nuisent jamais à rien, et il est probable que si j'eusse attendu

quelques années encore, cette condition je l'eusse exigée; mais à présent il convient que je passe outre, et que de mon côté je fasse une concession pour précipiter l'affaire. Voilà donc pourquoi je renonce à une dot, et si j'ai sollicité l'honneur de votre alliance plutôt que toute autre, monsieur le chevalier, c'est qu'ayant l'avantage d'être parfaitement connu de vous, j'échapperai à ces désagréables enquêtes que, sous prétexte d'informations à prendre, d'autres familles ne manqueraient pas de poursuivre sur mon compte. Maintenant je me retire, et je vous souhaite une bonne nuit, monsieur le chevalier; ma proposition doit être mûrie et vaut la peine d'être discutée. Demain matin, j'aurai l'honneur de repasser et de vous exposer les motifs qui peuvent vous décider à conclure avec moi, motifs que votre pénétration vous aura fait apprécier déjà peut-être.

Je vous entretiendrai aussi d'un de nos plus chauds ennemis, M. Mersens, ministre depuis hier, et qui serait porté à nous nuire beaucoup, si nous n'y mettions pas bon ordre. Nous qui tenons son sort entre nos mains. C'est ainsi : il ne sera ministre qu'autant que cela nous fera plaisir. Ah! Isidore, ce secret que vous nous avez appris vous fera le favori de M. de Bleeden ; vous lui avez, par là, rendu un grand service, et demain bien plus

qu'aujourd'hui, il sera à même d'en juger, quand j'aurai eu l'avantage de lui exposer les petites farces inédites de monsieur le chef du cabinet, et les avantages que nous pourrons retirer de la connaissance de ces fredaines.

Monsieur le chevalier, ce soir je ne vous dérangerai pas davantage : agréez, je vous prie, l'assurance de mon profond respect.

Lowie accompagna ces derniers mots du salut le plus gracieux, sentant son gentilhomme d'une lieue, et se retira au village. Il entra dans la meilleure auberge, où malgré la modeste apparence de l'hôtellerie, il put se faire servir un excellent souper, du bon vin qu'il dégusta en amateur, et se coucha ensuite dans un lit très-propre et très-moelleux, où il ne tarda pas à s'endormir sans arrière-pensée et où il goûta jusqu'au lendemain matin le repos de l'homme juste dont la journée a été bien employée.

Quant au chevalier de Bleeden, aussitôt après le départ de Lowie, il entra dans un nouvel accès de rage, mais après avoir bien maugréé, bien juré, il comprit que le mieux était de prendre patience et de ménager Lowie dont il avait si grand besoin, nécessité qui redoublait sa fureur chaque fois qu'il y songeait.

Retournons maintenant auprès de nos autres

personnages, et, dans les faits qui nous restent à raconter, nous retrouverons l'effet des nouvelles menées du chevalier de Bleeden et du chef de bandits.

XV.

VIE DE CHATEAU.

Revenons au château d'Auderghem.

M^me^ la duchesse de Wladimont, véritable type de l'ancienne aristocratie, dont le charme, les manières affables, la douce urbanité, l'entente parfaite à recevoir dignement, à mettre chacun à la place qui lui est due, sans froisser l'amour-propre de personne, ont à jamais disparu d'une société où, soit dit en passant, chacun prétend nier la distance qui le sépare de son supérieur, où, dans un lieu public, le valet dépouillé de sa livrée, ose coudoyer l'égal de son maître ; madame la duchesse, disons-nous, non contente d'avoir établi

dans son château un asile pour toutes les touchantes et nobles infortunes dont elle s'était entourée, voulait encore que toutes ses pensionnaires oubliassent leurs maux, et pussent sans amertume goûter tous les plaisirs qu'offrent la plus charmante habitation de campagne, pourvue de tous les agréments.

Sans être parvenue à un résultat impossible, de bannir à jamais la tristesse du cœur de ses protégées, elle avait obtenu un succès assez éclatant, celui de réunir autour d'elle, à certaines heures, toutes les personnes de sa société, attirées l'une vers l'autre dès les premiers jours de connaissance.

A Auderghem, on dînait à quatre heures, puis la soirée s'écoulait en douces causeries, élégantes, spirituelles, instructives, et dont le souvenir, à l'heure du sommeil, parvenait déjà à distraire du sentiment du malheur, et même plus, le dominait souvent.

La salle à manger (pièce favorite de l'architecte qui avait fourni les plans du château) offrait, en cette saison, un coup d'œil ravissant.

On y pénétrait par la cour d'honneur, le grand escalier de marbre du péristyle, l'antichambre, décorée en salle d'armes, le salon où l'on recevait le matin, et sur la grande table ronde de laquelle chacun trouvait, après le déjeuner, les lettres, les

journaux, les revues, les brochures arrivées par la poste.

La salle à manger venait ensuite, et à droite, la salle de jeux, les salons d'honneur; à gauche la bibliothèque, la galerie des tableaux de famille, et l'escalier dérobé par où, le soir, chacun rejoignait son appartement, complétaient le rez-de-chaussée du corps de logis principal.

Cette pièce où, nous l'avons dit, tous les habitants du château se réunissaient après le dîner, était de forme octogone, éclairée par une porte-fenêtre de balcon dominant l'étang, peuplé de beaux poissons, dont une espèce, des carpes superbes, attirées chaque jour par le son de la cloche, venaient à l'heure du dîner se jouer à la surface de l'eau, et se jeter gloutonnement sur les miettes de pain que les convives s'amusaient à leur distribuer libéralement.

Deux fenêtres, garnies au dehors par des rideaux de plantes grimpantes, dont la verdure luxuriante et la riche végétation tempérait la clarté du jour, trop vif sans cette précaution, flanquaient les deux côtés de ce balcon, et donnaient ainsi que lui sur un paysage magnifique.

Le parc entier, étang, prairies, bois de haute futaie, taillis, ruche, métairie, tout cela paraissait à l'horizon, et cette décoration extérieure

était tellement satifaisante, que la duchesse de Wladimont s'était contentée de faire orner les murs, en guise de complément, de quelques bergerades genre Watteau.

La société réunie en ce lieu charmant était nombreuse et formait divers groupes.

Le duc de Wladimont, semblable à un patriarche, expliquait ses projets pour l'amélioration du bien-être de sa colonie à MM^es^ Merssens et Van Linden, dont les têtes fraîches et belles accompagnaient si bien les tons vénérables de la noble tête du vieillard, qui retrouvait tout le feu, toute le verve de la jeunesse en développant sa théorie, tendant au bonheur de tous ceux dont il s'était entouré.

Le jeune Édouard, appuyé contre les genoux de sa mère, écoutait ces préceptes avec une attention au-dessus de son âge, et oubliait les jeux de l'enfance en contemplant la bonté empreinte sur les traits du duc.

M^lle^ Clarisse de Bleeden, si différente en tout de son frère le chevalier, donnait une leçon aux enfants du major Beltombe, dont plus que jamais, depuis la mort de leur père, elle était la petite maman.

Les pauvres et intéressants orphelins, sous leurs habits de deuil, portent sur leur visage les

traces d'une douce mélancolie; ils déplorent l'absence de leur père, non avec un amer sentiment de désespoir, mais avec la persuasion que la duchesse a fait entrer dans leur âme chrétienne, qu'un jour il leur sera donné de le revoir pour ne plus en être séparés.

Cette espérance, ou plutôt cette conviction, domine, maîtrise leur douleur, et parfois à travers leurs larmes ils sourient en songeant à l'impuissance de la mort qui ne peut séparer pour toujours ceux que Dieu a créés à son image.

M. de Frensberg, le nouveau conseiller, dignement apprécié à la tribune, par ses talents, sa noble ambition, dépourvue de tout préjugé, dégagée de tout mobile suggéré par l'intérêt personnel, son éloquence naturelle et chaleureuse, passe tous ses rares instants de loisir au château d'Auderghem, dont il est devenu le commensal le plus assidu, et il est loin de se douter qu'il a dans la personne de Lowie un rival redoutable.

Assis le plus près possible de sa bien-aimée, il suit avec un profond intérêt la leçon donnée aux enfants, et quand il croit que l'œil vigilant de la duchesse cesse pour un instant d'épier ses actions, il se hâte de se rapprocher de l'institutrice; mais à peine a-t-il eu le temps

de lui glisser quelques mots bien tendres à l'oreille, de lui presser une main que l'on ne songe pas toujours à lui retirer, qu'un regard malin de la jolie surveillante lui apprend que sa vigilance n'est pas en défaut. Alors le comte de Frensberg, comme un enfant surpris en fraude, rougit jusqu'au front, affecte d'être préoccupé de toute autre chose, baisse vivement les yeux, puis les relève l'instant d'après, espérant que son manége n'est pas remarqué, tandis qu'il n'échappe à personne, et que la duchesse sourit à ces preuves évidentes d'un amour véritable, et se félicite intérieurement de ce que sa chère Clarisse est aimée ainsi qu'elle le mérite.

Le comte d'Epinoy, qu'aucun obstacle, aucun parent, nulle gêne, nulle entrave ne sépare de M^lle^ d'Arkel, qui paye ses sentiments du plus tendre retour, est avec elle sur le balcon, accoudés tous deux sur l'élégant treillage de fer.

Là, ils semblent occupés de toutes les belles choses qui les entourent, tandis qu'en réalité ils ne songent qu'à leur amour.

On croirait qu'ils comptent les ronds produits par les bonds des carpes sur la surface des eaux limpides de l'étang.

Non. Ils méditent sur un sujet sérieux; ils paraissent absorbés dans de graves réflexions.

Pourquoi ?

Le comte d'Epinoy ne vient-il pas de dire avec un accent qui part de l'âme : Ma chère Alice.

Ils se serrent doucement la main, et, la tête baissée, ils se concentrent pour ainsi dire dans leur bonheur.

Le reste de l'univers a disparu à leurs yeux, ils s'aiment, et avec toute l'ardeur du seul véritable amour que l'on puisse éprouver dans le cours de la vie.

L'instant d'après, ils lèvent la tête, et regardent si attentivement en l'air que vous croiriez qu'ils suivent avec tristesse le vol de cet épervier qui emporte un ramier dans ses serres.

Point. Ils se dévorent du regard et lisent dans leurs yeux, où le mot *je t'aime* est écrit en toutes lettres.

Leurs regards se mouillent d'attendrissement, ils sourient comme font les anges.

Aucun d'eux n'aperçoit le paisible habitant des bois dont les doux transports les ont tant charmés la veille.

Pourtant le ramier a aussi une compagne pour laquelle il roucoulait naguère, et c'est en roucoulant qu'il fut saisi par l'oiseau de proie qui l'emporta dans son nid.

Le bonheur rend distrait, imprévoyant, égoïste ;

tenez-vous sur vos gardes, jeunes amants : l'amour est le paradis, mais faites attention, vous marchez sur des fleurs, et un précipice est là devant vos pas.

Pourtant aussi, M^lle^ d'Arkel portait le deuil du seul parent qu'elle eût au monde, et des mots de tendresse auprès d'une tombe à peine fermée pourraient dénoter en elle un mauvais cœur, de l'ingratitude ; mais il n'en est rien.

Le marquis de Lutgarde est mort, mais il a atteint les limites les plus reculées de l'existence humaine.

Il est mort heureux ; dans les bras de sa nièce chérie, dont il appelait en vain, à grands cris, la présence ; éloignée, sacrifiée par un prêtre infâme, qui, non content de la dépouiller, condamna encore les derniers instants de son oncle, et les voua au plus pénible des maux, celui de mourir sans un ami pour lui fermer les yeux.

Il est mort, mais après avoir dévoilé les basses manœuvres, et chassé avec mépris l'indigne ministre de Dieu.

Il est mort le sourire sur les lèvres, sous des regards amis.

Il est mort heureux de savoir sa nièce chérie rentrée sous son toit, heureux de lui avoir rendu une opulence dont il l'avait frustrée, trompé par

des rapports mensongers, et plus heureux encore de la savoir échappée à une prison ténébreuse et froide où des nonnes indignes l'avaient précipitée.

Il est mort réconcilié avec Dieu, par un saint prêtre, un digne ministre des autels, un véritable représentant de Jésus-Christ, triomphant du prêtre prévaricateur; son agonie s'est éteinte dans la joie du triomphe, tandis que son râle avait commencé dans les larmes, et en suppliant, mais en vain, qu'on lui rende sa nièce.

D'un autre côté, la charmante Alice avait tant souffert, elle avait si miraculeusement échappé au sort le plus cruel, l'horizon qui se déroulait devant ses yeux était si différent de celui qu'elle redoutait naguère, le parrallèle de sa vie actuelle était si beau, si souverainement beau, comparé à son séjour au couvent, l'amour lui offrait tant de délices, de vagues rêveries, un bonheur si immense et si peu prévu, que la douleur ne trouvait pas une place pour pénétrer dans son âme si bien entourée.

Elle portait à la mémoire de son oncle la plus tendre vénération, et son souvenir, se présentait souvent à son esprit; ses yeux se remplissaient de larmes, mais c'étaient des pleurs plutôt d'attendrissement que d'amère tristesse. Elle connaissait ses nobles vertus, avait assisté à sa der-

nière heure, lui avait fermé les yeux, baisé pour la dernière fois son front vénérable auquel la mort n'avait pas enlevé son auréole de sérénité, et elle espérait, que dans le sein de Dieu, le noble vieillard recevait en ce moment la récompense de toutes les vertus qu'il avait pratiquées ici-bas.

Aussi son deuil était modestement coquet et n'offrait rien de lugubre.

A l'angle le plus reculé de l'appartement, la petite Marie, au piano, étudiait avec ardeur un des plus beaux motifs de *la Favorite*, et paraissait comprendre fort bien déjà ce chef-d'œuvre musical.

M. Walewski, profitant de la permission qui lui était donnée par le duc, passait la majeure partie de ses journées à Bruxelles, et pressait autant que possible les préparatifs de son mariage, pour lequel il ne manquait plus que l'arrivée d'un papier, attendu à chaque instant de Pologne.

Seul des habitants du château, il manquait à la réunion, mais il était rare qu'il passât la nuit à Bruxelles; vers le soir d'ordinaire il rejoignait la société.

La duchesse de Wladimont ne faisait partie d'aucun groupe. Elle allait de l'un à l'autre; donnait un conseil à la jeune Marie, et parfois, pour joindre l'exemple au précepte, touchait deux ou

trois notes de l'instrument, donnait ensuite une caresse aux jeunes Beltombe, menaçait le comte de Frensberg d'un doigt moqueur, encourageait Clarisse dans ses fonctions d'institutrice, venait malicieusement au balcon, demander à Mlle d'Arkel le sujet de sa contemplation et s'éloignait en riant sans attendre sa réponse, pour aller s'asseoir près du duc et des dames Mersens et Van Linden, discuter avec eux, une bonne proposition relative au bien-être de leurs colons.

Enfin elle était partout à la fois, remplissait admirablement ses devoirs de maîtresse de maison, et cette scène d'intérieur, à laquelle nous faisons assister le lecteur, était un véritable tableau de famille.

XVI.

ANGOISSES.

Parfois, une question ou une remarque adressée par le duc ou la duchesse, d'une extrémité de la chambre à l'autre, généralisait pour un moment la conversation, mais bientôt les divers groupes se reformaient pour se confondre encore.

Après un de ces moments de conversation générale, alors que les éclats de voix étaient remplacés par un murmure confus, bruit tout particulier qui s'échappe des causeries des gens du monde et qui ne peut être comparé à aucun autre son ; Mme de Wladimont, sans intention malicieuse cette fois, se rendit sur le balcon où le comte de

Frensberg et la baronne d'Arkel, étaient plus activement que jamais en train de s'adorer.

— Avez-vous lu les journeaux du matin avant votre visite ici, monsieur le comte? demanda la duchesse.

— C'est un soin dont je ne puis plus me dispenser depuis que vous m'avez voué corps et âme à la petite diplomatie, madame la duchesse; naguère encore je trouvais d'un insurmontable ennui de devoir suivre tout au long les interminables discussions des chambres et des conseils de toute espèce; maintenant tout cela m'offre un attrait qui me fait désirer vivement l'arrivée du courrier.

— Cela prouve que vous êtes dans votre sphère à présent, monsieur le comte, et peut-être est-ce une manière à vous d'assommer les heures que vous passez loin de nous. N'est-ce pas votre avis, ma toute belle et charmante Alice? ajouta-t-elle en riant et en saisissant les mains de M^lle^ d'Arkel; puis voyant qu'elle rougissait; — trêve de plaisanterie, quelles sont donc les nouvelles d'aujourd'hui?

— En feuilleton? madame, répondit le comte sur le même ton de gaieté.

— Nullement, monsieur.

— Théâtre?

— Vous n'y êtes pas.

— Ah ! j'y suis, modes et nouveautés.

— Encore moins; vous êtes bien lent à deviner ce qui m'intéresse ! C'est en politique, monsieur, en politique.

— Miséricorde, madame la duchesse ! Après avoir, de vos belles mains conduit nos destinées, voulez-vous à présent tenir les rênes du gouvernement, et diriger les peuples après avoir mené à votre guise les individus?

— Non monsieur, mes prétentions ne vont pas aussi loin; mais, ajouta-t-elle d'un ton plus bas et jetant un regard de côté pour s'assurer que Mme Mersens, absorbée par une démonstration du duc, ne faisait nulle attention à elle, que dit-on aujourd'hui du nouveau ministère? les attaques sont-elles encore aussi violentes?

— Plus que jamais, et, chose inexplicable, ils n'attaquent plus les ministres en masse; tous leurs coups sont dirigés sur un seul. Ce n'est plus au cabinet en entier qu'ils en veulent, c'est aux membres qui le composent.

— Et toujours M. Mersens est le but principal de leurs attaques?

— Non, madame la duchesse, maintenant il en est le but unique. L'auteur de ces articles semble lui avoir voué une haine implacable.

— C'est étrange.

— Bien étrange en effet. On dirait que l'auteur est initié à tous les événements de la vie privée de notre ministre d'État, il a le talent de les narrer d'une manière si spirituelle si amusante même que tous les rieurs sont de son côté, prennent son parti dans la querelle qu'il a engagée et dont le but est mystérieux et inconnu.

— Je n'y conçois rien. Mais, sans doute, ces attaques cesseront bientôt. M. Mersens imposera silence à l'audacieux et vindicatif écrivain.

— Il n'oserait, madame : la liberté de la presse est telle;... à moins cependant qu'il n'y ait calomnie, oh! alors il y aurait lieu à un jugement pour diffamation; mais malheureusement pour M. Mersens, ce n'est pas ici le cas; il ne lui reste plus qu'à se laisser déchirer à belles dents, ou à jeter au journaliste un subside assez important qui le fasse taire.

— Ce moyen réussit-il toujours?

— J'en doute, madame la duchesse. Ici c'est une haine particulière qui semble conduire la plume; jusqu'à présent on n'a parlé encore que du talent d'orateur de M. Mersens, on a rappelé quelques particularités dont tout le monde prétend se souvenir maintenant qu'elles sont citées, et qui discréditent beaucoup le ministre; ce matin on n'en parle pas, mais on nous promet une nou-

velle pour l'édition du soir. Je suis vraiment curieux de la lire.

— Je vais donner l'ordre de m'apporter les journaux dès qu'ils seront arrivés, ils ne peuvent tarder.

En ce moment le valet de chambre de la duchesse entra précipitamment.

— Madame la duchesse, lui dit-il à voix basse, le ministre de..... est au salon, il est arrivé en très-grande hâte, ses habits sont en désordre et ses chevaux en nage; il vous demande avec instance...

— Annoncez-moi, Pierre, je vous suis.

— Eh bien! madame la duchesse, je me doutais que vous recevriez prochainement sa visite, il vous croit sans doute pour quelque chose dans les piqûres de la presse.

— Tel est aussi mon avis, mais je vais le détromper, et l'interroger pour connaître le nom de ses ennemis, qui peuvent être au courant de ce qui le concerne. Il faut que je sache de quelle source ces bruits émanent; il y va du repos de sa femme, car elle porte son nom et partage le ridicule dont on veut le couvrir. Excusez-moi, monsieur le chevalier, et vous aussi, ma chère Alice : on ne doit pas trop faire attendre une excellence...

Le valet de chambre attendait sa maîtresse à la porte de la salle à manger. Il la précéda au salon

d'honneur où le ministre avait été introduit, en ouvrit les deux battants et annonça à haute voix :

— Madame la duchesse de Wladimont!

A ce nom, M. Mersens, quoiqu'il s'attendît à cette visite qu'il avait sollicitée, interrompit brusquement sa promenade, commencée à pas précipités, en long et en large dans l'appartement, et s'arrêta en face de la porte qui se referma aussitôt que la duchesse fut entrée.

M. Mersens semblait agité d'une manière extraordinaire; son front était couvert de sueur, il tremblait convulsivement, ses mains se crispaient par un mouvement nerveux tellement violent que ses ongles lacéraient ses manchettes de dentelle et le mouchoir de batiste qu'il tenait à la main.

Dans ses yeux brillait la colère, non pas cette généreuse indignation qui fait bondir le cœur de l'homme d'honneur justement irrité, mais une de ces colères contenues qui rongent et tuent quand on ne peut les exhaler.

Il s'inclina profondément, mais, on le voyait, c'était avec dépit, sans aucun respect, avec la crainte du prévenu devant son juge, et non pas avec cette courtoisie chevaleresque de l'homme de bonne compagnie qui rend hommage à une dame noble, jeune, belle, aimable, parée en un mot de tous les dons de la nature, de la naissance,

et de la fortune; hommage que l'on rend avec effusion de cœur, et que l'homme du monde, ou seulement celui qui a en lui les instincts des sentiments délicats, recherche comme un bonheur et ne considère jamais comme un acte de servitude.

La duchesse, de nature éminemment polie, ébaucha sans y songer un commencement de réponse à ce salut; mais, par un mouvement de fierté impossible à décrire, elle se redressa de toute sa hauteur avant de l'avoir achevé; altière, imposante, toute sa pose respirait le dédain et la noble indignation d'avoir rendu, quoique ce fût par distraction et sans le vouloir, à cet homme pervers un honneur qui ne lui était pas dû.

XVII.

LICENCES DE LA PRESSE.

M. Mersens, aux yeux de la duchesse, paraissait bien changé. Son costume, sa figure étaient les mêmes, mais pour des regards exercés il n'y avait plus cette uniforme harmonie dans les plis de ses vêtements, mis à présent avec moins de recherche, moins de soin que de coutume; ses cheveux n'étaient plus bouclés avec cette élégante sévérité qui les aurait fait prendre pour la chevelure de marbre de la statue d'un de nos grands jurisconsultes. Des gouttes de sueur, chose incompatible, dira-t-on, avec la gravité calme dont le nouveau ministre semblait avoir adopté le masque, en perlaient

les extrémités et roulaient sur les tons bleuâtres de cette aile de corbeau, où, chose étrange, pour la première fois la duchesse en faisait la remarque, s'entremêlaient déjà çà et là quelques fils argentés.

Étaient-ce déjà les soucis du pouvoir, l'ambition dévorante, ou l'aiguillon du remords, qui faisaient en si peu de temps et avant l'âge grisonner M. de Mersens, ou bien encore était-ce à ces trois causes réunies qu'il devait les signes d'une vieillesse prématurée?

L'examen de la duchesse fut de courte durée.

— Que venez-vous chercher en ces lieux, monsieur? lui dit-elle avec un éclat de voix impérieux, qu'accompagnaient des regards écrasants; que me demandez-vous?

— Madame la duchesse, répondit-il avec un accent de plainte, sous lequel on distinguait faiblement de la rancune, de la rage concentrée, l'assurance de se venger s'il était le plus fort; madame la duchesse, est-ce ainsi que vous observez les conditions que nous avons réglées entre nous, le traité que nous avons conclu?

— Moi, monsieur, reprit-elle en se reculant et en étendant avec un geste sublime de majesté ses mains vers le ministre, comme si elle eût voulu le repousser, moi traiter avec vous? moi accepter des conditions imposées par vous, un assassin!...

— Madame...

— Oui, monsieur, un assassin, un lâche assassin ! vous le savez bien, si bien que je ne devrais pas me donner la peine de le répéter, mais l'indignation l'emporte. Eh ! que venez-vous faire ici, monsieur, je vous le demande? l'air que l'on y respire ne vaut rien pour vous, et vous ne pouvez avoir conçu le projet de m'assassiner aussi. Vous le savez, je ne vous crains pas.

— Madame, madame, criez, emportez-vous, que m'importe? les murs sont épais, vos valets connaissent trop bien leur devoir pour écouter aux portes; injuriez-moi donc, je le veux bien? Puissiez-vous tout dire et puis me laisser en paix, ne pas me rendre aussi ridicule que je le suis devenu par votre œuvre, ne pas me faire souffrir mille morts.

— Ce langage est étrange; que voulez-vous dire, monsieur? Est-ce à moi qu'il s'adresse? Depuis que j'ai sauvé de vos horribles mains l'angélique créature que j'ai la douleur de devoir appeler votre femme, ma bouche ne s'est point souillée à prononcer votre nom. Je ne vous comprends pas.

— Assez, madame, assez ! trêve à vos sarcasmes ; vous seule pouvez savoir ce qui m'est arrivé, et vous seule connaissez ma honte et pouvez la dévoiler.

— Expliquez-vous et soyez bref; je vous le répète, je ne vous comprends pas.

— Cette explication est inutile, madame, car vous me comprenez de reste; mais puisque vous l'exigez, je dois me soumettre sans murmure, et vous le voyez, madame, je ne m'insurge pas, je me soumets sans révolte.

Quand pour venger mon honneur indignement outragé, traîné dans la boue, j'ai voulu mettre un terme à la honte dont on m'abreuvait...

— Monsieur, interrompit la duchesse, vous me feriez pitié, et je rirais de vous si vous ne me faisiez horreur. Votre excuse est une infamie plus grande encore que votre crime; vous savez bien que l'honneur, je ne dirai pas le vôtre, monsieur, vous ne savez pas ce que c'est et n'en avez jamais eu; que l'honneur, dis-je, d'un mari ne peut être entaché, parce qu'un homme bien épris se jette, dans un moment d'égarement, aux pieds de sa femme qui ne songe point à l'écouter. Ne prenez pas la peine de nier les faits avérés, c'est vous fatiguer sans raison, c'est vous rendre plus méprisable encore; le scélérat qui commet un crime avec lâcheté et bassesse est plus infâme que le bandit de profession : celui-ci, au moins, agit avec conviction. Votre conduite est bien simple, elle se résume en deux mots : vous avez voulu briser le piédestal sur le-

quel vous vous êtes élevé, et le trouvant désormais trop étroit vous avez voulu en descendre pour remonter sur un autre.

— Vous pouvez m'insulter, madame; avec vous toute discussion est inutile, je me suis livré à merci.

— Pauvre victime, n'est-ce pas?

— Oui, madame; oui, pauvre victime, et surtout victime insensée. Le droit que la raison, la loi divine, la justice naturelle m'accordaient de disposer d'une vie employée à m'outrager, ce droit, de misérables préjugés, d'absurdes lois humaines, me le défendent. Seul j'ai voulu me venger; j'ai joué, j'ai perdu la partie; l'enjeu était une existence, vous eussiez dû prendre la mienne de suite, dès que vous l'avez gagnée, madame; ne pas m'imposer des conditions que vous n'avez pas tenues, vous, madame, qui voulez être si loyale...

— Vous divaguez, monsieur...

— Non, madame la duchesse, non je ne divague pas, je jouis encore de toute ma raison, quoiqu'il soit possible que bientôt elle m'échappe.

— Vous êtes ministre pourtant, vous avez voulu l'être, vous êtes à la tête du cabinet; à moins que de vouloir être élu roi, je ne connais plus de position à laquelle vous pourriez prétendre. Oh! s'il n'eût dépendu que de moi, le

pouvoir ne serait pas en vos iniques mains, mais un ange a supplié, je n'ai pu résister à ses désirs, et vous voilà ministre...

— Et c'est ce qui me perd, vous le savez bien; les misérables attaques des journaux, auxquelles je suis tous les jours en butte, par qui me sont-elles suscitées?...

— Que sais-je? vous avez tant d'amis.

— Ah! ne raillez plus, madame, c'est trop. Dites-moi à quel prix je pourrai trouver le repos que vous m'aviez promis.

— Vous voulez dire l'impunité. Mais n'importe, je suis étrangère au sujet de vos doléances; depuis que j'ai réglé avec vous le compte de l'angélique M^me^ Mersens, je ne me suis plus occupée de vous.

— Ah! vous niez encore, madame? suis-je assez humilié! Est-il souffrance plus grande que la mienne! Tenez, lisez ceci. Je sais que c'est inutile, vous savez tout; vous seule, d'ailleurs, pouvez le savoir. Tenez, voilà le premier journal dont les baveuses morsures m'ont atteint, d'où peuvent-elles provenir?

La duchesse de Wladimont prit avec dédain la feuille que le ministre lui présentait, et à l'endroit désigné elle lut ceci :

. . . . . .

.....Victoire au parti catholique! Sonnez, trom-

pettes. Battez, tambours. Prêtres, entonnez l'hymne de reconnaissance à l'Éternel. Malheureux libéraux, soumettons-nous, notre cause est perdue; nous avons combattu avec courage, mais la victoire nous a abandonnés, à tire-d'aile elle s'est envolée au camp ennemi. Malheur sur nous. Résignons-nous et oublions le temps où nous étions libres et victorieux; notre cause est à jamais perdue. Vidons nos coffres; vaincus, payons aux vainqueurs les frais de la guerre...

— Mais, qu'est donc cela, monsieur? dit la duchesse interrompant sa lecture : refusez-vous au parti que vous avez détruit la consolation d'entonner le chant de mort? C'est renouvelé des Buoticos, cela; c'est très-touchant, et je m'y interresserais si j'en avais le loisir.

— Lisez, madame, vous n'êtes pas au bout.

Si nos richesses sont insuffisantes, et elles le seront, hélas! dépouillons-nous de notre dernière obole, vendons nos biens à l'encan, emmenons au bazar nos enfants, nos pères, nos femmes et nos filles. Si elles sont jeunes et belles, elles indemniseront nos maîtres, sinon elles seront attelées aux nouvelles machines destinées à tisser le lin des chasubles et les fils d'or et d'argent des étoles. Telle est notre dernière ressource, hâtons-nous de nous en servir, puis courbons la tête

sous le glaive ennemi, et attendons qu'il s'abaisse. Oh! infortunés! nous avons osé lutter, et M. Mersens, l'orateur habile, l'avocat éloquent, incomparable, est au pouvoir! Insensés que nous sommes!...

— Voilà qui est très-flatteur pour vous, et ne devrait point donner lieu à vos récriminations.

— Madame, de grâce, abrégez ces tortures...

— Vous parlez de tortures, vous, monsieur, qui avez versé de vos mains l'acide hydrocyanique à une femme vertueuse, et qui, pour la décider à se soumettre à cette horrible nécessité que vous lui aviez imposée, vouliez assassiner devant ses yeux son jeune enfant! Il n'y a pas d'excuse à cela, monstre que vous êtes! qui connaissez si bien ce que c'est que le cœur d'une mère, qui savez si bien ce que c'est que la torture.

Mme de Wladimont prononça ces paroles avec une nouvelle indignation qui remplaça le ton de froide ironie qui peu à peu se glissait dans son langage.

M. Mersens baissa la tête pour cacher sa rougeur.

La duchesse poursuivit :

Insensés que nous sommes! La férule de M. Mersens nous guérira de nos chimères. Connaissiez-vous M. Mersens, incrédules qui espérez

encore et attendez l'occasion de vous insurger. Vous avez osé vous plaindre sous les ministères de MM. Falon, Lassore et Doche! Qu'avez-vous gagné? Répondez. On vous a faits petits, très-petits, et maintenant on vous écrasera. MM. Falon et Lassore se défendaient dans leur camp fortifié, leurs puissants auxiliaires combattaient pour eux, M. Doche payait de sa personne; et maintenant voici M. Mersens qui va bien plus loin que ses prédécesseurs; il ne combat, ni n'attaque, il pose.

Un ministre poseur est la pire de toutes les calamités; pourvu qu'il ait la première place à la tribune, que lui importe le reste? l'intérêt du peuple qu'il représente est peu de chose pour lui, il sacrifie tout à sa cupidité. . . . . . .

Après ce long préambule venait la série de toutes les qualités négatives et mauvaises du nouveau ministre; on parlait beaucoup et fort clairement, quoique sans préciser aucun fait, de ses mœurs hypocrites, en un mot il y était bien jugé. Ce que nous avons dit de son caractère, de ses moyens, de ses talents, tout y était nettement exprimé; cet article devait à jamais perdre M. Mersens dans le monde politique. C'était un rude échec dont il ne pourrait jamais se relever.

— Eh bien, monsieur, qu'ai-je de commun

avec cette ennuyeuse lecture? Vous voilà bien jugé, le portrait est très-ressemblant, mais d'autres que moi depuis longtemps ont fait les mêmes remarques; d'ailleurs, que peut-il y avoir de commun entre la duchesse de Wladimont et des articles de journaux?

— Et ceci, madame, qui donc le saurait? Qui peut avoir écrit cette infamie, qui donc a intérêt à m'accabler ainsi? dit-il en tendant à la duchesse un journal moite encore.

Dans un entre-filets placé au beau milieu du journal, à l'endroit le plus apparent, et imprimé en caractères différents du reste du texte, afin que le lecteur le plus distrait ne pût le passer sans le lire, la duchesse lut ce qui suit :

Nous regrettons que le défaut de place nous empêche d'entretenir nos lecteurs de quelques nouvelles et intéressantes turpitudes ministérielles. Nous disons nouvelles, quoiqu'elles ne le soient pas, parce que jusqu'à ce jour elles ont été parfaitement inédites et que nous avons le plaisir d'en offrir les prémices à nos abonnés :

Ce soir, si le procès de Lacenaire et les nouvelles du Punjâb nous en laissent la place, nous commencerons, en feuilleton, une nouvelle série d'histoires édifiantes et curieuses, dans lesquelles M. Mersens ne posera plus, mais jouera un rôle

actif et des plus formidables : c'est étrange, mais véridique, et par cela même fort curieux.

Plus bas et en caractères également excentriques, il y avait :

Les arts et les sciences refleuriront sous le nouveau ministère. M. Mersens est jaloux de remplir le rôle de Mécène. Ce soir, une personne occupant un très-haut emploi dans ses bureaux est venue nous offrir un subside de six cents abonnements. Hélas! nous avons dû renoncer à cette munificence, à cet encouragement flatteur. Quelque agréable qu'un pareil subside puisse être à un journaliste bien pensant, nous avons dû refuser, parce qu'une petite condition y était jointe sine quâ non ; *il fallait ôter à l'honorable M. Mersens la belle place qu'il occupe journellement dans nos colonnes. Hélas! hélas, le subside nous est échappé ; il a glissé entre nos mains, car que pouvons-nous faire sans M. Mersens? il est notre providence! Si nous ne recueillons comme manne céleste ses moindres faits et gestes, nous serons bientôt réduits, pour remplir nos douze colonnes, y compris les annonces, de donner en pâture à nos lecteurs d'abominables canards renouvelés des Grecs. C'est donc avec un profond chagrin que nous avons remercié M. Mersens de ses bonnes intentions à notre égard, d'autant*

plus que le budget, hélas! ne nous en saura aucun gré.

Et dans une autre colonne :

Nous offrons à M. le ministre Mersens, le double du subside qu'il nous a offert pour chacune des parties de ses mémoires véridiques, qu'il divisera en quatre parties, nous laissant la latitude de les imprimer à quatre mille exemplaires. Si M. Mersens consent à cet engagement, nous nommerons, pour les cas de contestations imprévues, divers arbitres, très au courant de la matière et à même de vérifier l'authenticité des faits relatés dans le manuscrit.

La première partie contiendrait, en ce cas, tous les événements de sa vie, depuis qu'en juste punition d'un faux rapport au proviseur, les élèves du collége d'Alost, ses camarades, lui ont brisé une dent et déchiré l'oreille gauche, jusqu'au jour où il eut la face bleuie à grands coups de cuiller à pot, administrés par la cuisinière de monsieur le procureur du roi, qui l'avait surpris en flagrant délit de tentative de séduction envers sa nièce.

Plus loin encore, la duchesse lut avec un profond étonnement et une douloureuse surprise :

Une honnête récompense est promise à la personne qui retrouvera et ramènera chez elle la

maîtresse ou ancienne maîtresse de M. le ministre Mersens, entretenue par lui, au premier, Courte rue Neuve, n° 7. Cette demoiselle a quitté son logis depuis trois semaines, sans en dire le motif et après avoir revendu tous ses meubles au tapissier, M. Claes, qui les lui avait fournis.

Voici au reste le signalement auquel elle peut être reconnue :

Age : dix-neuf ans.

Taille : petite et assez bien prise.

Visage : ovale.

Front : bas.

Yeux : noirs.

Nez : bien fait.

Menton : rond.

Cheveux et sourcils : noirs.

Elle répond au nom d'Adèle Houtard.

S'adresser au bureau de ce journal sous les initiales A. H.

— Ah! dit la duchesse après avoir achevé avec une amère douleur cette triste plaisanterie, c'est infâme, en effet! non pas en ce qui vous touche, monsieur, mais pour cette pauvre Adèle. Tout ce qui vous entoure, tout ce qui vous appartient, doit-il être flétri, maudit comme vous? Allez, monsieur, retournez à votre tribune, je m'occuperai de cette affaire et tâcherai à mon tour de

faire cesser ces écrits qui tueront des êtres aussi dignes d'être estimés que vous méritez de mépris. Je ne vous retiens plus, monsieur.

Il n'y avait pas à répliquer à ces paroles ni au geste qui les accompagna, surtout pour M. Mersens. Il s'éloigna sans répondre, mais dès qu'il fut hors de la vue de la duchesse, il tendit le poing vers elle en murmurant avec rage :

— Oh ! je vivrai assez pour me venger de toi et de tes protégés; mais tu as beau dire, tu n'es pas étrangère à ces manœuvres, mais l'heure de la vengeance sonnera et elle sera terrible ! Ce fut la rage au cœur et la menace sur les lèvres que remonté dans son brillant équipage, il roula rapidement vers Bruxelles, faisant mille imprécations de vengeance, interrompues par ses pensées qui lui représentaient avec horreur combien sa réputation, naguère si belle, était tarée, si ce n'est à jamais flétrie.

La duchesse, restée seule, devint pensive.

— Quelle terrible punition de ses crimes s'amasse sur cet homme ! Les suites de cette mystification seront mille fois plus affreuses pour lui que ne l'aurait été une dénonciation devant les tribunaux. Quels que soient les auteurs de ces pamphlets, ils sont les instruments de la vengeance divine, dont la justice frappe déjà le meur-

trier de sa femme et de son fils. Que serait-ce si l'on savait tout!

Le voilà donc torturé, brûlé à petit feu, par des ennemis invisibles, alors qu'il est parvenu à l'apogée de son ambition. Quel terrible exemple!

Ah! pour la pauvre Adèle, pour d'autres encore, il faut que ces attaques aient un terme. Dieu, qui le punit, l'atteindra par un autre moyen.

Alors la duchesse rentra au salon; elle appela les comtes d'Épinoy et de Frensberg. A la lecture du dernier article ils furent frappés de stupeur.

— Qui peut avoir écrit cela? demanda la duchesse.

Tous deux haussèrent les épaules en silence, ils étaient atterrés, muets d'étonnement.

Depuis peu de jours seulement la duchesse leur avait appris les particularités relatives à Adèle, parce que cette confidence était nécessaire au succès de leur association, et que M^me^ de Wladimont les connaissait trop parfaitement pour ne pas être persuadée qu'il n'en résulterait aucun tort à la jeune marchande dont la conduite était toujours exemplaire, et dont les grâces et l'amabilité attiraient force chalands de jour en jour plus nombreux.

Le chevalier devait être encore en Allemagne, les informations les plus minutieuses tendaient à

le faire croire; en quel endroit, on ne pouvait le préciser, car il est fort difficile de suivre la trace d'un touriste dans un pays où il est inconnu; mais la duchesse savait que plusieurs personnes avaient reçu de lui des lettres portant divers timbres, tous de villes situées sur les bords du Rhin.

D'ailleurs il ignorait certainement tous ces détails. Et pourquoi serait-il l'ennemi de M. Mersens?

M. Van Linden, surveillé de si près qu'aucune de ses démarches ne pouvait échapper à la duchesse, était toujours dans l'apathie où l'avait plongé la vue de sa femme.

Qui donc pouvait connaître ces particularités et avoir un intérêt assez grand pour chercher à nuire de la sorte à un ministre puissant, et être assez riche à la fois pour pouvoir offrir à un journaliste, dans le simple but d'être servi dans sa vengeance, des avantages assez grands pour pouvoir, sans crainte de surenchère, acheter la vénalité de sa plume.

La soirée s'écoula en conjectures; MM. les comtes de Frensberg et d'Épinoy retournèrent à Bruxelles, et malgré l'heure indue rencontrèrent encore le rédacteur de la feuille, auquel ils demandèrent avec instance le nom de l'auteur de ces articles fulminants.

Le journaliste resta impassible, et déclara que

pour rien au monde il ne ferait connaître ce nom, à moins d'y être forcé, ce qui ne pouvait arriver que dans le cas d'une plainte en diffamation, ce qui n'était pas à craindre; les questionneurs le savaient bien.

Désespérés du non-succès de leur tentative, ils se retirèrent sans trop insister, craignant de se compromettre à leur tour.

Cet incident mit de nouveau tout Auderghem en émoi; la duchesse, avec son instinct de sagacité et de divination exquise et féminine, soutenait que cet acharnement à poursuivre le ministre avait un but caché et qu'il en résulterait inévitablement une catastrophe.

Ce qui l'effrayait par-dessus tout était le mystère dont s'entouraient les auteurs de ces libelles. D'après les informations prises au bureau du journal, le rédacteur seul, paraissait-il, était initié; il copiait de sa main les manuscrits qu'il fournissait à l'imprimerie, afin qu'il ne restât aucun indice qui pût aider à trouver la voie, et, l'on s'en était convaincu, malheureusement il était incorruptible.

M. Van Linden, au sens de la duchesse, comme ancien prétendant de M. Mersens, aurait, par dépit, pu concevoir une idée de vengeance dont jusqu'à ce jour l'esprit de parti n'offrait aucun

exemple; mais M. Van Linden ne sortait pas de la stupeur où l'avait plongé la vue de sa femme, avec laquelle la duchesse espérait bien le réunir avant peu, guéris tous deux des illusions qui les avaient rendus si profondément malheureux.

En attendant que ce nouveau mystère s'éclaircît, la duchesse trouva prudent de redoubler de surveillance; elle mit pour ainsi dire Auderghem en état de siége, afin d'être préparés à tout événement.

La première mesure fut d'empêcher qu'aucun journal ne parvînt au salon de lecture avant que le duc, la duchesse, ou le comte d'Épinoy se fussent assurés qu'il ne contenait rien de suspect où capable d'alarmer M^me^ Mersens et ses nouvelles amies.

XVIII.

MARIE.

Sous les auspices de M^me^ la duchesse de Wladimont, la petite Marie était devenue en peu de temps une adorable créature; une charmante jeune fille dans toute l'acception du mot.

Son visage radieux, d'une beauté séraphique, portait ce cachet de suavité et de douce béatitude comme on aime à représenter les images des vierges telles que Raphaël, le grand peintre, nous montrait si bien les siennes.

Rien dans Marie ne dénotait les cruautés exercées jadis sur elle par la hideuse *Tantje*, son infâme parente; le physiologiste le plus expert

n'eût pas retrouvé en elle les traces de la misère, du dénûment le plus absolu, des souffrances de toute espèce dont cette jeune fille, aux instincts si délicats, avait été longtemps la proie.

Tendre fleur des salons, plante délicate et fraîche, dont le parfum, semblait embaumer la brise du matin et que la moindre carresse du zéphyr devait faire onduler sur sa tige légère, qui eût cru en la voyant parée de toutes les grâces du printemps, frêle et mignonne et pourtant pleine de séve et de vigueur, qu'elle avait été transplantée des extrémités du pôle en serre chaude, de l'antre infect d'une ignoble mégère dans un salon opulent, où maintenant elle semblait née, tant elle s'y était acclimatée, s'y vivifiait et s'y trouvait bien à sa place?

Naguère encore, pâle, souffreteuse, étiolée, brisée par la souffrance, n'ayant plus que le souffle, et quel souffle, grand Dieu! s'exhalait de sa pauvre petite poitrine, aplatie, décharnée et diaphane n'eût été la malpropreté dégoûtante dans laquelle elle végétait; la pauvre Marie perdait chaque jour quelque parcelle de l'intelligence, la vivacité, la spirituelle verve dont la nature l'avait douée et qui se serait si bien développée dans toute autre situation.

Parvenue au dernier degré de son abaissement,

Marie avait encore en elle, sans le savoir, l'instinct le plus délicat, le plus précieux de son sexe. Cette pudeur, non-seulement des sens, mais encore de l'âme, qui se replie en elle-même au moindre contact qui la froisse; suave sentiment dont chaque femme porte en elle le germe en naissant, dont les ramifications s'étendent sur tous les actes de sa vie; qui, bien développé, bien compris et surtout bien senti, lui fait remplir sa mission, celle d'un ange consolateur, compagne telle que Dieu l'a faite à l'homme pour qu'il puisse être véritablement heureux.

C'était ce qui avait sauvé Marie; non pas tant parce qu'elle avait énergiquement repoussé le chevalier de Bleeden et toutes les tentatives de séduction essayées auprès d'elle : toute jeune fille est susceptible d'un pareil effort; mais parce qu'elle avait pu conserver intacte la virginité de son âme et sa candeur.

Aussi, il fallait la voir maintenant! Admise au salon chaque fois que M^me^ de Wladimont réunissait ses hôtes, ce qui arrivait chaque jour; elle y était bien à sa place vraiment; modeste et timide, mais nullement gauche ni embarrassée.

Aussi sa présence était-elle bien remarquée, et plus d'une fois, quand par une réminiscence de chagrin la réunion tournait à la mélancolie, elle

en faisait tous les frais et parvenait à l'égayer par son doux chant, et des reparties si spirituelles et si gaies que chacun l'aimait autant que pouvait l'aimer la duchesse elle-même.

Marie, de pauvresse qu'elle était à quelques mois de là, était donc devenue une délicieuse demoiselle; non pas une grosse et courte, ou maigre et longue fille bourgeoise, née sous le comptoir ou dans l'arrière-boutique, et devenue toute fière de l'importance donnée par quelques écus, la robe de soie et le chapeau renouvelés à chaque saison : non, c'était une véritable demoiselle dans toute l'acception du mot; exhalant sans le vouloir, sans le savoir même, un parfum de distinction et d'élégance qui dénote la femme comme il faut, et la fait paraître telle, dans quelque position de la vie que les événements la placent.

Cette éminente qualité paraissait innée dans Marie et semblait extraordinaire quand on songeait qu'elle s'était montrée au grand jour et développée rapidement dès qu'elle eut eu un modèle devant les yeux pour se former. Il est vrai que ce modèle était l'exquise duchesse de Wladimont; mais encore, pour arriver au point où elle était, il semblait qu'une longue transition était indispensable, mais Marie s'était couchée chrysa-

lide le soir, et éveillée, le matin, brillant papillon aux ailes diaprées.

Sa distinction se trahissait en tout. Mme de Wladimont, sachant combien la toilette est un soin important pour une femme, voulut, après avoir présidé à la première métamorphose de la jeune fille, lui abandonner pour la suite ce soin, afin d'étudier quels étaient ses goûts naturels et ses instincts de coquetterie, ce qui devait lui donner, plus peut-être qu'une conduite étudiée, la mesure du caractère de Marie. Elle voulait aussi, de cette manière, démontrer à la jeune fille le ridicule des oripeaux éclatants dont sans doute, profitant de la latitude que lui laissait sa protectrice, elle allait se parer.

Grande fut sa surprise. Parmi les étoffes de femme qui lui furent mises sous ses yeux, Marie choisit sans hésiter, sans embarras, les plus simples, mais en même temps les plus fraîches et d'un bon goût irréprochable. Les façons qu'elle adopta furent les plus modestes, les plus chastes et en même temps les plus élégantes.

Des manchettes et une collerette de son travail complétaient cette toilette simple, mais qui lui allait à ravir, à tel point que Marie, placée à côté d'une des belles dames du château, était,

sous le rapport de l'art, mieux mise peut-être que les élégantes avec lesquelles on la comparait.

La première fois que la duchesse la vit ainsi parée, elle l'embrassa avec effusion et fut plus satisfaite que la pauvre Marie ne pouvait le croire, ne soupçonnant pas, la simple enfant, le sujet de joie de sa noble et bonne protectrice.

Les dimanches, les grands jours, Marie restait également simple et propre; elle ne variait pas sa mise, c'était sa coquetterie à elle, et peut-être c'était la meilleure.

Mme de Wladimont l'engagea à apporter dans les grandes occasions un peu plus de luxe dans sa toilette, mais dès les premiers mots Marie l'interrompit avec un bon sens remarquable.

— Madame la duchesse, lui dit-elle, vous êtes trop bonne pour moi pour que je songe à vous cacher une seule de mes pensées. La belle éducation que vous me faites donner, votre haute protection dont je saurai toujours me montrer digne, mon courage et ma bonne volonté, me font espérer, Mme la duchesse, que je serai à même de gagner par moi-même mon existence d'une manière honorable; je veux donc prendre des habitudes que je pourrai garder toujours : me le permettez-vous, madame?

Pour toute réponse la duchesse serra la main de sa protégée, et se félicita d'avoir si bien placé ses bienfaits.

M. Bassett, toujours enchanté des progrès de son élève, la citait partout comme un prodige, et quoique ce fût un rude coup pour le brave homme, sa conscience honnête l'obligea un matin à lui faire le fatal aveu qu'il n'avait plus rien à lui apprendre, qu'à peine il pouvait encore lui donner quelques conseils, dont bientôt elle n'aurait plus besoin.

Il espérait, disait-il, qu'elle voudrait toujours le conserver pour ami, car de son côté il ressentait pour elle une affection toute paternelle.

Son élève lui sauta au cou et l'embrassa sur les deux joues, et appela si bien son bon petit M. Bassett pour toujours, que le digne maestro, de contentement, en retourna le devant de sa perruque sur le côté et mit au lieu de la pomme le bout de sa canne sous son nez, ce qui lui fit faire une affreuse grimace et lui donna un air si comique que Marie, malgré son respect pour lui, en rit aux larmes, hilarité que M. Bassett partagea de grand cœur : sa petite élève, sa chère Marie lui avait promis de ne jamais cesser de l'aimer !

XIX.

RENCONTRE.

Quelques jours après la venue de M. Mersens au château d'Auderghem, Marie s'endormit, sans avoir pris la précaution de fermer une des fenêtres de la jolie chambre qu'elle occupait au second, à l'aile gauche du bâtiment, qui donnait sur le parc. On a le sommeil pesant à cet âge, mais pourtant, contre son habitude, elle fut éveillée dès quatre heures du matin, par le chant des oiseaux, un rayon du soleil, le vent qui vint caresser son front et ses joues roses et pures, l'air vif qui se jouait dans ses beaux cheveux blonds, abondants et épars sur le frais oreiller de batiste,

auquel sa charmante petite tête n'imprimait qu'une légère pression.

Personne au château n'avait un sommeil aussi paisible, aussi doux que celui de Marie; elle était si heureuse! son ancienne misère, ses infortunes passées étaient si loin! A qui a souffert, et qui est jeune encore (ceci est une condition indispensable), quelques jours de bonheur suffisent pour ensevelir le passé, non pas dans les régions de l'oubli, mais à peu près aux limites de l'infini.

Marie, hors la mort de sa sœur Trinette, chagrin violent s'il en fut, mais qui se console toujours, quand on songe que chacun doit subir la loi commune, chagrin qui se change en douce émotion presque toujours accompagnée d'un sourire, quand on songe à l'être chéri qui n'est plus; hors cette peine, disons-nous, Marie n'avait aucun sujet de rechercher dans le passé des causes d'une douleur qui n'était pas de son âge.

Loin de là, car c'était à ses malheurs qu'elle devait la protection de la duchesse, qui la rendait si heureuse.

Aussi savourait-elle son bonheur avec les délices d'une conscience pure, et dormant ou éveillée, on la voyait toujours un sourire sur les lèvres, à moins qu'elle ne méditât, et elle méditait souvent, sur tant de sujets qui passent inaperçus,

quand on est enfant, et qui font réfléchir quand on devient jeune fille!

En s'éveillant de si bonne heure, Marie se sentit plus joyeuse encore que d'habitude; quand on est si heureux qu'elle l'était, on aime à dérober le plus possible au sommeil, et elle se promit d'employer souvent le même moyen pour parvenir à ce résultat.

Voulant profiter des heures qu'elle gagnait sur sa journée habituelle, elle se laissa glisser hors du lit, s'agenouilla, offrit à Dieu son cœur si pur, bondit à la fenêtre, s'assura que le temps était favorable, descendit sans bruit dans le parc, afin de ne pas éveiller ceux qui dormaient encore, et bondit comme une jeune biche dans les larges allées, bordées de bouquets de buis, respirant à pleine poitrine cet air si pur, et les aromes des plantes les plus rares, portés sur les ailes de la brise du matin.

Bientôt, malgré la distance, elle atteignit l'extrémité du parc, et là elle rencontra une petite porte donnant sur la campagne, ouverte déjà par un jardinier matinal.

Marie hésita un instant, mais séduite par l'aspect de la belle campagne, par la sécurité dont elle jouissait à Auderghem, elle franchit l'enclos du château, et continua au hasard sa promenade

vagabonde et se dirigea çà et là, suivant l'impulsion de ses pensées, tantôt au pas de course, tantôt tout doucement pour reprendre haleine, et se préparer à une course nouvelle.

Au bout d'une heure, fatiguée de l'exercice auquel elle s'était livrée, elle sentit le besoin de se reposer et s'assit sur un tertre, au pied d'un chêne plus que centenaire, dont les racines perçaient la terre serpentant dans tous les sens et couvrant toute la largeur du chemin.

Marie regarda autour d'elle; ces lieux ne lui rappelaient aucun souvenir, c'était un chemin creux, bordé de grands arbres, tortueux, rapide et encaissé entre deux talus d'inégale hauteur. Aux pieds de la jeune fille un ruisseau roulait ses eaux limpides sur un fond sablé et uni, et faisait entendre ce doux murmure tant chéri des poëtes.

C'était agreste et champêtre. Marie jeta un regard autour d'elle et sourit. Elle n'était nullement effrayée de son isolement; puis, appuyant son menton dans une main, elle se mit à réfléchir à sa position actuelle et à établir un parallèle avec sa première enfance, dont quelques jours la séparaient à peine.

Elle pleura au souvenir de sa pauvre sœur, morte si jeune; mais en songeant aux circonstan-

ces de cette mort à l'hôpital, elle remercia Dieu de lui avoir inspiré de tels sentiments avant de l'appeler à lui, et le supplia de lui pardonner en faveur de ses larmes, de son repentir sincère et surtout de son inexpérience. Elle ignorait le mal, lorsqu'à force de séductions et de tortures on la fit entrer dans une carrière vicieuse, que certes elle aurait quittée, si la mort ne l'eût pas arrêtée dès ses premiers pas vers le chemin du devoir.

Puis, elle songea à son infâme parente, et ne trouva place dans son cœur que pour une profonde pitié. Elle la croyait insensée; tant de perversité lui semblait impossible.

Puis encore elle songea à M^me^ de Wladimont, et se jetant à genoux, le front courbé, elle pria Dieu de lui prendre sa part de bonheur en ce monde pour en doter sa noble protectrice.

Rendue plus grave par la prière, elle se releva et voulut retourner au château où, lui semblait-il, il était temps qu'elle rentrât.

La route lui était complétement inconnue; mais elle fit quelques pas encore et se retrouva bientôt, au sortir du chemin, dans la direction du village à plus d'une demi-lieue du château.

La distance ne l'effrayait pas, elle avait de bonnes jambes, un robuste appétit et la meilleure intention de ne pas manquer au déjeuner, qu'elle

prenait à sept heures en compagnie de M^lles^ de Bleeden, d'Arkel, de M. Bassett, de M. Walewski et des jeunes enfants.

La route où elle était n'est pas directe, elle serpente, ombragée par de grands arbres, chênes et frênes au feuillage épais.

Au premier détour, Marie s'arrêta, surprise mais non pas effrayée. Un homme assis sur un tertre soulevé par les épaisses racines d'un chêne énorme, l'avait reconnue et s'était vivement levé à son approche; roulant entre ses doigts les larges bords de son chapeau, les yeux baissés, le front couvert de rougeur, il attendait anxieux qu'elle passât devant lui, n'osant, lui, se porter à sa rencontre, troublé qu'il était par l'air digne de la jeune fille. Cet homme, Marie le reconnut au premier coup d'œil, c'était Peeters, et pourtant un changement complet était survenu dans sa personne. Au lieu de la casquette, la grosse cravate de laine, la blouse, le pantalon rayé de couleur sombre et les souliers ferrés qu'il portait d'ordinaire, il était vêtu complétement en ouvrier endimanché et cette métamorphose était expliquée par son changement de fortune.

Il portait une redingote et un gilet noirs, une cravate bleue, un pantalon de nankin, des bottes, ma foi! et jusqu'aux callosités de ses mains la-

borieuses étaient recouvertes par des gants de fil gris; du linge grossier, mais d'une grande blancheur, achevait d'en faire un homme très-présentable. Son chapeau de marin était le seul indice de sa profession.

Marie s'élança vivement, joyeuse, à sa rencontre, en lui tendant les deux mains.

— Peeters, mon ami, lui dit-elle, c'est vous! je suis heureuse de vous revoir. Vous venez au château? monseigneur et madame la duchesse vous recevront avec plaisir, ils sont satisfaits des rapports qu'ils reçoivent tous les jours sur votre compte.

— Mamzelle Marie, mamzelle Marie, balbutia Peeters, oh! je suis content, content!

— Et moi aussi, mon ami; mais pourquoi m'appelez-vous ainsi? Je vous dois tant, vous m'avez sauvé la vie, l'honneur, et vous m'appelez mademoiselle quand moi je dis Peeters; oh! c'est mal!

— Non, mamzelle, non, laissez-moi vous appeler ainsi, il le faut.

— Eh bien, soit, mon ami, je ne veux pas vous contrarier dans votre politesse; mais vous m'accompagnerez au château : vous y veniez, n'est-ce pas?

— Non, mamzelle Marie, je n'y allais pas; du

moins je n'ai à parler qu'à M. Walewski et j'aurais pu le voir à Bruxelles.

— Comment, Peeters, vous n'êtes pas venu exprès à Auderghem pour aller au château? ah! c'est mal cela, Peeters; seriez-vous ingrat?

— Moi, mamzelle Marie, ingrat! moi qui dois tant aux bontés de monseigneur, moi qui me ferais couper en petits morceaux pour lui, qui donnerais vingt-cinq vies si je les avais! ingrat? oh non! croyez-le bien, mamzelle Marie.

— Expliquez-moi donc votre conduite, mon ami, je ne la comprends pas.

— Eh bien, mamzelle Marie, voulez-vous connaître mon plus grand bonheur? le voici. Les jours de fête ou de chômage, après avoir réglé mes comptes de la semaine, quand je me suis assuré que tout est en ordre, je viens promener par ici, car au château est tout ce que j'aime au monde: monseigneur, madame la duchesse, M. Walewski et vous, mamzelle Marie, oh! vous surtout; quand j'ai vu le bout de votre robe seulement, je suis heureux pour toute une semaine.

— Mais, Peeters, répondit Marie en rougissant beaucoup, pourquoi donc alors ne venez-vous pas chez monseigneur? vous y verriez à l'aise tout ceux que vous aimez tant.

— Écoutez, mamzelle Marie, je dois à monsei-

gneur non-seulement le pain que je mange, mais encore l'espoir d'une fortune pour l'avenir. Je voudrais, je vous l'ai dit, donner mon sang pour lui; en ce moment que puis-je? rien. Si j'allais au château, il me dirait de bonnes paroles, et ces paroles, qui me touchent le cœur, qui m'ont donné la force de changer de vie, je ne les mérite plus, car c'est pour vous seule que j'ai changé de vie. Il me suffit que monseigneur connaisse mes efforts, il a vu ma misère, et, j'en suis sûr, il sait maintenant tout ce que je fais pour mériter ses bontés.

— N'en doutez pas, Peeters.

— Aujourd'hui, mamzelle, je porte à M. Walewski le deuxième sac de mille francs que j'ai gagné; en cinq ans j'aurai rendu à monseigneur le prix d'acquisition qu'il a payé pour moi à M. Servais. Après cela je serai donc riche, et cette idée me rend triste.

— Est-ce possible, Peeters! triste parce que vous serez riche et que vous l'aurez honnêtement gagné? Mais c'est de la folie cela, mon ami.

— Non, mamzelle Marie, ce n'est pas de la folie. Tenez, je ne sais comment vous dire tout cela, moi qui pensais n'avoir jamais ce courage et qui ne le trouverai plus peut-être si je laisse s'échapper cette occasion. Laissez-moi parler, mamzelle Marie, un seul mot de vous m'ôterait la

force de poursuivre et je ne pourrais achever de dire ma pensée. Savez-vous pourquoi je fais tout ce qu'un homme peut faire, pour regagner l'estime des honnêtes gens et faire oublier, à force de travail, de bonne conduite et de probité, ma malheureuse et surtout injuste condamnation? Oh! ce n'est pas pour monseigneur, ce n'est pas pour madame la duchesse, cet ange du bon Dieu, sous la figure d'une grande dame, non, ce n'est pas pour eux, et cela est indigne; je leur dois tout, et c'est la honte que me cause cette pensée qui me retient loin du château, où je rougirais d'entendre des éloges que je ne mérite pas et où mon secret s'échapperait malgré moi, on le devinerait à mon trouble.

C'est mal, n'est-ce pas, mamzelle Marie? je le sais, je le sens, ne me le dites pas. Maintenant voulez-vous connaître ce qui guide ma conduite? c'est que je ne vois, je ne songe qu'à vous, mamzelle Marie. Quand je travaille, votre sourire, que je vois toujours, me donne les forces de quatre hommes; quand je suis triste, abattu, je sens votre petite main si douce se poser sur mon front, et aussitôt je sens renaître mon courage. Enfin, mamzelle Marie, vous êtes partout où je suis, votre image ne me quitte jamais; en actions, en rêves, en pensées, vous êtes là, toujours là et

votre idée chasse toutes les autres. Oh! je sais bien que je ne suis pas digne de vous, que je suis un misérable d'oser songer à vous; mais si vous me mettiez à l'épreuve, quand ce serait pendant dix ans, oui, mamzelle, je veux être dix ans esclave, galérien, si au bout de ce terme je puis vous espérer. Maintenant, dites, mamzelle, et dites vite, car j'ai peur.

— Peeters, mon ami, à votre tour, écoutez-moi et prêtez-moi toute votre attention; il faut dans votre intérêt, mon ami, que je vous fasse partager mes convictions. Asseyons-nous un instant, je suis bien lasse. Si vous réfléchissez bien à mes paroles, qui sont fondées, vous reconnaîtrez que je travaille plus à votre bonheur en combattant vos projets que si je partageais vos idées. Ce serait vous rendre un bien mauvais service, mon ami. Vous êtes étonné, vous ne me croyez pas, et c'est pourtant la vérité. Je vous refuse parce que je le dois, parce que c'est dans l'intérêt de votre avenir, de votre prospérité, qui est si nécessaire à rendre votre réhabilitation éclatante; je vous refuse, parce que je serais un obstacle à toutes vos bonnes résolutions. Et pourtant mon affection pour vous est inaltérable; c'est parce que je n'ai pas d'ami plus cher au monde que je ne veux pas être pour vous une cause de ruine. Vous êtes et vous serez toujours pour moi

un frère chéri, Peeters; j'espère que de votre côté vous m'aimerez comme une sœur, mais rien de plus. Vous avez aimé ma sœur, que vous et moi nous aimions seuls en ce monde; vos soins pour elle, dans les derniers jours de sa vie, ont été des soins paternels; pour moi vous avez fait cent fois plus encore, vous m'avez sauvé l'honneur et cela au péril de votre vie. Peeters, mon ami, je m'attendris au souvenir de ce que je vous dois, j'y songe sans cesse, et pourtant mon refus, dicté par votre propre intérêt, fait qu'en vous-même vous m'accusez d'ingratitude. Ne vous hâtez pas de porter ce jugement, vous vous en repentiriez. Croyez-le bien, Peeters, la condamnation qui vous a frappé injustement ne vous a pas flétri. Chacun sait la vérité, et ceux qui la nient la savent mieux que les autres peut-être; ce n'est que par jalousie et méchanceté que vos ennemis vous reprochent un malheur non mérité. Votre conduite, votre bonté, votre courage au travail, la belle position que vous occupez à présent, vous garantissent un succès infaillible auprès de toutes les femmes; demandez la main de toutes celles que vous connaissez, chacune vous la donnera avec empressement; choisissez donc une compagne qui vous convienne et qui soit digne de vous; moi, je ne vous conviens pas, et je le sais, Peeters. La femme qu'il

vous faut doit être active, laborieuse, robuste, propre aux affaires, sachant vous remplacer en votre absence, débattre vos intérêts avec vos commettants, imposer par sa fermeté à vos ouvriers, avoir l'œil à tout, aux affaires, au ménage, à ses enfants; sinon vous crouleriez, malgré vos prospérités naissantes, et quelle honte pour vous! Car votre ruine ne vous frapperait pas seul; ne serait-ce pas un reproche adressé au duc de Wladimont de n'avoir pas su placer avec discernement ses bienfaits et d'avoir choisi, pour protégé, un homme sans énergie, sans moyens. Un pareil malheur serait la conséquence certaine de notre union, Peeters; je serais cause de votre ruine, de la mienne et des enfants que Dieu nous aurait donnés, parce que je ne serais pas propre à remplir la mission qui me serait imposée en devenant votre femme. Dieu nous assigne à chacun notre lot, Peeters, celui-là n'est pas le mien, je serais brisée dans l'effort. Je ne suis pas propre à une vie bruyante, elle me tuerait; cela tient peut-être à ce que l'on m'a trop tourmentée, cela a affaibli mon âme. Utiliser par des travaux paisibles la bonne éducation que madame la duchesse m'a fait donner, avoir peu de rapports avec le monde, telle est ma tâche; n'étant pas propre à une autre, rien au monde ne

me déterminerait à la changer. Si elle eût vécu, ma sœur Trinette, que vous avez tant aimée, eût été pour vous une bonne compagne; Dieu l'a rappelée à lui, et moi, je ne puis la remplacer. Rester votre sœur, en avoir pour vous les attentions et la tendresse, vous soigner si vous devenez malade, me faire chérir de vos enfants, telle sera ma vie, Peeters, et quand vous y aurez bien réfléchi, vous serez moins malheureux que vous ne l'êtes; vous ferez ce que je fais à présent, vous me tendrez la main et me direz : Ma sœur Marie, vous aviez raison.

— Ah! mon Dieu, mon Dieu, que je suis malheureux! Elle ne veut pas, je l'avais bien pensé!

— Il le faut, Peeters.

— Mais si vous ne voulez pas de mon état, mamzelle Marie, oh! par pitié, laissez-moi en prendre un autre.

— Vous n'en avez pas le droit, Peeters. En acceptant les bienfaits de monseigneur, vous avez pris l'engagement de vous en rendre digne; y manquer serait le fait d'un malhonnête homme.

— Ah! mamzelle Marie, mamzelle Marie, il n'y a pas de bonheur pour moi dans ce monde.

— Tout bonheur vient de Dieu et douter de lui est un péché. Allons, calmez-vous; il est plus que temps que je retourne au château, venez avec moi

saluer madame la duchesse, je dirai que votre rencontre est la cause de mon retard.

— Oh! non, pas aujourd'hui, mamzelle Marie, je suis trop triste, je ne saurais rien dire; pas aujourd'hui.

— Eh bien! soit, mais promettez-moi de venir dimanche.

— Pourquoi irais-je mamzelle Marie? pour qu'en partant j'aie de nouveaux chagrins?

— Non, dimanche vous aurez bien réfléchi à notre entrevue de ce matin et vous vous direz : Allons voir ma sœur Marie; d'ailleurs, écoutez, nous en parlerons ensemble à madame la duchesse, et elle vous aura vite fait comprendre que j'ai raison.

— Non, mamzelle Marie, ne lui en parlez pas encore, attendez que je le lui aie dit moi-même. Eh bien, oui, je viendrai dimanche, car il faut que cela finisse, j'ai trop de chagrin. Je me jetterai à ses pieds; elle aura pitié de moi peut-être, elle est si bonne, et vous ne me refuserez plus si elle vous en prie.

— La duchesse ne le fera pas, Peeters; elle vous rendrait un mauvais service : mais vous êtes trop agité pour le comprendre. Dites-moi, mon ami, une bonne mère donnerait-elle à son enfant le feu avec lequel il veut jouer?

— Au moins, promettez-moi, mamzelle Marie, de ne pas lui en parler avant moi; j'aurai encore de l'espoir.

— Mais pourquoi cet espoir, Peeters? ne voulez-vous donc pas être raisonnable? Je ne vous conviens pas, et vous n'avez qu'à parler pour obtenir une femme cent fois préférable à moi dans votre position. Mais c'est de la folie cela !

— Je vous en prie, mamzelle Marie, par pitié, accordez-moi ce que je vous demande : n'en parlez pas, et si madame la duchesse m'est contraire, eh bien! je vous le promets, je me soumettrai sans réplique.

— Eh bien! soit, j'y consens, d'autant plus volontiers que M^me^ de Wladimont saura bien mieux que moi encore ce qu'exigent vos intérêts. Allons, au revoir, mon ami, je n'ai pas le droit de rester davantage. Je prendrai ce sentier, c'est plus court. Eh quoi! vous ne me donnez pas la main? oh! c'est mal, me gardez-vous rancune!...

— Oh! moi vous garder rancune, à vous, mon ange! s'écria Peeters en se précipitant sur une main qu'il eût tant voulu presser contre son cœur; mais il ne l'osa pas.

Quand Marie eut disparu, il resta longtemps à la même place attristé et pensif.

XX.

LA PETITE MAISON DE WAGNER.

Si Marie n'eût pas connu depuis longtemps l'amour que Peeters ressentait pour elle et que ce brave homme dissimulait avec tant de soin et si peu d'adresse, elle n'eût pas été femme. Le malheur l'avait mûrie avant l'âge et avait doublé sa conception naturelle; aussi, dans l'aveu qu'elle venait d'entendre, il n'y avait rien qu'elle ignorât.

Elle était satisfaite de l'explication qu'elle avait eue avec lui et qu'elle espérait voir fructifier dans son âme inculte, mais propre à développer les bons germes que l'on y semait. Si elle l'eût osé, elle eût elle-même abordé la question qui les avait

tant occupés; mais la pudeur, et le sentiment inné de ses devoirs de femme, avait toujours arrêté sur ses lèvres les sages raisons qu'elle venait de faire valoir.

Elle n'avait rien dit à Peeters qu'elle ne sentît avec force, et puis sans qu'elle-même s'en rendît compte, son essence, déjà si délicate, raffinée encore par son séjour chez la duchesse, se froissait au contact des sentiments plus grossiers de Peeters, dont le noble cœur était recouvert d'une trop rude enveloppe.

Après qu'elle l'eut quitté, elle prit un sentier de traverse, tantôt courant, tantôt marchant avec rapidité.

Elle ne savait pas au juste combien elle était restée auprès de Peeters, mais à en juger d'après la chaleur, l'élévation du soleil au-dessus de l'horizon, l'ombre des arbres plus raccourcie, il était fort tard.

Marie, craignant de donner de l'inquiétude aux habitants du château, avec lesquels, nous l'avons dit, elle se réunissait à sept heures, marchait avec la plus grande vitesse, et pourtant elle s'arrêta court en arrivant à un endroit auquel elle n'avait pas songé en prenant cette route, et qui, sans qu'elle sût pourquoi, lui avait toujours causé une grande frayeur quand dans ses promenades elle

y passait; et pourtant, alors elle était toujours accompagnée.

Un instant elle eut l'idée de retourner sur ses pas, mais le désir d'arriver plus vite triompha d'une appréhension que rien jusqu'alors n'avait motivée.

Elle était aux environs de la demeure de l'usurier Wagner, habitée par la brigade de scélérats, stationnée à Auderghem d'après les ordres du chevalier de Bleeden.

En cet endroit le terrain était boisé dans un cercle de court diamètre, la route s'élargissait un peu, et une petite pelouse entourée de palissades et fermée par une barrière de bois la séparait de l'habitation dangereuse.

Cette maison, à deux étages y compris le rez-de-chaussée, assez bien construite, mais du reste fort mal entretenue, comme toute demeure d'avare, eût semblé un château en comparaison des pauvres cabanes de paysans, sans la couleur terne de la façade, primitivement recrépie de plâtre, dont les tons grisâtres étaient en parfaite analogie avec la poussière du chemin.

Les volets du rez-de-chaussée et les persiennes de l'étage avaient la même teinte sale et négligée, et ce qui par-dessus tout causait la répugnance de Marie à passer devant cette demeure, c'est que

cette habitation, toujours close, porte, fenêtres, volets et persiennes, ne laissait découverte aucune place par où le regard pût pénétrer dans l'intérieur. Pourtant elle n'était pas inhabitée, l'herbe de la pelouse, fanée et foulée aux pieds, la trace de pas aux alentours, la fumée qui s'échappait par la cheminée, tout dénotait qu'elle renfermait des hôtes, mais des hôtes muets, silencieux, invisibles.

La première fois que Marie passa par là, son cœur se serra comme à l'approche d'un malheur; elle avait le pressentiment du danger sans pouvoir s'en rendre compte; mais la crainte de passer pour visionnaire l'avait empêchée de parler de ses frayeurs à M^me^ de Wladimont.

La duchesse, frappée de son côté de l'état de délabrement et de l'air de mystère de cette habitation, avait fait prendre des renseignements et on lui avait rapporté qu'elle appartenait à un avare des plus tenaces qui ne s'y rendait presque jamais, et qu'aux époques où il venait y passer quelques jours, il y vivait plus enfermé, plus méfiant encore qu'à Bruxelles où son isolement et son excentricité, ainsi que les preuves constantes qu'il donnait chaque jour du degré de son avarice, étaient connus de toute la ville.

Ces rapports avaient suffi à la duchesse, et

depuis il n'en avait plus été question, car malgré sa perspicacité elle ne pouvait soupçonner qu'à sa porte se cachaient ses plus puissants ennemis.

Marie, pressée de rentrer, s'engagea de plus en plus dans le défilé, marchant avec le plus de rapidité possible, évitant de courir pour ne pas paraître effrayée, regardant autour d'elle avec inquiétude, se croyant à chaque instant poursuivie.

Lorsqu'elle ne fut plus qu'à un pas du redoutable repaire, elle baissa vivement les yeux vers la terre, croyant peut-être, comme l'autruche poursuivie par les chasseurs, se soustraire à tous les regards.

Pourtant quand elle fut devant la pelouse une irrésistible attraction la força à regarder de ce côté. O surprise ! la porte toujours close s'ouvrait lentement en faisant crier ses gonds rouillés par le peu d'usage, et sur le seuil apparut sa tante, sa hideuse tante, lui faisant un petit signe d'amitié et l'invitant par un geste à venir à elle.

Ce qu'elle éprouva en ce moment ferait croire aux récits mensongers des voyageurs qui nous parlent des angoisses du colibri, du bengali et de tous ces charmants petits oiseaux d'Amérique dont

les petits yeux si vifs, si perçants rencontrent tout à coup le regard froidement ironique du serpent fascinateur.

Les notes les plus élevées du doux chant de ces musiciens des tropiques, disent-ils, s'arrêtent dans leur gosier, leur plumage doré au reflet d'émeraude se hérisse; la branche que leurs sautillements rapides et gracieux ne pouvaient agiter, tremble comme eux; leurs ailes s'ouvrent et n'ont pas la force de les arracher au péril; ils hésitent, se débattent, un instant ils veulent fuir, puis, sans que leur ennemi ait fait un seul mouvement, ils s'engloutissent d'eux-mêmes dans la gueule du monstre qui les a à l'avance désignés pour sa proie.

La pauvre Marie, elle aussi, hélas! gracieuse enfant, heureuse et gaie une heure auparavant, est sous le pouvoir de l'horrible fascination qui la tient un instant clouée à sa place, muette, tremblante, immobile essayant en vain de pousser un cri de détresse qui refuse de se frayer un passage à travers de sa gorge serrée et de ses lèvres pâlies. Pauvre fille, elle s'attendait peu à cette horrible apparition. Ses pressentiments ne l'avaient pas trompée. C'était bien là un lieu maudit.

Chancelante, éperdue, incapable de concevoir une pensée, elle étendit ses bras et voulut fuir.

Ses pieds étaient cloués au sol, elle semblait inanimée.

La tantje fit un pas hors de son bouge.

— Oh! Mieke, lui dit-elle, que je suis contente de vous voir donc!

Marie n'entendait rien; un murmure sourd frappait seulement ses oreilles; elle ne voyait rien que son infâme parente et son hideux sourire. Tout ce qu'elle put faire fut d'étendre les bras comme pour chasser une terrible apparition.

— Qu'est-ce que vous avez donc, Mieke? Est-ce que tu n'es pas bien donc?

Même stupeur de la jeune fille; elle voyait mais n'entendait pas. Le son de cette voix odieuse et qui tant de fois l'avait frappée d'épouvante arrivait seul à ses sens effrayés.

— Mais quelle belle fille vous faites, Mieke! Vous êtes à c'te heure bien plus grande que moi, Mieke, et bien sûr que vous avez beaucoup d'amoureux.

L'enfant se croyait le jouet d'un rêve; elle voulut fermer les yeux pour se rendormir; mais bientôt elle les rouvrit plus effrayés encore.

— Et quels braves habits, voyez donc! Elle vous coûte bien deux francs l'aune cette robe-là, n'est-ce pas, Mieke? Ousque tu l'as achetée donc? et des brodequins lacés; et quel beau

brodé collet! Bien sûr que t'as un coiffeur qui vient tous les jours, n'est-ce pas, Mieke? Il faut tout d'même que vous ayez un fier état pour acheter de si belles choses et avoir de si blanches mains.

Marie eût voulu mourir.

— Et t'es pas venue une seule fois voir vot' chère petite Tantje qui vous aime tant, qui est si triste à présent que vot' sœur Trinette est morte et qui est toute seule à c'te heure, pleurant toujours dans sa pauvre maison, tandis que Mieke, qu'elle a élevée, nourrie de son pauvre pain, réchauffée sur ses genoux, est dans un beau château, n'a rien à faire et ne pense pas du tout à sa pauvre petite Tantje qui a tant de chagrin! hi! hi! hi!

En entendant la hideuse créature parler de sa sœur, Marie se crut alors dans un cimetière vaste, désert, où aucune pierre tumulaire ne recouvrait les restes mortels des riches de ce monde, car là où son imagination blessée la transportait, il n'y avait que des malheureux dont le labeur ingrat et incessant pendant leur vie avait été consacré au luxe des fortunés, et après leur mort, leurs cadavres vivifiaient une végétation sombre, inculte, et triste : ronces, orties, chardons.

Il semblait à Marie que là reposait sa sœur,

mais sans ombre, sans fleurs, sans aucun grillage qui la protégeât contre la profanation. Tantje, assise sur l'élévation qui recouvrait ses dépouilles, tâchait de ses deux mains crispées d'arracher la croix modeste que de pieuses mains y avaient plantée.

Marie eût voulu crier :

— Pourquoi insultez-vous les morts?

Elle n'osait pas, elle devenait de plus en plus épouvantée, elle prévoyait son sort et tremblait.

— Oh! moi, reprit la Tantje, je ne peux pas rester comme ça sans voir ma petite Mieke et j'allais venir au château aujourd'hui pour cela. Donnez donc une baise à vot' tante, ma Mieke. Mais à quoi c'que tu penses ne donc? Tu n'dis n'a rien.

La mégère étendit les bras comme pour la presser sur son cœur et fit encore un pas vers elle. Alors la fascination fut à son comble. Marie ne pouvait détacher ses regards des prunelles de chat et des épais et gris sourcils de la vieille. Le visage cramoisi comme si elle était frappée d'apoplexie, haletante, le corps courbé en avant, on l'eût dite pétrifiée; elle était inerte, sans force et sans volonté.

La vieille s'approcha encore et toucha légèrement l'épaule de sa nièce.

A ce contact qui la fit frémir et qui la brûla

comme si elle eût été touchée d'un fer rouge, le charme fut rompu, la jeune fille fit un bond en arrière et poussa un cri terrible, un cri de détresse, un cri d'agonie et que Peeters eût certes entendu, malgré la distance, si la disposition du terrain et les bois qui l'entouraient ne l'eussent étouffé.

La vieille se mit à rire.

— T'as peur donc, ma jolie Mieke? Pourquoi donc ça?

— Ne me touchez pas, laissez-moi; je vous en prie, madame, par pitié, laissez-moi!

— Tiens, v'là madame à présent! tu connais plus ta tante donc, ma fille? C'te enfant est malade, bien sûr, faut la porter à la maison.

— Oh! non, non pas là! laissez-moi, oh! par pitié, madame, par pitié, laissez-moi. Oh! vous aurez tout ce que vous voudrez, mais laissez-moi retourner au château; par grâce, laissez-moi, je ne vous ai jamais rien fait.

— Och God, faut pas écouter les malades. J'vas vous mettre coucher, mon enfant, t'auras de la bonne tisane, savez-vous.

— Au secours! au secours! cria Marie d'une voix de plus en plus haletante et se débattant de toutes ses forces contre la mégère qui voulait l'entraîner. Au secours! oh! mon Dieu, mon

Dieu, protégez-moi! Que vais-je devenir? mon Dieu, mon Dieu, sauvez-moi!

— Prends garde, ma fille, reprit la vieille en ricanant, tu vas éveiller les voisins avec ton bon Dieu; laisse-le tranquille et sois sage, autrement vous irez dans la cave, savez-vous. Mais elle ne veut donc pas se taire, cette coquine! on dirait qu'on l'écorche. Ah! c'est ainsi, c'est ainsi, reprit-elle s'abandonnant peu à peu à sa colère, ou plutôt à la rage que cette inoffensive enfant lui avait toujours causée, c'est ainsi? nous allons voir maintenant!...

Et roidissant ses bras desséchés, sur lesquels des veines noirâtres et dures serpentaient comme des racines à fleur de terre, elle redoubla d'efforts, et parvint à entraîner Marie, qui se débattait autant qu'elle pouvait, mais qui était incapable de résister à cette force brutale.

Un moment la pauvre fille put se cramponner à la barrière qui fermait la pelouse; elle s'y attacha avec toute l'énergie du désespoir; criant toujours, mais ne parvenant plus qu'à pousser des sons inarticulés qui se terminaient en sanglots.

La vieille fut obligée de lâcher un des bras dont elle entourait Marie, afin de lui ouvrir les mains avec lesquelles elle étreignait convulsivement la barrière. Ne pouvant y parvenir, elle déchirait de

ses ongles sordides et crochus la peau délicate et la chair de la jeune fille.

La vieille, exaspérée par cette résistance inattendue, vomissait d'horribles jurons, des imprécations de rage, les injures les plus grossières. Marie, hors d'elle-même, ne criait plus et combattait autant que le lui permettaient ses forces épuisées. Un instant le bras de la mégère s'appuya contre son visage, Marie le saisit avec ses dents et mordit tant qu'elle put.

— Lâcheras-tu, maudite coquine? hurla la Tantje.

Marie mordait plus fort.

Quelqu'un caché derrière les persiennes du premier et que sans doute cette scène amusait, riait aux éclats et laissait la lutte se prolonger sans venir en aide à sa complice, qu'il jugeait en état de se tirer d'affaire toute seule, et qui lui procurait un sujet de distraction très-agréable, fort rare à Auderghem.

— Toone, maudit fainéant! viendras-tu? lui cria Tantje qui ne pouvait dégager son bras des dents de la petite.

— Hardi, Tantje! hagnia! kiss! kiss! répondit Toone comme s'il eût excité un bouledogue.

— Ah! maudit Toone! tu ne veux pas venir, tu me laisses manger par cette chatte enragée; at-

tends, tu auras ton tour quand j'aurai fini ici.

— Bravo, Tantje! kiss! kiss! houp! houp! hagnia!

Il n'avait pas besoin d'exciter la fureur du bourreau de cette pauvre enfant, qui s'évanouit. La vieille, sentant libre son bras mordu, furieuse de cette légère morsure qui excitait sa vengeance, la frappait des poings, des pieds et la lacérait de ses ongles à plaisir.

Marie était méconnaissable, les cheveux traînant à terre, les vêtements en désordre, déchirés, le visage sanglant et contusionné.

Ce fut ainsi que sa parente l'entraîna au poste des bandits, dont elle se sentait, pour assouvir sa brutale colère, plus à l'aise qu'en plein air, où malgré la solitude rarement troublée, quelqu'un pouvait passer et la surprendre.

La porte se refermait à peine sur le bourreau et la victime, que Peeters passa en courant voulant rattraper Marie et la revoir encore avant qu'elle rentrât au château.

Peeters à la poursuite de Marie devait courir longtemps avant de l'atteindre; que n'avait-il moins médité après l'avoir quittée! il l'eût sauvée des mains de la Tantje et son bras robuste eût puni la vieille et ses complices; ou plutôt, pourquoi ne l'accompagna-t-il pas jusqu'au château? la

pauvre enfant ne serait pas à cette heure étendue sur le sol d'une salle basse, meurtrie, sanglante, évanouie, ayant à ses côtés une vieille essoufflée, rajustant ses vêtements dérangés par la lutte et répondant avec aigreur aux sarcasmes de Toone qui la félicitait avec ironie sur la victoire qu'elle venait de remporter.

Ah! si Peeters eût connu le sort de Marie, les murs de l'habitation Wagner n'auraient pas été un long et surtout un insurmontable obstacle à sa juste colère; et pourtant, Marie venait de lui ravir toute espérance! Il ne l'en chérissait que davantage; elle lui avait prouvé que jamais elle ne pourrait être sa femme, et quoique le bon garçon ne comprît pas trop les raisons que Marie lui alléguait, il se dit que cela devait être ainsi, puisqu'elle l'avait dit, qu'elle ne lui avait pas défendu de l'aimer; loin de là, elle lui avait promis toute la tendresse de la sœur la plus dévouée et cette assurance lui réservait encore un lot assez beau.

Quoique Marie l'eût quitté à moins d'une demi-lieue du château et que depuis une heure au moins elle était partie, le pauvre garçon ne perdit l'espoir d'atteindre la jeune fille que lorsqu'il se trouva devant la façade; là, il s'arrêta incertain s'il n'entrerait pas, d'abord sous le prétexte de présenter à la duchesse l'à-compte qu'il

apportait à M. Walewski, et profitant aussi de cette occasion favorable pour se jeter à ses genoux et la supplier de lui être propice.

Au pis aller, il verrait toujours Marie, espérait-il.

Il en était au plus fort de son indécision, ne sachant s'il allait avancer ou reculer, mais ne pouvant détacher ses regards de l'antique et imposant édifice. Nous n'osons affirmer que c'étaient les mâles beautés architecturales de cette demeure seigneuriale qui captivaient ainsi ses yeux. Au plus fort de sa contemplation, une porte de service s'ouvrit, et il vit venir à lui le valet de chambre de M^me^ de Wladimont, qui le connaissait depuis longtemps, l'ayant vu plusieurs fois déjà à Bruxelles et à Auderghem.

— M. Peeters, lui dit-il, en arrivant ici n'avez-vous pas rencontré M^lle^ Marie, qui, sortie de grand matin sans en prévenir personne, n'est pas rentrée quoiqu'il soit dix heures? M^me^ la duchesse est fort inquiète, elle la fait chercher et la cherche elle-même partout.

— Mamzelle Marie! balbutia Peeters, que la crainte saisissait à son tour; mais M. Pierre, mamzelle Marie elle doit être ici, je l'ai vue il y a une heure et elle revenait au château.

— Où l'avez-vous vue, M. Peeters?

— Mais là, M. Pierre, dans ce chemin à vingt

minutes au plus d'ici. C'est étrange! moi-même je suis venu par ce chemin et je n'ai vu aucune trace de mamzelle Marie. Pourvu qu'un malheur ne soit pas arrivé! Ah! mon Dieu!

— M. Peeters; venez avec moi, madame la duchesse est à l'entrée du parc, il faut aller lui dire cela; hâtons-nous.

Quoique Peeters n'eût pas voulu se présenter au château, il n'hésita plus puisqu'il s'agissait de sa chère Marie; il suivit le valet de chambre, éprouvant cette crainte vague ou plutôt ce malaise qui serre le cœur et qui fait palpiter d'anxiété.

Une chose l'inquiétait. Marie lui avait dit qu'il était temps qu'elle rentrât, qu'elle devait se hâter; il avait suivi le chemin par lequel elle avait disparu, et pas de Marie! Elle s'était donc arrêtée en route, mais où? Ce ne pouvait être dans cette maison toute fermée, qui, autant que la rapidité de sa marche et la préoccupation de son esprit lui avaient pas permis d'en juger, lui semblait inhabitée.

La duchesse de Wladimont était à la petite porte du parc, recevant les rapports d'un de ces domestiques qu'elle avait envoyé aux informations.

Marie, disait-il, était sortie de fort grand

matin, le jardinier l'avait vue, un peu après quatre heures, franchir la petite porte; elle avait été aperçue dans les champs par plusieurs paysans qui l'avaient saluée, et auxquels elle avait répondu avec l'aménité qui la distinguait; elle était seule, paraissait fort joyeuse et semblait n'avoir d'autre but que celui de se promener. A un quart de lieue du château on avait entièrement perdu ses traces.

Vint ensuite Isidore, l'espion de Lowie, qui soutint qu'on l'avait vue près de Boitsfort sur la route de Bruxelles.

Le valet de chambre survint en ce moment. Il avertit la duchesse que Peeters le suivait et avait vu Mlle Marie.

Mme de Wladimont se retourna avec vivacité :

— Ah! c'est vous, Peeters; soyez deux fois le bienvenu si vous pouvez nous apprendre où est cette chère enfant, qui nous cause tant d'inquiétude, surtout en ce moment que nous avons à craindre que de nouvelles embûches soient dressées contre elle? Où est-elle Peeters? dites-le vite, que j'aille moi-même la chercher.

— Mme la duchesse, répondit Peeters avec moins de timidité qu'il n'en aurait montré dans une autre circonstance, il y a dans la disparition de mamzelle Marie quelque méchanceté nouvelle.

Il y a deux heures, je l'ai rencontrée à une demi-lieue à peu près d'ici, nous avons longtemps causé de choses graves, importantes, et que je vous demanderai la permission de vous rappeler quand toute inquiétude sur son sort aura cessé. Elle m'a quitté en m'invitant de l'accompagner, je l'ai remerciée de peur de vous déranger, madame la duchesse, et ne soupçonnant aucun danger pour elle à une si courte distance du château. Malheureux que je suis, que n'ai-je mieux veillé sur elle !

Je viens de parcourir le même chemin qu'elle a suivi, je n'y ai vu aucune trace de mamzelle Marie, elle ne peut s'être égarée dans une route qui n'a point d'autre issue et où l'on ne rencontre qu'une seule maison déserte.....

— Déserte ! elle ne l'est pas, quoiqu'elle en ait l'apparence, Peeters ; un vieillard maniaque et fort avare l'habite.

— Ah ! j'y cours sans perdre de temps, madame la duchesse ; il faudra que cet homme me donne des renseignements, que je sache ce que mamzelle Marie est devenue. Malheur à lui, s'il a pu prêter assistance à ceux qui l'ont enlevée, ou seulement s'il les a cachés chez lui !

— Un instant, Peeters ! j'irai avec vous, et voilà M. le comte d'Épinoy, aussi inquiet que nous le

sommes tous, qui vient de ce côté, il nous accompagnera. Pierre, vite une voiture légère; puis vous préviendrez monsieur le duc de nos soupçons et de leur cause.

Le comte d'Épinoy jugea également que la déposition de Peeters était de la plus haute importance, et il n'hésita pas à déclarer qu'il était convaincu que Marie devait être là. De nouveau on l'avait enlevée sans doute, et l'avare, séduit et corrompu, avait prêté sa maison. Il ne pouvait en être autrement; il y avait du chevalier de Bleeden là-dessous, et en faisant diligence on parviendrait peut-être à éteindre d'un seul coup les attaques des journaux et à punir les ravisseurs de Marie.

Cinq minutes après, le comte d'Épinoy, par précaution armé en chasseur, M^me^ de Wladimont et Peeters suivis de deux chiens de la plus grande force, montaient dans un coupé, promettant à M^lles^ d'Arkel et de Bleeden et au bon vieux M. Bassett, tous les trois en larmes, qu'il ne dépendrait pas d'eux s'ils ne leur ramenaient pas leur chère Marie.

— Tenez, madame la duchesse, disait le comte d'Épinoy dès qu'il fut assis, vous savez si je m'intéresse à votre protégée : eh bien! je suis presque satisfait de ce qui arrive, tellement je suis assuré, convaincu que nous la ramènerons,

et que ce rapt, tournant contre ceux qui l'ont tenté, nous fournira des armes terribles qui nous mettront à même de finir d'un seul coup la campagne.

— Dieu le veuille, comte! pour moi, je ne puis vous dire à quel point je suis agitée; il me semble qu'un malheur plane sur ma chère enfant; vous ne sauriez croire combien je m'y suis attachée, je ne l'ai jamais senti comme à présent que de nouveau je l'ai perdue.

Peeters, que la duchesse avait fait monter, malgré sa résistance, dans l'intérieur de sa voiture, avait grande envie de pleurer, et sans le respect qu'il portait à Mme de Wladimont, il eût éclaté en sanglots, quitte après à redoubler de courage et d'énergie quand le moment d'agir serait venu.

L'équipage, traîné par deux chevaux de la plus grande vitesse, mit à peine dix minutes à parcourir le chemin qui séparait Auderghem de l'habitation de Wagner, à cinquante pas de laquelle ils descendirent. Laissant la voiture en arrière, ils firent le tour de la maison pour s'assurer qu'elle n'avait qu'une issue. Après avoir inutilement cherché un cordon de sonnette, le comte d'Épinoy frappa la porte massive à coups de crosse de fusil.

Un écho sourd et prolongé fut la seule réponse qu'il reçut.

Il frappa une nouvelle volée de trois coups, mais mieux appliqués que la première fois.

Les profondeurs de la maison lui renvoyèrent son bruit.

Troisième tentative aussi inutile que les deux premières ; mais Peeters qui écoutait, la tête baissée vers la terre, et se relevait lentement, s'écria avec feu :

— Il y a quelqu'un, monsieur le comte, j'en suis sûr. J'ai bien distinctement entendu les aboiements étouffés d'un chien bâillonné. Faites détacher les vôtres, s'il vous plaît, et frappez de nouveau.

Les chiens du comte d'Épinoy, de l'intelligente race des Terre-Neuve, flairèrent la porte que leur maître désigna du doigt et s'élancèrent dessus avec rage.

Leur voix trouva dans l'intérieur un meilleur écho que l'appel du comte, car le chien que Peeters avait déjà entendu brisa sa chaîne et accourut du fond de la maison faisant un vacarme épouvantable.

Il n'y avait plus moyen pour les habitants de nier leur présence, et cependant ils ne donnèrent

aucun autre signe de vie que les aboiements furieux de leur chien déchaîné.

Le comte fit éloigner les siens et se porta à l'extrémité de la pelouse, dont la barrière s'était fermée d'elle-même, mais qui, n'ayant pas de serrure, s'ouvrait avec la plus grande facilité.

— Holà! de la maison! cria le comte, ouvrez ou nous enfonçons la porte.

Point de réponse.

— Holà! de la maison! répéta-t-il, ouvrez ou dans cinq minutes nous jetons la porte en dedans.

Une fenêtre ou plutôt une lucarne du grenier s'ouvrit; un homme déjà d'un certain âge, dont l'apparence était celle du calme le plus parfait, sordidement vêtu avec des habits de coupe jadis élégante, mais déchirés, tachés, comme d'ordinaire en portent les avares modèles, pencha à l'extérieur, un gros fusil au canon rouillé à la main.

— Que voulez-vous? demanda-t-il avec la plus grande tranquillité.

— Que vous ouvriez la porte à l'instant, répondit le comte.

— Pourquoi?

— Vous le saurez quand nous serons entrés.

— Je n'ouvre pas; je suis maître de laisser fermée aux vagabonds la porte de ma demeure. Il

me plaît de vivre seul et enfermé. D'ailleurs, je ne connais pas vos intentions, l'endroit est isolé, vous pouvez, une fois entrés chez moi, me voler et m'assassiner sans que personne me vienne à mon aide. Arrière! allez-vous-en.

— Si vous n'ouvrez pas, j'enfonce la porte.

— Le premier de vous qui la touche encore, je le tue comme un chien; je suis dans le cas de légitime défense.

Et joignant à ces paroles l'action de mettre en joue, il épaula son fusil et le tint avec une immobilité prouvant à l'évidence son habitude de cette arme.

— Il n'y a rien à faire ici sans la police, dit le comte d'Épinoy, cet homme sait ce qu'il dit. Allons, mettons la justice de notre côté. Peeters, voici mon fusil; Jean, quittez le siége et venez ici : vous ferez tous deux bonne garde, que personne ne sorte avant notre retour, en moins d'une demi-heure nous reviendrons.

La duchesse et le comte remontèrent en voiture; Peeters et Jean se placèrent l'un devant et l'autre derrière la maison, où, malgré leur surveillance sévère, ni l'un ni l'autre ne virent apparence de vie; tout était mort derrière ces murs sombres et négligés, où la destruction commençait son œuvre par d'imperceptibles lézardes aux angles et près des corniches.

La voiture revint au triple galop, soulevant un nuage de poussière, frisant les arbres des deux côtés de la route, écartant les branches, broyant les cailloux, bondissant au-dessus de tous les obstacles d'un chemin négligé et peu fréquenté.

La duchesse et le comte ramenaient le bourgmestre d'Auderghem, bon cultivateur, simple de mœurs, mais apportant dans toutes les affaires administratives le bon sens et la finesse naturels aux paysans, et cette ténacité ferme, qui souvent leur fait éviter toute discussion qu'ils ne peuvent soutenir avec avantage, mais qui ne cède jamais sous aucun argument, et reparaît plus inébranlable lorsque l'on croit l'avoir vaincue.

Le digne magistrat, pressé par la duchesse, pour laquelle il professait une vénération bien méritée, s'était mis à ses ordres, ainsi que le garde champêtre, vénérable vétéran qui l'accompagnait, et malgré sa répugnance à conserver un vêtement aussi peu décent pour un officier municipal, le bourgmestre avait ceint son écharpe au-dessus de sa blouse journalière; mais il n'avait pas voulu faire à M^me^ de Wladimont la concession de conserver ses sabots et s'était chaussé d'une paire de bottes, qui, par leurs honnêtes dimensions et leur degré de résistance, méritent bien qu'on en fasse mention.

En peu de mots, la duchesse lui expliqua ce qu'elle réclamait de son ministère, et le bourgmestre lui répondit qu'en l'absence d'un commissaire de police et du procureur du roi, il pouvait, vu l'urgence, faire une visite domiciliaire. La maison de Wagner lui était depuis longtemps suspecte, et ce n'était pas, disait-il, le propriétaire, actuellement dans une maison de santé pour cause d'aliénation mentale, qui l'occupait, mais bien un locataire ou plutôt un concierge installé par Wagner.

Souvent il avait fait surveiller de jour et de nuit cette mystérieuse demeure, parfois l'on y avait vu des individus d'assez mauvaise mine, souvent aussi des hommes mis avec la plus grande élégance; mais ces allées et venues, très-explicables chez un avare adonné, à ce que rapportait la clameur publique, aux prêts usuraires, ne l'avaient pas encore autorisé à demander un compte sévère de ses actes à un homme sur lequel ne pesait aucune prévention et qui, en bon citoyen, acquittait fort régulièrement ses impositions.

Quand tous eurent mis pied à terre, le garde champêtre, quittant la place du valet de pied, qu'il avait occupée pendant le trajet, et cela à la grande joie de son âme, descendit le premier, et,

précédant le bourgmestre et ceux qui l'accompagnaient, alla heurter à la porte.

— Si l'on n'ouvre pas, elle sera bientôt enfoncée, dit le comte d'Épinoy; mais pour l'amour de Dieu, Louise, retournez à la voiture sous la garde de Jean. Si ce misérable, d'après sa menace, tirait sur nous!

— N'insistez plus, Lucien, je vous en prie; je reste ici...

Un pas lourd venant du fond de la maison fit cesser tout discours; on attendit.

Ce pas était celui d'un homme marchant tout à son aise, il s'arrêta contre la porte.

— Que voulez-vous? demanda-t-il.

— De par la loi, ouvrez! répondit le bourgmestre.

Sans objection, sans même prononcer une parole, une lourde chaîne tomba, deux verrous glissèrent, une clef grinça deux tours dans la serrure et la porte s'ouvrit, découvrant la face de l'homme qui, tout à l'heure, était au grenier un fusil à la main, et dont l'air ironique et le demi-sourire indiquaient le défi.

— Que voulez-vous, vous autres? demanda-t-il.

La duchesse et le comte d'Épinoy avaient peine à contenir leur indignation. Cet homme était cou-

pable, il ne fallait pas être grand physionomiste pour n'en pas douter, et en même temps la joie maligne qu'il ne cherchait pas à dissimuler, dont il faisait même parade avec un cynisme révoltant, l'expression de ses regards, quand il les portait vers les arrivants, tous ces indices indiquaient en même temps qu'il avait soustrait sa proie aux plus actives recherches.

C'était si vrai que le bourgmestre, avant de lui répondre, se retourna en hochant la tête comme pour indiquer à ceux qui l'accompagnaient le peu d'espoir qu'il avait du succès de leur visite; mais, s'adressant à l'homme, il reprit :

— Une jeune fille de la société de Mme la duchesse de Wladimont a disparu depuis ce matin dans ces environs, elle doit être ici.

— Une jeune fille perdue, hé! hé! je voudrais l'avoir trouvée.

— Pas de plaisanteries, elles seront mal accueillies; vous devez savoir où elle est. Répondez, sinon vous pourrez vous en repentir, la loi est sévère.

— Eh! que venez-vous me chanter avec votre loi? je n'ai rien à démêler avec elle. Cette fille, me l'avez-vous donnée à garder? Si à l'heure qu'il est elle court les champs avec un amant, en suis-je responsable?

— Misérable! fit Peeters écumant de colère.

— Monsieur, silence! enjoignit le bourgmestre.

Puis s'adressant de nouveau au concierge :

—Pas d'insolences, entendez-vous! Maintenant, vu l'urgence, vos dénégations et la prévention qui pèse sur vous dans la disparition de cette demoiselle, je vous somme, en vertu de mon pouvoir discrétionnaire comme bourgmestre de cette commune, et vu l'absence de tout autre magistrat, de me livrer l'entrée de cette maison et de m'accompagner partout dans la recherche que je ferai chez vous de la demoiselle Marie que vous êtes soupçonné d'y retenir contre sa volonté.

— Soit, entrez; je connais la loi, je vous connais aussi comme bourgmestre de la commune, et je ne veux pas m'opposer à la visite. Mais à votre tour, prenez garde : demain je dresserai ma plainte au procureur du roi; nous verrons si c'est impunément que l'on peut violer le domicile d'un citoyen. Maintenant je vous conduirai partout, de la cave au grenier si vous le voulez.

Le bourgmestre parut hésiter, il assumait sur lui une grave responsabilité, et si, après tout, cet homme n'était pour rien dans le rapt de Marie, il pourrait être inquiété, lui, pour avoir accompli un acte arbitraire.

La duchesse s'en aperçut.

— Acceptez ma garantie, monsieur le bourgmestre, dit-elle; le duc mon mari en parlera au sénat, s'il le faut. Vous avez été invité à faire votre devoir, le temps presse, ce qu'il faudrait en perdre pour recourir à d'autres magistrats serait peut-être cause d'un grand malheur.

— Vous avez parfaitement raison, madame la duchesse. Garde champêtre, vous vous tiendrez à la porte; qu'il y ait quelqu'un derrière la maison; que les issues restent gardées avec le plus grand soin.

— Et ces gens-là, demanda le concierge, affectant toujours le même cynisme moqueur, s'ils viennent avec vous, je vous en rends responsable, entendez-vous.

— M^me^ la duchesse de Wladimont et les personnes qui l'accompagnent sont les plaignants, ils signeront avec moi le procès-verbal.

— Soit, suivez-moi et bonne chance! Hé! hé! si nous allions trouver la petite dans une armoire, comme nous serions contents!

La première salle où ils entrèrent fut une salle basse à gauche de l'allée et donnant sur la pelouse; le bourgmestre ordonna d'ouvrir les volets, la transition subite de la lumière du grand jour à celle d'une chambre entièrement close ne permettant d'y rien distinguer.

L'ameublement était presque nul, le sol en

pierres plates, les murs suintant l'humidité. Une table chargée des débris d'un repas ou plutôt d'une orgie, car plats, assiettes, bouteilles, verres, étaient renversés pêle-mêle sur une nappe grossière et toute tachée. Cinq chaises, les unes debout, les autres tombées, témoignaient du nombre des convives.

— Vous n'êtes pas seul ici, fit le bourgmestre en désignant du doigt ces preuves incontestables d'une réunion récente et bachique.

— Si, parbleu! je suis bien seul, tout seul.

— Et cela, qu'est-ce?

— Ah! cela? vous êtes bien curieux; ce sont les restes d'un souper que j'ai donné hier soir à des camarades de Bruxelles, qui sont venus me voir.

Personne ne répondit, mais tous se regardèrent comme pour se faire part les uns aux autres de ce que cette circonstance offrait de singulier.

Ils sortirent et continuèrent leurs recherches.

Le jardin, dans lequel un gros chien attaché aboyait avec fureur, était assez petit, entouré de murs très-élevés et n'offrait aucune place qui pût servir de cachette.

— Ce b..... là m'a donné bien du mal, tantôt, à raccommoder sa chaîne, murmura le guide.

La cave vaste, mais composée seulement d'une pièce, contenait quelques provisions de ménage, en plus grand nombre qu'il n'eût semblé nécessaire pour un seul homme, dont l'avarice proverbiale s'accordait mal avec cette étrange prodigalité, la majeure partie consistant d'ailleurs en liquides. Quelques grands tonneaux, pour la plupart vides, étaient posés le long des murs.

Peeters frappa sur quelques douves, elles rendirent un son creux.

— Tiens, tu as soif à ce qu'il paraît, lui dit le concierge; si tu étais un bon garçon, tu goûterais de ceci, fit-il en frappant du dos de sa main sur un tonneau plein, mais les b..... comme toi ne méritent pas qu'on leur f.... de l'eau claire.

— Cornichon, va! répondit Peeters.

Ils sortirent de la cave, visitèrent la cuisine, une autre place à côté et entièrement vide, puis montèrent au premier étage, composé de quatre places.

L'une d'elles, disait l'homme, était sa chambre.

En effet, elle avait un aspect tel, que cette assurance ne devait pas être révoquée en doute.

Une seconde, plus propre et très-convenablement meublée, était évidemment une chambre d'homme. Le guide déclara qu'elle appartenait à son maître.

Une troisième contenait un lit et quelques guenilles de femme appendues à un porte-manteau.

— Ah çà! c'est donc une auberge ici? fit le bourgmestre.

— C'est à ma tante ça, c'est pour quand elle vient me voir.

En disant ces mots, il roulait rapidement sa chique d'un coin de sa bouche à l'autre, grimaçant et ricanant comme un singe.

Dans la quatrième chambre, il y avait deux lits, malpropres au possible, défaits et attestait qu'ils avaient été récemment occupés.

Le concierge n'attendit pas qu'on l'interrogeât.

— Pardine, dit-il, quand hier soir ces chrétiens ont bien bu et bien mangé, fallait-il les renvoyer et les faire coucher sur la route, dans les fossés? Après ça, si nous avons beaucoup de lits dans notre mobilier, c'est une fantaisie de M. Wagner.

— Une enquête sévère sera faite sur votre conduite, lui dit le bourgmestre; si vous êtes coupable du crime dont vous êtes accusé, vous sentirez ce que pèsent les lois; en attendant je vous ferai garder à vue et demanderai au procureur du roi, dans mon procès-verbal, un mandat d'amener. Votre conduite est suspecte.

— Et par le même courrier, monsieur le bourgmestre, je ferai ma plainte contre la violation du droit des gens dont je suis la victime. Avez-vous assez vu? assez couru? Dépêchez-vous, car ça finit par m'ennuyer.

Tous sortirent sans mot dire, c'était inutile. Marie, la pauvre fille n'était pas retrouvée, il n'y avait personne dans cette maison. Tous étaient tristes et silencieux, tous se disaient : Nous sommes arrivés trop tard !

Le bourgmestre prit le premier la parole.

— J'aurai l'honneur de vous envoyer dans une heure, madame la duchesse, mon procès-verbal à signer, ainsi qu'à monsieur le comte, et à monsieur, fit-il en désignant Peeters. Notre visite n'a rien fait découvrir, je le craignais, mais le procureur du roi aura plus d'adresse, car pour ma part je ne doute pas que le coquin ne s'en soit mêlé; il était malheureusement trop tard.

— Je suis de votre avis, monsieur, répondit M^me^ de Wladimont, et je joindrai une lettre à votre procès-verbal. Pauvre Marie! Voulez-vous que nous vous reconduisions, monsieur?

— C'est bien de l'honneur que vous me faites, madame la duchesse, mais je dois vous remercier. Garde champêtre, restez ici, et vous me rendrez compte de tout ce que vous remarquerez dans les

environs. Madame la duchesse, monsieur le comte, j'ai bien bien l'honneur de vous saluer.

— Au revoir, M. Coppens, puissions-nous bientôt célébrer le retour de ma pauvre Marie, que j'aime comme si elle était ma fille!

— C'est un honneur auquel je suis bien sensible, madame la duchesse.

— Et vous, Peeters, dit le comte d'Épinoy, venez-vous avec nous?

— Je vous remercie bien, monsieur le comte, je retourne à Bruxelles; si mamzelle n'est pas ici, elle doit être là, et je n'aurai de repos que quand je l'aurai retrouvée.

— Deux fois déjà vous l'avez sauvée, Peeters, fasse Dieu qu'elle le soit une troisième! Vous l'aimez donc bien, Peeters, que vous risquez ainsi, de gaieté de cœur, votre vie pour elle?

— Ah! madame la duchesse, répondit-il avec une hardiesse que par la suite il ne put jamais s'expliquer, puissé-je mourir pour vous la rendre, ou puissiez-vous me l'accorder si je la retrouve!

— Cela dépendra de sa volonté, mon ami, et quant à moi, je lui dirai que jamais elle ne trouvera un plus brave garçon.

— Ah! cela n'y fait rien, madame la duchesse; elle m'a dit ce matin qu'elle ne m'épouserait jamais!

— Elle a bien fait, Peeters; une jeune fille doit soumettre de pareilles demandes à ses parents et ne jamais y répondre elle-même. Marie n'a d'autre mère que moi, et j'en suis fière, c'est à moi qu'elle fera connaître ses inclinations.

— Ce n'est pas un non pour rire qu'elle a dit, madame la duchesse. Hélas! c'était un non pour de vrai, je le sais bien et je suis bien malheureux.

— Vous a-t-elle dit les raisons qui lui faisaient vous refuser?

— Non, madame, elle vous les expliquera; quant à moi, l'important est que je la retrouve, je dois y parvenir ou mourir. Adieu, madame.

— Au revoir, Peeters; cherchez de votre côté, nous du nôtre; nous mettrons tout en œuvre, police, espions, argent, tout enfin, car il faut que Marie nous soit rendue.

Peeters prit congé de la duchesse, arpentant de toute la vitesse de ses longues jambes, les trois lieues qui le séparaient de Bruxelles; le garde champêtre s'installa au poste qui lui était assigné, et tirant de sa poche une de ces courtes pipes de terre, vulgairement nommées brûle-gueule; il l'emplit le tabac et se mit à battre tranquillement le briquet tandis que la calèche ramenait au triple galop la duchesse et le comte d'Épinoy au château d'Auderghem.

— Eh bien, Lucien, et votre conviction? dit assez tristement la duchesse.

— Elle n'est pas encore perdue, ma chère cousine, mais je vous avoue que j'attendais un plus prompt résultat. Ce triste événement changera-t-il votre résolution de tenter aujourd'hui auprès de M. Van Linden une sincère réconciliation avec sa femme?

— Non, mon cousin, rien ne doit nous écarter de notre mission, du but que nous voulons atteindre; si notre visite réussit nous ramènerons M. Van Linden au château, et c'est pour cela que je vous prie de m'accompagner.

XXI.

RÉCONCILIATION.

— Ma visite a le droit de vous surprendre, monsieur, disait M^me^ de Wladimont lorsqu'elle se fut assise dans le salon de M. Van Linden.

— Nullement, madame la duchesse; je connais votre bonté, je sais que vous avez recueilli M^me^ Van Linden, qui se trouvait, je ne sais comment, dans le monastère où, sous le patronage de M. de Bleeden, nous avons fait cette belle équipée. Vous connaissez toute son histoire, à présent, mieux que je ne la connais moi-même, et vous seule, madame, connaissez le parti qu'il nous reste à prendre.

— Je suis ravie de vous voir en si bonnes dispositions, M. Van Linden, et une courte explication suffira, je l'espère, pour vous faire comprendre que la peine que vous avez éprouvée et les souffrances de Marie, votre femme et mon amie, n'ont eu d'autre cause que le manque de confiance : deux époux doivent toujours se confier l'un à l'autre.

— Je vous écoute avec anxiété, madame la duchesse.

— Je serai brève, monsieur. Vous avez cru, n'est-ce pas? qu'au mépris de ses serments, Marie, parjure, avait trahi la foi conjugale...

— Plût à Dieu que le doute me fût permis! hélas! elle me l'a avoué elle-même.

— Vous cherchez à me tromper, ou bien vous vous abusez vous-même, monsieur. Rappelez vos souvenirs et vous n'y retrouverez aucune trace d'une pareille confidence.

— Marie m'a avoué qu'elle aimait M. de Frescourt.

— Et ce sont là toutes vos preuves?

— Marie a fui ma maison, abandonnant son époux et son enfant : que vous faut-il de plus, madame?

— N'avez-vous fait aucune recherche pour connaître le lieu de sa retraite? reprit M^me^ de

Wladimont, évitant de répondre et continuant la série de questions qu'elle tenait toute prête.

— Oui, madame, mais toute recherche est restée vaine.

— Et les informations que vous avez prises ont commencé sans doute par l'homme pour lequel vous vous croyiez trahi?

— Oui, madame, et j'ai appris que M. de Frescourt est mort avant la fuite de ma femme. Mais qu'importe! une femme jusqu'alors timide et craintive ne se perd ainsi à jamais que pour l'homme auquel elle s'est donnée. Elle ignorait la mort de son amant, ou bien, ayant appris son état désespéré, elle m'a quitté pour aller le soigner et elle sera arrivée trop tard.

— En quelques mots vous saurez tout, monsieur (1). Votre femme a fait la connaissance de M. de Frescourt à la campagne de M. Wolffers, au village de Saint-Brice, près Paris, n'est-ce pas?

(1) Nous rappelons au lecteur que le récit de Marie de Nucingen, dont une partie est inconnue à son époux, devait se trouver à la fin du chapitre IX de ce volume. Nous avons jugé inutile de l'y placer, parce que nous rapportons ici ce qu'il ignorait et afin d'éviter une répétition, car au commencement de cette histoire, nous avons assisté, à l'hôtel Cluysenaer, avec Mme de Wladimont et le comte d'Épinoy, à la confidence faite par M. Van Linden aux autres membres de l'association.

— Je ne prétends pas le nier, madame la duchesse.

— Eh bien! monsieur, quand cette connaissance s'est faite, quelle était votre conduite envers votre femme? Vous la négligiez complétement; votre indifférence pour elle pouvait être prise pour du mépris. Jugez-vous, monsieur; établissez un parallèle entre ce dédain injurieux et les attentions délicates, la prévenance, les soins de toute nature dont vous aviez entouré Marie au commencement de cette union, que tout présageait devoir être et surtout rester si bien assortie. Fière et sensible comme est Marie, jugez de ce qu'elle a dû éprouver quand elle s'est vue sevrée ainsi brusquement, presque sans transition, des douces habitudes auxquelles elle s'était accoutumée avec tant de bonheur.

C'est alors, au paroxysme de sa douleur, d'autant plus amère qu'elle était plus dissimulée, que M. de Frescourt dressa ses batteries.

Cet homme vous était inférieur sous tous les rapports, mais c'était un de ces séducteurs raffinés, émérites, qui devinent les blessures de l'âme des jeunes femmes et se frayent par ces brèches un chemin à leur cœur.

Voilà comment, messieurs les maris, vous avez parfois des rivaux préférés qui sont loin d'avoir

votre mérite, mais qui sont patients, adroits, ne laissent passer aucun incident dont ils puissent profiter, qui ne négligent aucune occasion de faire un pas imperceptible, mais sûr, et perdent rarement le terrain sur lequel ils avancent.

Leur meilleur moyen de séduction est une adoration continuelle, une adulation intelligente et sans bassesse, qui frappe le cœur de la femme, la saisit et l'entraîne par le contraste de la conduite du mari qui professe alors pour elle la plus dédaigneuse indifférence.

Voilà comment Marie eût pu succomber; la faute n'eût été imputable qu'à vous, et si votre femme a conservé sans tache l'honneur de votre nom, c'est que la Providence ménageait encore d'heureux jours à tous les deux.

C'est au moment où vous étiez le plus dur envers elle que la délicatesse étudiée de M. de Frescourt la frappait davantage; voilà pourquoi dans les scènes que vous avez eues ensemble à Saint-Brice, elle vous a dit qu'elle l'aimait; plus tard, quand elle était seule, calmée, elle se rappelait que vous êtes l'époux de son choix, celui auquel les lois divines et humaines l'ont liée à jamais, le père de son enfant, et ces pensées-là l'ont sauvée du parjure.

Que ce soit manque de confiance, fierté, orgueil, tout ce que vous voudrez, jamais elle ne pouvait se résoudre à vous dire qu'elle avait été trop loin; le coup porté, il restait et il en était de même pour vous.

Quand elle vous a quitté pour le couvent, M. de Frescourt était bien loin de sa pensée; à lui comme à vous, elle préférait un époux céleste; mais à peine fut-elle novice, que Dieu lui révéla, par l'état de son cœur, qu'il ne changerait pas sa vocation, que femme et mère, elle ne pourrait retrouver qu'auprès de son époux et de son enfant la paix du cœur que vainement elle demandait au jeûne, à la prière.

Elle et vous souffrez tous les deux d'être séparés; maintenant vous comprenez le bonheur que vous auriez pu goûter ensemble, mais de son côté le remords, du vôtre l'orgueil, le sauvage orgueil, s'opposent à votre rapprochement. Écoutez-moi, tous deux vous avez failli, et vous plus que Marie, M. Van Linden; vous songiez peu au lien qui vous unit à Marie de Naringen, vous respectiez peu cette foi jurée à laquelle, malgré les insinuations de M. de Frescourt, Marie est restée fidèle. Accordez-vous mutuellement un généreux pardon, vivez pour vous, pour votre enfant, pour ceux que Dieu vous donnera encore, et

si le monde vous raille et vous blâme, eh bien! soyez fort, rompez avec le monde et répondez : Que vous importe?

— Votre franchise, madame la duchesse, encourage la mienne. La connaissance que j'ai acquise de votre noble caractère et ma ferme conviction que pour rien au monde, pas même pour nous rendre, à ma femme et à moi, un bonheur perdu, vous ne voudriez vous porter garant d'un mensonge, dissipe tous mes doutes, ne me laisse aucun soupçon.

Je ne chercherai pas à le cacher : depuis que j'ai perdu Marie, je suis le plus malheureux des hommes; tout ce que j'ai fait pour me distraire m'a rendu plus triste encore; j'ai le cœur vide, et tous mes efforts pour l'occuper ont été vains. Tenez, pourquoi en rougir, madame? voulez-vous tout savoir? Je connaissais, vous le savez, le séjour de ma femme à votre château, la touchante bonté avec laquelle vous entourez de vos soins bienveillants une inconnue pour vous, à laquelle non-seulement vous accordez une hospitalité princière, mais encore dont vous embrassez si généreusement la cause.

Eh bien! madame la duchesse, vingt fois j'ai été sur le point de venir vous supplier d'achever votre ouvrage, de sauver les apparences, de me

rendre à la vie de famille, dont, je le comprends à présent, je me suis arraché par ma faute. L'orgueil m'a retenu jusqu'à présent, et, je veux être sincère, ma franchise sera sans réserve : ce qui me rend heureux par-dessus tout, c'est que l'honneur que vous me faites met à couvert mon amour-propre.

— Eh bien! tant mieux, monsieur, que tout soit dit. Tenez, voulez-vous suivre en tout mes conseils? vous vous en trouverez bien : pas d'explications entre votre femme et vous, elles seraient inutiles. Embrassez-la comme si vous l'aviez quittée de la veille, et à l'instant même partez ensemble pour la campagne; qu'elle puisse à la fois retrouver son mari, sa mère, son enfant, sans lequel elle mourrait. Vous verrez comme vous serez tous heureux. Surtout que le passé soit un songe, que jamais il n'en soit question entre vous.

— Madame la duchesse veut-elle me permettre de donner des ordres en sa présence, elle sera convaincue de mon obéissance et de mon empressement à me laisser guider par elle.

— Faites, monsieur.

M. Van Linden sonna son valet de chambre.

— Pierre, une malle et des chevaux, que dans une heure nous soyons loin. Frédéric et vous

m'accompagnerez. Laissez les clefs au concierge, qu'il soit à même de suivre les instructions que je lui enverrai dans quelques jours. A notre retour de la campagne, tout doit être disposé ici, pour recevoir madame.

— En attendant que vos préparatifs soient faits, reprit la duchesse, dites-moi, je vous prie, où vous en êtes de vos relations avec M. de Bleeden.

— Entièrement rompues, madame la duchesse. Les principes du chevalier ne sont pas tout à fait les miens. On le connaît ardent au plaisir, et c'est d'après cette réputation, qui lui est acquise par de preuves nombreuses, que j'ai tâché de faire connaissance avec lui. Depuis notre sortie à Cortenberg, cette liaison s'est rompue, sans bruit, sans éclat, vers l'époque de son voyage en Allemagne, où je le crois encore, et jamais, je le prétends, elle ne sera renouée.

— Je vous ferai une dernière question, monsieur, pardonnez-la-moi et faites-moi la grâce d'y répondre. Êtes-vous l'auteur, ou bien, connaissez-vous l'auteur des articles qui chaque jour paraissent contre le ministre Mersens?

— J'y suis tout à fait étranger, et quoique je n'aime pas le ministre pour son caractère, et que je trouve parfois fort méritées les dures vérités dont on l'accable, je suis indigné de la lâcheté de

l'ennemi qui se venge de cette manière terrible, sans danger pour lui et toujours sous le voile de l'anonyme, l'arme des couards.

— Pourtant, monsieur, si vos anciennes galanteries dont Mme Mersens était l'objet seraient connues, on pourrait supposer...

— Ah! madame, j'ose l'espérer, Mme Mersens aura oublié un moment d'égarement et d'oubli.

— Mme Mersens souffre trop des outrages dont on abreuve son époux pour songer à ses offenses personnelles.

La duchesse, convaincue que M. Van Linden était étranger aux nouveaux méfaits dont on ne pouvait accuser personne d'autre que le chevalier de Bleeden, trouva inutile de lui parler de l'événement du matin qui l'attristait si fort, quoique elle dissimulât son chagrin.

Le comte d'Épinoy, qu'elle avait prié de venir la prendre, arriva sur ces entrefaites; la conversation fut rompue, et la duchesse ayant invité M. Van Linden de se faire prendre au château par sa chaise de poste, quand elle serait prête; ils roulèrent bientôt tous les trois vers Auderghem dans la calèche de Mme de Wladimont.

La duchesse avait si bien préparé les esprits de part et d'autre que la réconciliation des deux époux ne fut plus qu'une réunion après une longue

absence, et quand vers le soir, après les adieux les plus affectueux à tout le château et les promesses réciproques de se revoir bientôt, ils prirent la route d'Ostende, ils semblaient aux yeux de tous promettre ce qu'ils ont toujours tenu depuis, qu'ils resteraient les meilleurs amis du monde.

XXII.

JUSTICE !

Malgré les promesses de Mme de Wladimont, ses actives recherches, les basses démarches de M. Mersens, le zèle vénal et l'empressement de ses créatures, le nouveau ministre était plus que jamais la victime que s'étaient désignée ces frelons au vol rapide, aux piqûres aiguës, parfois mortelles et toujours douloureuses, que l'on nomme les journaux.

Chaque jour amenait sa nouvelle satire.

Parfois c'était un ridicule de M. Mersens ou une action honteuse, scène de mœurs où il jouait le rôle principal, et dont les détails faisaient rire

pendant un jour l'Europe entière. Parfois c'était bien pis encore : on dévoilait une lâcheté, une injustice, une cruauté de M. Mersens.

Cela se passait avant l'enlèvement de Marie, et ce jour-là eut lieu la catastrophe que nous allons raconter :

Depuis huit jours à peine que M. Mersens subissait la question, il était devenu méconnaissable, au moral comme au physique.

Ses vêtements en désordre, hagard, insensé, il n'éprouvait plus un seul moment de repos; il allait et venait comme une hyène dans sa loge, changeant d'occupation à tout instant et ne pouvant prêter à aucun travail une attention assidue qui l'eût distrait de ses chagrins.

Parfois, dans l'exercice de son ministère, il sévissait sans nécessité et récompensait sans discernement, punissant les moindres fautes avec une dureté cruelle, parfois il était bas et rampant envers des subordonnés; il croyait par cette lâche humilité mériter la pitié et obtenir merci de ses persécuteurs.

Sa conduite était en tout celle d'un homme bourrelé de remords. Le jour, mille maux le tourmentaient, et de longues nuits d'insomnie représentaient à son cerveau malade les tableaux les plus épouvantables.

S'il s'endormait, c'était d'un sommeil de plomb, et bientôt il s'éveillait en sursaut et baigné de sueur tourmenté par des rêves horribles.

Souvent d'une confiance folle et ridicule envers un employé du plus bas étage qui lui était tout à fait inconnu, il l'appelait dans son cabinet, le suppliait de chercher à le sauver, lui promettant de faire sa fortune s'il y parvenait, et l'appelant à l'avance son sauveur, son père.

S'il eût connu ses adversaires, il se serait jeté à genoux en implorant pitié et merci.

Changeant chaque jour de soupçons, il était devenu intolérable, et un tel état de choses ne pouvait se prolonger davantage.

On eût dit qu'il avait à cœur de travailler de ses propres mains à sa ruine, car dans le choix de ses favoris d'une heure, il rencontrait souvent un homme, comme il y en a tant, envieux de tout ce qui tient au pouvoir et qui se plaisait à aller narrer au journaliste ennemi la scène dont il avait été témoin et qui devenait le sujet d'un nouvel article pour le lendemain.

De tous les genres d'ignominie, le ridicule était celui qu'il redoutait le plus, et on ne lui en épargnait d'aucune espèce.

Le jour du rapt de Marie, il devait le matin assister au conseil des ministres. Quoiqu'il eût

songé d'abord à se faire déclarer malade, ce qui était vrai, il ne l'osa pas, et voulut juger de l'accueil que lui feraient ses collègues; il partit.

En route il crut que chacun ricanait en le regardant, il vit même deux figures de pierre, taillées dans la façade d'un hôtel, le montrait du doigt quand il passa en voiture.

Parvenu au palais, ce fut bien pis encore; la réalité fit place aux chimères. Le concierge étonné qu'il se présentât après tous les bruits qui circulaient sur son compte, hésita à lui livrer passage. Les officiers de service, réunis dans l'antichambre, restèrent assis sur les banquettes, l'huissier dédaigna de l'annoncer, feignant de ne pas l'avoir aperçu, et les ministres réunis dans le cabinet du roi, où Sa Majesté n'était pas encore, levèrent la tête en entendant entrer, et, voyant M. Mersens, la baissèrent aussitôt, puis affectèrent de parler entre eux de choses indifférentes, sans prêter la moindre attention à la présence de leur confrère.

Le roi, toujours si affable, répondit, quand il entra, par un regard froid et sévère à son salut; M. Mersens était évidemment en disgrâce complète; mais il resta jusqu'à la fin de la séance, où il ne fut point consulté même pour les choses ressortant directement de son ministère.

Il eût dû donner aussitôt sa démission; mais

non, affrontant l'orage jusqu'au bout, il se fit conduire au palais de la Nation où siégeait la chambre des représentants. Là, son avanie fut au comble. Dans les corridors on ne se contenta plus de démonstrations muettes, on ricana sur son passage, on le montra au doigt. Il entra dans la salle, les représentants s'assirent plus à l'aise et se partagèrent la place vide sur les banquettes, pour qu'il ne pût y trouver place à s'asseoir.

Il s'achemina vers sa place à la stalle des ministres; les plus proches se reculèrent et laissèrent bientôt un cercle vide entre eux et lui; s'il faisait un mouvement, on se reculait davantage; un des membres montait à la tribune, à la vue de M. Mersens il descendit les degrés qu'il avait déjà franchis et revint à sa place, sans que personne lui demandât compte de ce silence que tous avaient compris. Il adressa la parole à un député, faisant une question banale pour se donner une contenance, le député lui tourna le dos.

C'en était trop, il était marqué au front d'un stigmate indélébile, une démission ne pourrait l'effacer. Sa raison ne pouvait supporter de plus rudes échecs. Hors de lui, il s'élança hors du palais, ordonna d'une voix étouffée qu'on le ramenât à l'hôtel, et pendant le trajet son imagi-

nation malade lui montrant des fantômes moqueurs acharnés à sa poursuite, il se cacha la tête sous les coussins pour les éviter.

Dès que la portière fut ouverte, il s'élança sur le perron sans attendre que le marchepied fût baissé, reprit sa course dans le corridor, sur le grand escalier, traversa les appartements, s'arrêta un instant dans le boudoir de Mme Mersens où il n'avait plus mis le pied depuis qu'elle était partie, marcha droit à son laboratoire de chimie, abandonné depuis lors, ouvrit une armoire et recula en poussant un grand cri et en se voilant de ses mains.

Le seul objet qui avait frappé ses regards, dans tout ce qui garnissait les rayons, était une petite fiole portant cette étiquette :

ACIDE HYDROCYANIQUE.

— Non! s'écria-t-il dans son délire et d'une voix entrecoupée, gendarmes vous ne me prendrez pas vivant!... vous ne mettrez pas la main sur un ministre!... Je vous défie, je vous brave!... Je me ris de l'exécuteur et de l'échafaud!... Je n'y monterai pas!...

Des pistolets, les mêmes peut-être dont il avait menacé la blonde tête de son jeune enfant,

étaient sur la cheminée; il les saisit et revint dans le boudoir, les arma, les brandit, riant d'un rire saccadé et criant à la fois : Les insensés!... ils me croient en leur pouvoir!... Ils ne savent donc pas qu'en ce moment je leur échappe!... Société qui me railles, je te maudis!... je te hais!... je te brave!...

Son regard délirant rencontra la place où Mme Mersens s'asseyait d'habitude.

La table à ouvrage devant le canapé, quelques-unes de ces petites choses qui rappellent toujours le souvenir d'une femme le frappèrent malgré son égarement.

— Que me veux-tu?... dit-il avec épouvante comme s'il eût parlé a un fantôme, va-t'en!... N'es-tu pas satisfaite?... Tu vas être vengée, laisse-moi!.. laisse-moi!...

Il abaissa le canon de l'arme sur son front. En ce moment, son vieux valet de chambre, que l'état de son maître avait frappé et qui le cherchait partout, parut à la porte de l'appartement, où ce qu'il vit le glaça d'une telle stupeur, qu'un moment ses pieds semblaient cloués au sol.

— Arrêtez! s'écria-t-il en tendant ses deux bras vers son maître; au nom de Dieu, arrêtez!

Il était trop tard, l'impulsion était donnée, la

surexcitation de l'esprit de M. Mersens trop violente. Il se retourna à demi vers son serviteur éploré :

— Arrière ! répondit-il d'un voix étrange, *place, place, à la justice de Dieu !* Et appuyant son doigt sur la détente, il roula, cadavre sanglant, la tête broyée, à la même place ou naguère, il avait de ses mains homicides versé le poison mortel à l'ange qui portait son nom et survivait chargée du poids de sa propre honte.

XXIII.

ALI-BABA.

Auderghem, hier encore séjour de bonheur pour les uns, et pour les autres l'asile d'une paix profonde, le port après l'orage, a aujourd'hui bien tristement changé d'aspect.

Le duc de Wladimont, la duchesse, leur vénérable curé, enfermés avec M^me^ Mersens lui ont appris la fatale nouvelle. Les ménagements que l'on prend en pareil cas trompent un instant la douleur, mais quand terrible elle éclate, elle est affreuse. La meilleure consolation est de mêler ses pleurs à ceux de l'affligé. Cette preuve de sympathie est la seule qui puisse vraiment toucher le cœur de l'affligé.

Laissons au temps le soin d'endormir cette amère tristesse, rendue plus poignante encore par les circonstances qui en ont accompagné la cause que par cette cause elle-même; quittons le salon où M^lles^ de Bleeden et d'Arkel et les jeunes enfants ignorant encore la mort du suicidé, pleurent sur la disparition inexplicable de Marie, leur jeune amie, et retournons à la petite maison de Wagner où nous l'avons laissée.

Dès que le brigand déguisé en concierge se fût convaincu que le bourgmestre, le comte, la duchesse et Peeters s'éloignaient et que le vétéran garde champêtre était le seul qui restât aux environs de la demeure, il s'empressa d'en refermer la porte à double tour, de replacer les verrous et la chaîne et descendit à la cave où l'on n'avait trouvé personne.

— Eh! mes gars! cria-t-il, partis! enfoncées les autorités!

A ces mots, cinq tonneaux, contenant chacun un des hommes de la bande s'ouvrirent par le haut, laissant par là un passage libre à ceux qui s'y étaient réfugiés.

Lowie sortit le dernier, et autour de lui se groupèrent les principaux personnages de son escouade avec lesquels depuis longtemps nous ne nous sommes plus rencontrés.

— Silence! dit Lowie, interrompant les fanfaronnades de ces hommes, qui semblables à tous leurs pareils, se croient invincibles quand ils viennent d'échapper à un péril ; silence, bavards! aucun de vous, à cette heure, ne chanterait si haut si Toone, François, Étienne, Jean ou moi nous nous fussions trouvés sous les yeux de Peeters. C'est bien heureux qu'il ne connaisse pas Joseph, sinon nous eussions été bien embarrassés. Enfin, sont-ils loin?

— Oui, répondit le faux concierge, que nous appellerons maintenant par son nom de Joseph, oui, Lowie, ils sont partis, sauf le vieil imbécile de garde champêtre qu'ils ont placé en faction à notre porte, pour observer ce qui se passe en attendant que demain les ordres du procureur du roi soient parvenus aux bourgmestre.

— Cela prouve qu'il fait chaud et qu'il est temps de filer; dommage! il fait bon en cantonnement, répliqua un des bandits.

— Qui se permet de parler en service, quand je ne l'interroge pas? demanda Lowie d'un ton sévère.

— Pardon, capitaine, je ne savais pas...

— Formez le cercle, marche! silence et que l'on écoute mes ordres. Nous sommes en campagne, que l'on y fasse bien attention, d'après nos

statuts la moindre désobéissance est punie de mort, et vous savez si je sais faire observer les règlements. Ce soir nous attaquons le château et je suis obligé de modifier la première partie du plan dont je vous ai expliqué ce qu'il est besoin que vous sachiez. Le rendez-vous, au lieu d'être ici, sera à onze heures dans la chambre de derrière à la Plate-Bourse, où vous irez tous. J'ai commandé la tenue de combat et je préviens que je passerai une inspection sévère.

Joseph, vous ferez partie du détachement, Tantje et le chien suffisent pour garder la maison et la jeune fille.

Si quelqu'un a une observation à faire pour le bien-être du service, qu'il parle, je l'écoute.

— Capitaine, objecta le concierge, vous savez qu'une sentinelle est à la porte, si nous sortons tous elle donnera l'alarme et l'on sera bientôt sur nos traces, comment faire?

— C'est ton affaire, grise-le, mais prends garde de ne pas te soûler toi-même, animal! qui m'interromps pour de pareilles fadaises.

— Merci, capitaine.

— Fourrier (c'est à Étienne, élevé à ce grade, que Lowie donnait cet ordre), faites une distribution d'un litre par homme.

— Bien, capitaine.

— Qu'on file d'ici le plus tôt possible, l'endroit peut devenir malsain. Par le flanc droit, droite! Rompez vos rangs, marche!

Le peloton de bandits monta les degrés de la cave et se rendit au premier étage dans un ordre qui faisait le plus grand honneur à leur capitaine instructeur.

— Maintenant, se dit celui-ci en regagnant son appartement, écrivons à de Bleeden que l'attaque se fait cette nuit. Le succès en est immanquable, Isidore est maître de toutes les issues et la belle Clarisse, dans quelques heures, sera en mon pouvoir. Son frère, demain, aura la grisette, et moi la noble demoiselle. Fameux partage, chevalier! Ah! ah! qu'en dites-vous?

Votre sœur, bien cachée, ne sera pas réclamée par vous, car en mes mains sera mon otage, et il faudra bien que vous consentiez à ce que la noble demoiselle devienne ma femme : l'épouse d'un chef de bandits, quel sort brillant!

Eh! ma foi, je le parie, elle sera heureuse, plus heureuse que les autres femmes de sa condition ne le sont d'ordinaire. Demain, je rentre dans la vie civile et je ne veux plus désormais me conduire qu'en bon bourgeois. Cette nuit je tenterai donc ma dernière expédition, tâchons qu'elle fasse époque dans mes annales.

Après ce monologue, il se mit à écrire au chevalier de Bleeden.

Laissons-le se livrer à cette occupation, et revenons à Joseph chargé de faire sortir inaperçus du logis les compagnons dont la nuit prochaine il doit partager les exploits.

Aussitôt que la brigade fut rentrée dans ses quartiers, Joseph ouvrant toute grande la porte de la rue, toujours si soigneusement close, traîna dehors un banc de bois sur lequel il s'étendit voluptueusement, savourant avec délices la fumée d'une longue pipe de Hollande artistement culottée.

La force armée du village d'Auderghem se promenait sur la pelouse, la carabine sous le bras.

Il n'entrait pas dans la consigne du vétéran de s'opposer à ce que le suspect prit l'air, aussi ne parut-il pas s'émouvoir le moins du monde de cette action.

Joseph eût bien voulu entamer la conversation. Son surveillant vint de lui-même au-devant de ce désir; suspendant sa carabine par la bretelle à son épaule, il retira de la poche de sa veste la courte pipe dont nous l'avons vu se servir précédemment; il la chargea d'un tabac noir et gras que contenait sa blague de cuir. Après avoir battu le briquet sans obtenir une étincelle :

— Accusé, dit-il en s'approchant de Joseph,

voulez-vous me faire la chose de me donner un peu de feu pour allumer mon tabac?

— Volontiers, mon brave force légale, répondit Joseph. Et aussitôt il activa le foyer de sa pipe à l'aide du gaz qu'il y insufflait de toute la force de ses poumons, tandis que le garde accroupi devant lui aspirait autant que possible, et ouvrait, avec un bruit formidable, une bouche d'honnête dimension et à peu près demeublée.

— Merci, mon prévenu, dit-il en se préparant à continuer sa promenade quand sa pipe fut allumée.

— A votre service, mon autorité, répondit Joseph en se reculant pour lui faire place et en l'invitant à s'asseoir.

Cela n'était pas défendu non plus; aussi le garde, s'assit-il à côté de Joseph, et tous deux se mirent à pousser devant eux en silence des colonnes de fumée qui s'unissaient en symbole de l'amitié qui devait bientôt s'établir entre eux.

Cette innocente occupation dura plus d'une demi-heure, pendant laquelle aucune parole ne fut échangée; ce n'est pas que le sbire à cheveux blancs fût aussi peu loquace qu'un muet du sérail, loin de là, un petit bout de conversation ne lui était jamais désagréable, mais il attendait le bon vouloir de son prévenu et celui-ci attendait une occasion favorable.

Elle ne se fit pas attendre. Une petite fille, celle du garde, apporta à son père un maigre dîner contenu dans une marmite de terre suspendue aux deux anses par une ficelle; la boisson était dans une vieille cafetière de cuivre à long goulot, et une grosse capote pour la nuit indiquait que la faction du garde devait se prolonger d'une manière fort désagréable pour ceux qui voulaient, sans être aperçus de l'invalide, sortir de la maison.

Joseph ne fut pas longtemps à se convaincre que le liquide apporté à son gardien troublerait difficilement sa raison : c'était une once de café étendu d'eau de façon abusive et blanchi avec un peu de lait.

Joseph se hâta d'aller chercher un cruchon de bière et un seul verre, revint à sa place, se versa une rasade, la porta à hauteur de sa figure, ferma un œil, et concentrant tous les rayons de l'autre sur le liquide transparent, il l'ingurgita ensuite en connaisseur émérite.

Le garde suivait ces mouvements d'un œil anxieux.

— Voulez-vous faire avec, mon vétéran? lui demanda Joseph.

— Ce n'est pas de refus, mon suspect, répondit le garde en acceptant sans plus de façons

la politesse que sa consigne ne lui faisait pas un devoir de refuser.

— Ah! fit-il en passant la langue sur ses lèvres après avoir bu, bien obligé, mon prévenu; c'est meilleur que du vin, et pourtant j'en ai bu du fameux pendant les guerres du grand Napoléon.

— C'te bêtise! fit Joseph en haussant les épaules en commisération de cette déplorable hérésie, du vin! la boisson des dieux! Tenez, puisque nous en parlons, je vais vous en faire goûter du fameux qui vient d'Espagne. Avez-vous jamais été en Espagne?

— J'étais au Trocadero, fit le vétéran en se rengorgeant au souvenir de ses campagnes; là, parfois nous crevions de faim, et le lendemain nous buvions, à bouche que veux-tu, le vin de Porto dans des peaux de bouc.

— Eh bien! champêtre, je vous en ferai goûter, cela vous rappellera votre jeune temps; mais avant, encore un verre de faro, il mérite qu'on ait de la considération pour lui.

Deux verres de Porto qui suivirent cette double rasade suffirent pour attendrir aux larmes le vieux garde; il prit dans ses mains calleuses, mais honnêtes, les mains du voleur :

— Cela me rajeunit de trente ans! dit-il; je m'en souviendrai toujours, et tenez, mon crimi-

nel, je vous revaudrai cela. Une supposition : vous voudriez forcer la consigne, eh bien! je vous flanquerais un coup de carabine, c'est vrai, mais sans plus de rancune que sur un lapin, ce n'est pas comme dans le temps sur les guérillas.

— Bien obligé, champêtre.

Le vin, la bière à laquelle on revenait souvent pour faire la comparaison, et cela par calcul, l'adroit Joseph, voulant obtenir un résultat plus immédiat, le grand Napoléon d'ailleurs aidant, mirent bientôt le garde hors de combat; il entonna une petite chanson bachique, et au milieu du premier refrain il roula sous le banc où des ronflements sonores attestèrent de la vertu des libations et de la quiétude de son âme.

Joseph s'était ménagé, il en avait besoin.

— Eh! les autres, s'écria-t-il en s'élançant dans la maison, au galop, arrivez!

Et se rendant lestement dans un cabinet habilement dissimulé dans un mur et qui servait de vestiaire et d'arsenal, il jeta bas son habit, se ceignit d'une ceinture supportant ses armes et endossa par-dessus une blouse très-ample qui cachait entièrement tout ce qu'elle recouvrait.

Cela fait, il rejoignit ses compagnons, réunis dans la salle basse, Lowie en tête.

— Eh bien? fit celui-ci.

— Capitaine, nous pouvons sortir.

— Par un, marche! fit Lowie. Et le détachement sortit, le chef restant en arrière.

— Oh! le bon chrétien! fit Toone en contemplation envieuse devant le garde endormi et étendu à ses pieds, comme il est bien saoûl! n'est-ce pas François? quelle bonne consigne ce garde a eue!

— Oui, Toone, il mérite respect, l'invalide; mettons-le comme il faut, sa capote sur lui, qu'il dorme à son aise.

— Tantje, disait Lowie à la vieille qui l'avait rejoint, vous savez que je ne plaisante pas : attention à la petite, mais qu'elle ne manque de rien et surtout qu'elle ne sorte pas d'où elle est. Demain, probablement, je vous chargerai de la conduire à sa destination; mais pour aujourd'hui faites bien attention que vous gardez la maison. Si l'on vient, vous savez ce qu'il faut faire; je vous rends responsable de tout.

— On y veillera, mon fils. Bonne chance.

— Bonjour. Eh bien! tas de vauriens, encore là? filez un peu et lestement, chacun de son côté. Peut-on faire quelque chose de propre avec des mâtins pareils?...

XXIV.

VAINCRE OU MOURIR.

Peeters, l'esprit troublé par son idée dominante celle de sauver Marie, franchit du train d'un cheval de poste la distance d'Auderghem à Bruxelles.

Il ne s'arrêta pas une seule fois en route, laissant bien loin derrière lui toutes les petites voitures de place qu'il dépassait à chaque instant.

— Sauver Marie ! disait-il; oui, je sauverai Marie; mais où est-elle? ô mon Dieu!

C'est ainsi qu'il parvint aux portes de la ville, n'ayant aucun projet arrêté, mais déterminé à ne s'accorder ni trêve ni repos avant d'avoir rendu la jeune fille à sa bienfaitrice.

Tous les lieux maudits dont il s'était éloigné

pour jamais furent successivement visités sans succès : la rue Rempart du Nord, le quartier des Marolles, la Rose blanche, et en dernier lieu la Cour des Seigles, dont Tantje était partie depuis plusieurs jours, ne disant à personne pour combien de temps elle s'absentait, ni l'endroit où elle comptait passer cette absence.

Peeters, rentra chez lui découragé, ne sentant pas la fatigue, n'ayant ni faim ni soif, peu sensible à la chaleur qui était accablante, et ne voulut point répondre aux questions de la vieille femme de ménage qu'il avait prise pour soigner la maison que l'exercice de sa nouvelle industrie lui avait fait louer sur les quais à proximité du lieu de déchargement de ses bateaux.

Il ordonna qu'on le laissât en repos, s'assit dans un coin, la tête entre les mains, méditant sur ce qu'il lui restait à faire, demandant une inspiration à son esprit affaibli, sentant que s'il laissait s'écouler, sans agir avec efficacité, un jour seulement, tout serait peut-être perdu, les ravisseurs ayant toute la latitude nécessaire pour dérober leur proie aux recherches les plus actives.

La nuit survint et Peeters n'avait pas bougé. Tout à coup il se lève, une circonstance l'a frappé, elle jette tout un monde de pensées dans son cerveau

Cette circonstance bien légère en apparence est celle-ci : Peeters avait devant les yeux la petite maison d'Auderghem qui se dessinait distincte devant lui. Il voyait tout : les quatre côtés de la façade, les endroits tachés et dégradés, les angles écornés des cheminées, les crevasses des corniches. Une petite lucarne, qu'il avait vue dans le mur de gauche entre le premier et le second étage, percée à égale distance des deux fenêtres, lui revint à la mémoire.

Cette lucarne, Peeters se le rappelait parfaitement, n'éclairait aucune chambre; il ne l'avait vue nulle part à l'intérieur, il ne s'y trompait pas, car rien ne lui avait échappé dans cette triste demeure où il croyait Marie prisonnière.

Il y avait donc une chambre à cette place, bien exiguë sans doute, puisqu'il n'y paraissait pas dans la distribution intérieure, mais cette lucarne l'éclairait; il fallait s'en assurer sans tarder, il y allait du sort de Marie, et ce nom seul rendait toute hésitation, tout retard impossible; à tout prix il fallait à l'instant même pénétrer les mystères que renfermait cette maison isolée.

Deux ouvriers logeaient chez Peeters; leur maître alla les éveiller, leur ordonna de s'habiller et de se préparer à le suivre; puis il s'arma d'une bonne paire de pistolets, et donnant à chacun des

deux hommes un lourd bâton ferré, il reprit encore la route qu'il avait déjà parcourue deux fois dans la journée.

Les ouvriers qu'il avait avec lui étaient des hommes forts et courageux, sur lesquels leur maître pouvait compter; il leur dit en peu de mots ce qu'il attendait d'eux, et ils lui répondirent qu'ils étaient prêts à risquer leur vie. L'assurance que leur donnait Peeters, que s'ils devaient attaquer, ce n'étaient que des brigands que cherchait la police, leur suffisait.

Ils partirent, prenant avec eux une lanterne sourde munie d'une bougie. Avant de sortir de la ville ils rencontrèrent une voiture de place, attelée de deux chevaux paraissant assez vigoureux; Peeters l'arrêta, et, par la promesse d'un triple salaire, détermina le cocher, malgré l'heure avancée, à les conduire à leur destination.

Arrivé à l'entrée du village, il congédia la voiture.

En arrivant à Auderghem, il faisait nuit close. L'air était lourd et faisait présager un orage. Quelques rares et pâles étoiles scintillaient au ciel, éclairant faiblement la cime des arbres dont les troncs se confondaient dans l'ombre.

Pourtant Peeters n'avait aucune peine à retrouver le chemin qui conduisait chez Wagner, il eût pu s'y rendre les yeux bandés.

La maison était muette et sombre comme tout ce qui l'entourait; Peeters en fit le tour avec ses deux hommes. Il ne voyait pas la lucarne, mais, il en était sûr, elle devait être là à l'endroit qu'il désignait du doigt, et le réduit qu'elle éclairait devait être la retraite de Marie.

La disparition de Tantje, les vêtements de femme qu'il avait vus dans cette maison et qui se rapportaient si bien, autant qu'on en pouvait juger par un coup d'œil, à la taille de la vieille, lui paraissaient des preuves si concluantes, que le doute n'était plus permis, que la conviction devenait à chaque instant plus forte.

Il plaça ses deux hommes en sentinelle, et s'aventura sur la pelouse pour s'approcher de la porte; ses pieds rencontrèrent un obstacle, il trébucha, et tâtant de la main l'objet qui avait embarrassé ses pas, il reconnut le corps d'un homme, probablement un cadavre. Un rapide examen le convainquit du contraire, l'homme dormait et les objets que Peeters toucha lui firent reconnaître le garde champêtre. Il devina tout et revint sous la lucarne, épiant avec anxiété le moindre bruit.

Tout restait muet et Peeters se mit à chercher quelle partie de la maison se trouvait derrière ce mur qui cachait un mystère qu'à toute force il voulait pénétrer.

Sa mémoire ne lui fut pas infidèle; derrière lui était le large escalier de bois. Il réfléchit davantage et se rappela que le matin, arrivé à la hauteur de la moitié de l'intervalle entre le premier et le second étage, une marche avait fléchi sous son pied; mais, attribuant alors la chose à la vétusté, il avait passé outre sans s'y arrêter.

Il se rappela ensuite qu'en descendant il avait fait la même remarque, et maintenant qu'il y réfléchissait il était certain qu'une toute autre cause avait dû produire l'effet en question. Il fallait à tout prix s'en assurer.

Pour lui ces preuves étaient convaincantes, mais elles ne suffisaient pas pour le faire entrer de nuit par escalade ou effraction dans une habitation fermée; il eût donné le reste de sa vie pour un indice de plus, et cette fois le hasard ou la providence le servit à souhait.

La lucarne, garnie d'une seule vitre enchâssée dans un cadre de plomb (Peeters se le rappelait parfaitement) s'ouvrit; il entendit des soupirs et des sanglots: plus de doute, c'était elle, c'était Marie, quelle autre verserait des larmes dans cette maison. Il allait s'écrier, lui dire de prendre courage, qu'il venait pour la sauver; mais, craignant d'être entendu par les gardiens et sachant de quels crimes étaient capables les scélérats qui

avaient osé l'enlever aux portes du château, il se tut et fit ses préparatifs pour entrer dans la maison.

Tout à coup la lucarne fut éclairée d'une vive lumière; Peeters placé directement au-dessous, ne pouvant rien distinguer, s'éloigna vivement en arrière; mais il lui fut impossible de distinguer autre chose, sinon que la pièce était petite et de forme irrégulière. Plus de doute, elle était pratiquée dans l'escalier.

Il entendit une voix grondeuse prononcer quelques mots d'un accent irrité, mais quoiqu'il reconnût parfaitement l'organe de la Tantje, il ne put rien comprendre, et tout rentra bientôt dans le silence et l'obscurité les plus complets.

Peeters quitta sa place et revint vers la porte d'entrée. L'ivresse du garde champêtre, qu'il s'était fort bien expliquée, avait été provoquée pour tromper sa vigilance, et probablement Tantje venait d'ordonner à la jeune fille de la suivre; il allait donc les voir sortir, et fussent-ils dix, se disait-il, il en viendrait bien à bout.

Un quart d'heure, qui lui sembla long comme un jour entier, se passa en vaine attente. Ne pouvant plus maîtriser son impatience, il appela ses deux compagnons, en mit un à la place où il était, puis avec l'autre se rendit du

côté opposé de la maison, alluma sa lanterne, la mit entre ses dents, et, faisant faire la courte échelle à son ouvrier, se mit en devoir d'escalader le mur de la cour.

Le chien, jusqu'alors muet, fit entendre des aboiements furieux, il s'élançait avec rage contre le mur et paraissait disposé à faire à Peeters un accueil des plus chauds.

Le batelier s'en émut fort peu; arrivé sur le mur, il s'y mit à cheval et dégageant un de ses pistolets qu'il arma, il se baissa vers la cour, prit sa lanterne d'une main et regarda s'il n'avait pas d'autre ennemi que le chien prêt à s'élancer sur lui.

Il n'en vit point, et avisant à quelques pas de de là un grand tas de décombres, il se mit debout sur la crête du mur et marcha d'un pas ferme vers cette direction. Le chien s'y était déjà élancé; Peeters et l'animal furieux n'étaient plus qu'à une distance de quelques pieds l'un de l'autre; mais cet intervalle était trop grand encore et les mouvements du chien trop rapides pour que le brave garçon voulût se hasarder à perdre une balle en lui tirant son coup de pistolet.

Il n'hésita pas : d'un bond il s'élança sur le monticule, mais il retomba sur le dos, et le chien au comble de la rage, se jetant sur lui, déchira ses vêtements et fouilla sa poitrine. Peeters avait

prévu cette circonstance; dans son élan, il avait eu soin de préserver de tout choc son bras qui tenait l'arme, et plaçant le canon de son pistolet contre les flancs de son ennemi, il l'étendit roide mort avant que lui-même fût grièvement blessé par ses morsures.

Échappé à ce premier péril, Peeters voulut tranquilliser son compagnon, qu'il savait attendant avec anxiété au-dehors, le résultat de son escalade.

— Piels, lui cria-t-il, je suis sain et sauf, mon ami; allez rejoindre Haap à la porte d'entrée. Je tâcherai de l'ouvrir avant toute chose; mais en tout cas, si je dois faire la besogne tout seul, à la garde de Dieu! Comment se fait-il, ajouta-t-il en se parlant à lui-même, que ce grand diable de vaurien qui pendant le jour montre si bien le bout de sa carabine aux gens qui frappent à sa porte, ne s'en serve pas la nuit contre ceux qui escaladent ses murs et tuent ses chiens? Ceci cache un piége; mais n'importe, ne nous arrêtons pas.

D'un pas ferme et décidé il se rendit à la porte de la cour, elle était fermée; il la secoua de toutes ses forces, elle ne céda pas; il cria qu'on vînt lui ouvrir, personne ne répondit.

Peeters, impatienté et pressé d'en finir, rompit les carreaux de vitre de la fenêtre de la cuisine à

grands coups de crosse de pistolet, ouvrit l'espagnolette, sauta dans l'intérieur, poussa la porte du corridor qui n'était pas fermée, et, sa lanterne d'une main, un pistolet de l'autre, il s'élança vers l'escalier.

Tantje, assise sur la dernière marche, se lamentait et lui tendit les bras dès qu'elle l'aperçut; elle l'avait reconnu.

— Oh! mon bon M. Peeters, vous ne voudriez pas causer de la peine à une pauvre vieille femme qui ne vous a jamais fait de mal, mon bon M. Peeters.

— Où est Marie, maudite vieille! répondit-il, où est Marie, réponds à l'instant, ou je te tue!

— La, la! M. Peeters, ne me faites rien et je vous le dirai.

— Parle.

— Elle est là, fit Tantje, en désignant l'escalier.

— Ouvre la porte, ou tu es morte!

La vieille obéit, l'accent de Peeters n'admettait pas de réplique. Peeters avait bien deviné, Marie était cachée dans un réduit pratiqué dans l'escalier, juste assez élevé pour qu'elle pût s'y tenir debout et dans lequel on avait dressé un méchant lit. L'entrée n'était pas commode; une marche de l'escalier mobile, à charnière, la fermait au

dehors par une clavette que l'on mettait dans un boulon traversant à la fois la marche mobile et celle immédiatement inférieure.

C'est dans cette cachette, que M. de Bleeden avait fait préparer pour l'enlèvement de sa sœur Clarisse, que la pauvre Marie avait été enfermée. Elle pleurait à chaudes larmes, assise sur le bord de son grabat.

La vue de Peeters, arrivant à elle au milieu de la nuit, lui apprit qu'elle était sauvée; leste, elle gravit la petite échelle par où l'on descendait dans sa prison.

— Mam'zelle Marie, mam'zelle Marie, disait le pauvre garçon tout heureux, oh! vous voilà sauvée! Mais ils vous ont blessée, les tigres; votre joli visage est tout meurtri. Dites, est-ce cette vipère qui a fait cela? j'écraserai sa tête contre la muraille.

— Ne nous occupons pas de moi, Peeters, d'autres soins nous réclament. Ma bienfaitrice, madame la duchesse, que lui ont-ils fait. Oh! je suis bien inquiète.

— Je ne vous comprends pas, mam'zelle Marie, M^me^ de Wladimont court-elle quelque danger?

— Ah! vous ne savez rien, Peeters! vous ne venez pas du château? Eh bien! sachez que ce matin, quand vous êtes venu me chercher, je vous

ai bien entendu et je voulais crier, mais on me retenait ici un bâillon sur la bouche, et deux fois vous êtes passé près de moi sans vous en douter. Cinq hommes étaient aussi cachés dans la cave, et parmi eux se trouvaient ceux qui m'ont conduit à la Cour des Seigles, quelques jours avant que vous vinssiez me sauver la vie dans la petite maison du faubourg de Schaerbeek. Lorsque vous fûtes sortis, ils se moquèrent de vous et de ce bon M. Coppens, le bourgmestre, qui n'avait rien pu découvrir; mais les railleries ne seraient rien, Peeters : ils ont dit que cette nuit ils vont brûler le château, tuer le duc, la duchesse, M. d'Épinoy, et que les autres dames seront demain matin conduites avec moi, loin, bien loin d'ici, où l'on ne retrouvera jamais nos traces.

— Je comprends, mam'zelle Marie, et je vais à l'instant au château, nous verrons! Depuis longtemps j'ai un fameux compte à régler avec ces brigands au sujet de vous, mam'zelle Marie, et ils savent ce que je vaux. Mais vous, que deviendrez-vous, mam'zelle? Voulez-vous, sous la garde de Haap et Piels, deux braves ouvriers qui m'accompagnent et m'attendent à la porte, vous retirer quelque part jusqu'à ce que tout soit fini et que je puisse venir vous chercher?

— Non, non, Peeters, je suis trop inquiète au

sujet de madame la duchesse, je veux retourner au château, où la présence de ces braves gens sera bien nécessaire.

— Tantje, ouvrez la porte de la rue.

— God! mon bon M. Peeters, c'est que je n'ai pas les clefs, moi, et je saurais pas vous dire ousqu'elles sont.

— Cherche, vieille coquine! répliqua Peeters en serrant de toutes ses forces le bras de Tantje, dont les os, malgré leur dureté, craquèrent sous cet effort.

— Och God! och God! comme vous me faites du mal! Mieke, mon bijou, mon cher enfant, dites-lui donc qu'il laisse votre pauvre Tantje tranquille. Aïe! aïe! que ça fait mal! laisse-moi voir si ma clef entre dedans, ça ira p'têt. Oui, ma parole d'honneur; mais je ne sens pas mon bras.

Peeters se hâta d'ouvrir la porte dont la vieille lui avait donné la clef, et ses deux compagnons furent bien joyeux de le revoir non-seulement sain et sauf mais encore de voir qu'il avait si bien réussi dans son plan de campagne.

— Ne perdons pas de temps, mes amis, leur dit leur maître, notre présence est nécessaire au château, nous devons voir ce qui s'y passe; il y fait chaud, dit mam'zelle Marie. Qui est-ce qui a une

corde dans sa poche? Il faut y conduire cette vieille sorcière, en attendant qu'elle aille à la honte à la place du Grand Marché, à l'heure de midi.

— Moi, j'ai une corde, dit Haap; dommage que ce n'est pas encore pour la pendre, la vieille Tantje, elle l'a bien mérité cent fois.

Marie voulut supplier pour son indigne parente, mais Peeters lui dit à l'oreille que c'était indispensable pour la sûreté de la duchesse, et la jeune fille n'insista pas. Tantje, elle, ne se résigna pas aussi facilement.

— Scandales! leur cria-t-elle, mettre la main sur moi! pourquoi? n'ai-je pas des droits sur ma nièce? et s'il ne me plaisait pas de la laisser chez des étrangers, cela ne vous regarde pas, pendards, voleurs, assassins! Me laisserez-vous tranquilles?

Ces cris ne changèrent rien à la décision qui avait été prise; elle dut marcher les mains liées, et un mouchoir tordu passé dans sa bouche empêcha qu'elle ne donnât l'alarme.

Avant de partir, Haap et Piels, dont la sympathie pour l'ivrogne garde champêtre s'était éveillée en le voyant dans une position aussi intéressante, essayèrent de le rappeler à lui, mais ils ne purent en tirer que des sons rauques; ils le mirent dans la salle basse, le laissant en paix cuver les fumées d'un vin généreux.

Peeters commanda le plus grand silence; il marchait à l'avant-garde avec Piels, laissant Marie, Haap et la prisonnière à quelques pas en arrière.

L'intention de Peeters était d'aller immédiatement éveiller le concierge et de recommander partout bonne garde, l'heure n'étant pas encore assez avancée, pensait-il, pour que les brigands fussent déjà à l'œuvre.

En sortant du chemin, il vit à sa grande surprise, arrêtée le plus près possible du bord de la route à cinq cents pas environ de la grille du château, une calèche attelée de deux chevaux, postillon en selle.

Peeters s'arrêta aussitôt et recommanda à ceux qui le suivaient de faire un détour pour ne pas être vus; il prit lui-même cette précaution, et revenant sur ses pas, il passa tout à côté de la voiture suspecte.

A son approche, un homme se pencha vivement à la portière.

— Eh bien! Toone, est-ce fait? demanda-t-il.

Peeters, à l'accent, reconnut le chevalier de Bleeden; il répondit en déguisant sa voix :

— Pas encore, mais bientôt, monsieur.

— N'oublie pas de l'emmener ici, et cent guillaumes seront pour toi.

— C'est convenu, monsieur.

— Isidore n'a pas encore ouvert ?

— Non, monsieur.

— Ce b.....-là dort sans doute, il sera devenu aussi fainéant que les autres valets.

Peeters en avait assez entendu pour comprendre de quelle manière Lowie et ses compagnons comptaient pénétrer dans le château pour y consommer leur crime, et, ne voulant pas s'exposer à être reconnu en restant davantage auprès de la calèche, il s'éloigna à la hâte.

La présence de M. de Bleeden s'explique en deux mots. Il ne savait rien encore de l'enlèvement de Marie; mais prévoyant que celui de sa sœur aurait lieu au premier jour, se défiant de Lowie qui pourrait fort bien tenter cette entreprise pour son propre compte, puis, muni d'un otage aussi précieux, renouer auprès de lui des propositions qui l'avaient tant indigné, et cette fois avec plus de chances de succès que la première, il crut prudent de se rendre sur les lieux, et calculant son voyage de manière à arriver pendant la nuit, il comptait brusquer le dénoûment.

Le hasard jusqu'alors semblait le favoriser, car en arrivant à Auderghem il rencontra Toone qui se rendait au rendez-vous assigné par le capitaine, et ayant appris de cet homme ce qui allait se

passer dans quelques heures, il modifia son plan à l'instant même. Recommandant au bandit de cacher son arrivée à Lowie, il convint avec lui qu'il se tiendrait près du château où Toone lui reconduirait Clarisse dès qu'on l'aurait enlevée; et dans le cas où Lowie s'y opposerait, le chevalier, prévenu de suite, pourrait à l'instant même intervenir.

Quand Peeters approcha de sa calèche, M. de Bleeden, trompé par la nuit et par la conformité de sa taille, le prit pour Toone.

Peeters, ayant rejoint ses compagnons qui l'attendaient à quelques pas de là, fit mettre Marie, la vieille et leur gardien dans un coin obscur et enjoignit, à voix basse, à Piels d'observer le plus grand silence. Tous deux longèrent ensuite les murs du château, avançant à petits pas, écoutant avec soin les moindres bruits, employant toutes les précautions possibles pour ne pas tomber dans quelque embuscade des bandits qu'ils voulaient surprendre.

Près de la petite porte du parc, ils entendirent chuchoter; c'étaient eux; mais, voulant en être bien sûrs, ils approchèrent encore, et arrivèrent si près qu'ils n'en étaient séparés que d'une dizaine de pas et purent saisir quelques mots, quoique prononcés à voix très-basse.

— Je crois qu'il vient, disait l'un.

— Chut! disait l'autre, le voilà.

Peeters entendit un léger bruit au-dessus de lui, mais il ne put rien voir, la nuit devenait à chaque instant plus sombre. Il écouta encore.

— Tout va bien... disait-on. Tenez-vous tranquilles... J'ai la clef... le jardinier est enfermé, s'il vous entend, il ne pourra venir... Attendons que le concierge soit endormi, il n'est pas encore couché... il vient de terminer sa ronde mais il pourrait encore sortir.

— De mieux en mieux! se disait Peeters; puis entraînant avec lui son compagnon, tous deux s'éloignèrent sans avoir été vus et gagnèrent l'entrée principale où était la loge du concierge dont Peeters était parfaitement connu.

Il y avait encore de la lumière. Peeters frappa à la croisée, et le concierge, homme fort et résolu, ne craignant aucun danger, l'ouvrit aussitôt.

— Me connaissez-vous, François, dit Peeters.

— Oui, M. Peeters, mais pour l'amour de Dieu! qu'y a-t-il encore de nouveau que vous venez si tard? Est-ce qu'il y a un malheur d'arrivé?

— Non, François, mais cela pourrait bien être si nous ne prenions garde. Dites-moi, y a-t-il au château un domestique qui s'appelle Isidore?

— Oui, un nouveau, qui veut être plus malin

que les autres, et qui se moque de tout le monde, même de monseigneur, s'il l'osait. Mais je lui ai déjà crânement rabattu son caquet, moi.

— Eh bien! François, cet Isidore attend que vous soyez couché pour ouvrir la petite porte à des voleurs.

— Oui! ah bien! je vais lui administrer sa roulée, et comme il faut; vous allez rire, M. Peeters.

— Soyez prudent, François; ouvrez-moi, je suis ici avec un solide gaillard, à nous trois nous empoignerons Isidore sans rien dire, et après, nous verrons.

— Une minute, le temps de remettre mon pantalon et j'arrive...

Un instant après, Peeters et Haap entraient sans bruit et se glissaient dans la loge du concierge dont la femme déjà couchée dormait profondément.

— Avez-vous vu Isidore?

— Non, François, mais je l'ai entendu parler; il est près de la petite porte du parc, et il s'agit de le prendre sans bruit... Ah! une idée: comment peut-il voir si vous êtes couché?

— Il faut qu'il vienne sous la grande porte voir à ma fenêtre si la lumière est éteinte, car après ma ronde je sors quelquefois encore m'assurer si tout est bien fermé dans la première cour.

— Eh bien ! éteignez votre lumière et cachons-nous sous la grande porte.

Aussitôt ce projet fut mis à exécution, et à peine étaient-ils blottis qu'Isidore, passant à leur côté, vint s'assurer s'il était temps d'agir.

Sans qu'il pût même pousser un cri d'alarme, il fut saisi, renversé; une large main lui fermait la bouche et sur son front s'appuyait le canon d'un pistolet.

— François, dit Peeters, je tiens ferme le coquin ; lâchez-le, et ouvrez maintenant à mam'zelle Marie que je reconduis, puis allez doucement éveiller tous les domestiques, madame la duchesse et le comte d'Épinoy.

. . . . . .

. . . . . .

Le chevalier de Bleeden, dans le fond de sa calèche, s'impatientait d'attendre, et allait mettre pied à terre pour s'assurer de la cause du retard extraordinaire que les bandits mettaient à faire un enlèvement pour lequel ils étaient si bien secondés, quand, à sa grande surprise, les portes du château s'ouvrirent, et à la lueur de plus de cinquante torches il vit arriver à lui une procession à laquelle il ne s'attendait pas.

En tête marchaient le duc et la duchesse; venaient ensuite le comte de Frensberg, sur le

bras duquel s'appuyait Marie, puis Peeters à la tête des domestiques portant chacun deux flambeaux.

La distance était si courte et la stupeur du chevalier tellement grande qu'avant même qu'il pût donner l'ordre au postillon de tourner bride, la duchesse, quittant la tête du cortége, arrêté à dix pas derrière la voiture, s'avança avec son mari jusqu'à la portière et lui dit :

— Tout est préparé, monsieur le chevalier, veuillez nous faire l'honneur d'entrer un instant; mademoiselle votre sœur dort encore, on va l'éveiller pour qu'elle puisse embrasser son amie, célébrer son retour et recevoir des mains de son frère bien-aimé le consentement à son mariage avec M. le comte d'Épinoy.

— Jamais! quoiqu'il doive en résulter.

— Taisez-vous donc, monsieur le chevalier! si l'on vous entendait? Plutôt que de donner de bonne grâce votre assentiment, préférez-vous que six bandits, surpris la nuit, les armes à la main, dans mon parc, et en ce moment garrottés dans un caveau sous bonne garde, paraissent sous peu devant la cour d'assises et fassent retentir votre nom dans toutes les gazettes des tribunaux? Voulez-vous qu'une femme perverse apprenne en même temps pour le compte de quel seigneur elle

a ce matin même commis un rapt? Choisissez, vous le pouvez.

— Malédiction! Tu l'emporteras donc toujours!

— Non, non, monsieur; car entre nous désormais la guerre sera finie, si vous voulez suivre un bon conseil : c'est que vous et vos bandits vous alliez vous faire pendre ailleurs...

. . . . . .

A quinze jours de là le vénérable curé d'Auderghem célébrait, en présence de nombreux invités assemblés pour cette solennité, une triple bénédiction nuptiale.

MM. les comtes de Frensberg et d'Épinoy et M. Walewski prenaient pour épouses, devant la sainte Église, M^lles^ d'Arkel, de Bleeden et Wauters, et le digne M. Coppens, en costume officiel cette fois, après les avoir le matin unis de par la loi, s'en trémoussait d'aise dans une des stalles du chœur.

Alice et Clarisse, avant de devenir comtesses, avaient voulu assurer à jamais le sort de leur amie, Marie (tout à fait remise du dernier guet-apens dans lequel elle était tombée) et les jeunes enfants du capitaine Beltombe.

M^me^ Walewski de son côté avait, d'après le désir du duc et de la duchesse, désir conforme au vœu de son cœur, remis à Adèle, qui pleurait

de contentement en assistant au bonheur de son amie, un contrat en due forme qui lui assurait l'entière propriété du magasin et des marchandises qui s'y trouvaient.

Aussitôt après la bénédiction nuptiale, le chevalier de Bleeden partit (sérieusement, cette fois) pour un voyage en Allemagne et en Italie, qu'il prolongea le plus longtemps possible et dont il ne revint que lorsqu'il se crut parfaitement oublié.

M. Walewski, comblé des marques d'affection du duc et de la duchesse, dont il avait été l'ami plutôt que le serviteur, partit également avec sa jeune épouse pour Varsovie, dont un ukase de l'empereur rouvrait les portes au jeune et noble émigré.

Wagner étant mort sans avoir recouvré sa raison et sans avoir restitué l'immense fortune qu'il avait acquise par un assassinat, ses biens étaient retournés au gouvernement, et Mme Wauters n'ayant plus rien qui la retînt à Bruxelles, partit pour la Pologne avec sa fille et son gendre, sur lesquels désormais se concentraient toutes ses affections.

Peeters, convaincu d'après les arguments de la duchesse à laquelle Marie avait répété sa conversation avec lui, retourna à Bruxelles inconsolable,

croyait-il, ce qui ne l'empêcha pas, six mois après, d'épouser la fille unique du cordier, son fournisseur, qui lui apporta une belle dot, le rendit bientôt père et avec laquelle il vit parfaitement heureux.

Une seule personne manqua aux fêtes qui se célébrèrent en ce jour, c'était Mme Mersens, qui pleurait sur la triste fin de son époux et du père de son enfant.

ÉPILOGUE.

Sept ans se sont écoulés depuis le jour du triple mariage.

M. le duc de Wladimont chargé d'ans, de vertus et d'honneurs, occupant depuis quatre années la dignité de grand maréchal du palais, s'est éteint doucement dans les bras de sa famille.

Son souvenir est dans tous les cœurs.

Mme Mersens n'a point quitté la duchesse, sa veuve. Le temps a adouci la violence de son chagrin, elle s'occupe uniquement de l'éducation de son fils dont elle veut faire un homme de bien; l'enfant ne prononce jamais le nom de son père que pour implorer, dans ses prières, la miséricorde

divine en faveur du suicidé, et sa mère voit s'écouler en paix, auprès de son amie, des jours sinon heureux, au moins calmes.

Les comtesses de Frensberg et de Bleeden font l'ornement des sociétés les plus distinguées; et notre petite Marie, restée la meilleure de leurs amies, est devenue une femme charmante, épouse d'un employé du gouvernement d'un grade élevé, et mère de deux jolis enfants.

Le magasin d'Adèle Houtard tient toujours le premier rang dans la rue de la Madeleine. La jeune fille, réhabilitée par une conduite irréprochable, déploie dans les affaires une activité merveilleuse. Recherchée en mariage par un commerçant beaucoup plus âgé qu'elle, mais fort agréable encore, elle le refusa pendant trois ans; alors croyant sa constance à toute épreuve, elle lui fit un aveu complet de ses antécédents; son prétendant passa outre. On assure même que la seule difficulté qu'il ait jamais eue avec Adèle, fut provoquée par le bouquet blanc qu'il voulait lui faire prendre le jour de ses noces, bouquet que les témoins déclarèrent revenir de droit au fiancé. De corps et d'âme le brave homme s'est mis sous la dépendance de sa femme, et Adèle ne profite de son influence que pour le rendre le plus heureux des marchands de bonnets de coton, passés, présents

et à venir, y compris Jérôme Paturot avant sa liaison avec la comtesse russe Flibustofskoï.

Le chevalier de Bleeden n'a pas changé de système, il mène toujours le même train de vie, ne dépassant jamais le chiffre de ses revenus; mais il est déjà un peu sur le retour et ne doit plus qu'à son argent la majeure partie de ses conquêtes.

Lowie a considérablement engraissé. Tout à fait retiré des affaires, il a épousé une jeune et riche héritière. Il la conduit à la messe le dimanche, au Parc et au spectacle, aussi bien que pourrait le faire le premier bourgeois venu qui aurait amassé cinquante mille livres de rente à piler du poivre et à peser de la chandelle. Il est membre d'une société philanthropique, collecteur dans trois cafés pour l'hospice des vieillards, et il est question de l'élire président d'une société de tempérance.

On rapporte que dernièrement, après avoir examiné au travers de son lorgnon Tantje et Isidore, exposés au carcan, l'une pour avoir excité à la débauche des filles mineures, et l'autre pour vol qualifié, il prononça sur la place du Grand Marché un discours si véhément sur la perversité des hommes, que tous ses auditeurs en furent émus et que les plus enthousiastes parlèrent de dételer ses chevaux et de le traîner en triomphe.

Peeters a fait fortune, et Marie est la marraine de son aîné.

Studler, que depuis longtemps nous avons perdu de vue, plus fanfaron, plus vantard, plus lâche, plus menteur et plus laid que jamais, porte toujours des chapeaux en tuyau de poêle, des cols de chemise impossibles, des gilets d'une longueur atroce, des *thuinnes* dont la taille se marquera bientôt, pour peu que cela continue, à trois doigts sous le jarret, et des pantalons ébouriffés, le tout, non pas à dessins, à lignes et à carreaux excentriques, mais à triangles, à losanges, à polygones plus ou moins irréguliers.

Sans avoir jamais monté un cheval de sa vie, il se rend sur le *turf* et parle le langage des *sportsmen* comme pas un gentleman.

On ne lui connaît aucun revenu, il ne fait rien du matin au soir, son existence est toujours phénoménale, mais le fait est qu'il vit, et que le plus souvent il vit bien.

Tervooren est devenu un peu plus raisonnable depuis qu'il est médecin adjoint (les soldats l'appellent *sous-carabin*) dans un hôpital militaire, et Sterneels enrage de toute son âme d'être réduit, pour vivre, à vendre, rue de l'Empereur, des chapeaux de paille de sa fabrique.

. . . . . .

Au moment de mettre sous presse nous recevons de tristes nouvelles de la Pologne. Les insurgés de la Galicie ont incendié le château du comte Walewski, massacré sa femme, ses enfants, sa belle-mère et pendu à un sapin leur seigneur.

S'il fût resté en Belgique il eût vécu heureux et considéré; mais la voix de la patrie fut la plus impérieuse, et il ne put y rester sourd.

Tous les personnages de cette histoire qui l'ont connu et qui le comptaient au nombre de leurs amis, ont résolu de faire élever un superbe mausolée à la mémoire de cette famille infortunée, et de porter pendant six mois le deuil que la duchesse de Wladimont, à cause de ce triste événement, a fait prendre à toute sa maison.

Espérons que Dieu dans sa miséricorde accordera là-haut à ces malheureux un ample dédommagement aux malheurs qu'ils ont éprouvés ici-bas.

FIN.

Règles d'utilisation de copies numériques d'oeuvres littéraires, réalisées par les Archives & Bibliothèques de l'ULB

L'usage des copies numériques réalisées par les Archives & Bibliothèques de l'ULB, ci-après A&B,, d'œuvres littéraires qu'elles détiennent, ci-après dénommées « documents numérisés », implique un certain nombre de règles de bonne conduite, précisées dans le présent texte. Celui-ci est accessible sur le site web des A&B et reproduit sur la dernière page de chaque document numérisé ; il s'articule selon les trois axes protection, utilisation et reproduction.

Protection

1. Droits d'auteur

La première page de chaque document numérisé indique les droits d'auteur d'application sur l'œuvre littéraire.
Les œuvres littéraires numérisées par les A&B appartiennent majoritairement au domaine public.
Pour les oeuvres soumises aux droits d'auteur, les A&B auront pris le soin de conclure un accord avec leurs ayant droits afin de permettre leurs numérisation et mise à disposition. Les conditions particulières d'utilisation, de reproduction et de communication de la copie numérique sont précisées sur la dernière page du document protégé.
Dans tous les cas, la reproduction de documents frappés d'interdiction par la législation est exclue.

2. Responsabilité

Malgré les efforts consentis pour garantir les meilleures qualité et accessibilité des documents numérisés, certaines défectuosités peuvent y subsister − telles, mais non limitées à, des incomplétudes, des erreurs dans les fichiers, un défaut empêchant l'accès au document, etc. -.
Les A&B déclinent toute responsabilité concernant les dommages, coûts et dépenses, y compris des honoraires légaux, entraînés par l'accès et/ou l'utilisation des documents numérisés. De plus, les A&B ne pourront être mises en cause dans l'exploitation subséquente des documents numérisés ; et la dénomination 'Archives & Bibliothèques de l'ULB', ne pourra être ni utilisée, ni ternie, au prétexte d'utiliser des documents numérisés mis à disposition par elles.

3. Localisation

Chaque document numérisé dispose d'un URL (uniform resource locator) stable de la forme <http://digistore.bib.ulb.ac.be/*annee*/*nom_du_fichier*.pdf> qui permet d'accéder au document ; l'adresse physique ou logique des fichiers étant elle sujette à modifications sans préavis. Les A&B encouragent les utilisateurs à utiliser cet URL lorsqu'ils souhaitent faire référence à un document numérisé.

Utilisation

4. Gratuité

Les A&B mettent gratuitement à la disposition du public les copies numériques d'œuvres littéraires appartenant au domaine public : aucune rémunération ne peut être réclamée par des tiers ni pour leur consultation, ni au prétexte du droit d'auteur.
Pour les œuvres protégées par le droit d'auteur, l'usager se référera aux conditions particulières d'utilisation précisées sur la dernière page du document numérisé.

5. Buts poursuivis

Les documents numérisés peuvent être utilisés à des fins de recherche, d'enseignement ou à usage privé. Quiconque souhaitant utiliser les documents numérisés à d'autres fins et/ou les distribuer contre rémunération est tenu d'en demander l'autorisation aux A&B, en joignant à sa requête, l'auteur, le titre, et l'éditeur du (ou des) document(s) concerné(s).
Demande à adresser au Directeur des Archives & Bibliothèques, Université Libre de Bruxelles, Avenue Franklin Roosevelt 50, CP180, B-1050 Bruxelles. Courriel : bibdir@ulb.ac.be.

6. Citation

Pour toutes les utilisations autorisées, l'usager s'engage à citer dans son travail, les documents utilisés, par la mention « Université Libre de Bruxelles - Archives & Bibliothèques » accompagnée des précisions indispensables à l'identification des documents (auteur, titre, date et lieu d'édition, cote).

7. Exemplaire de publication

Par ailleurs, quiconque publie un travail – dans les limites des utilisations autorisées - basé sur une partie substantielle d'un ou plusieurs document(s) numérisé(s), s'engage à remettre ou à envoyer gratuitement aux A&B un exemplaire (ou, à défaut, un extrait) justificatif de cette publication.
Exemplaire à adresser au Directeur des Archives & Bibliothèques, Université Libre de Bruxelles, Avenue Franklin Roosevelt 50, CP 180, B-1050 Bruxelles. Courriel : bibdir@ulb.ac.be.

8. Liens profonds

Les liens profonds, donnant directement accès à un document numérisé particulier, sont autorisés si les conditions suivantes sont respectées :

a) les sites pointant vers ces documents doivent clairement informer leurs utilisateurs qu'ils y ont accès via le site web des A&B ;
b) l'utilisateur, cliquant un de ces liens profonds, devra voir le document s'ouvrir dans une nouvelle fenêtre ; cette action pourra être accompagnée de l'avertissement 'Vous accédez à un document du site web des Archives et Bibliothèques de l'ULB'.

Reproduction

9. Sous format électronique

Pour toutes les utilisations autorisées mentionnées dans le présent texte le téléchargement, la copie et le stockage des documents numérisés sont permis ; à l'exception du dépôt dans une autre base de données, qui est interdit.

10. Sur support papier

Pour toutes les utilisations autorisées mentionnées dans le présent texte les fac-similés exacts, les impressions et les photocopies, ainsi que le copié/collé (lorsque le document est au format texte) sont permis.

11. Références

Quel que soit le support de reproduction, la suppression des références aux Archives & Bibliothèques dans les documents numérisés est interdite.